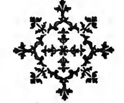
ŒUVRES
DE M. THOMAS,
DE
L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Libraire de Madame LA DAUPHINE, rue du Hurepoix, à S. Ambroise.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

ÉLOGE
DE RENÉ
DESCARTES,
DISCOURS
QUI A REMPORTÉ LE PRIX

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

en 1765.



ÉLOGE
DE RENÉ
DESCARTES.

LORSQUE les cendres de DESCARTES né en France & mort en Suède, furent rapportées, feize ans après fa mort, de Stokolm à Paris; lorfque tous les fçavans raffemblés dans un temple, rendoient à fa dépouille des honneurs qu'il n'obtint jamais pendant fa vie; & qu'un Orateur fe préparoit à louer devant cette affemblée le grand Homme qu'elle regrettoit, tout-à-coup il vint un ordre qui défendit de prononcer cet éloge funèbre. Sans

doute on penfoit alors que les Grands feuls ont droit aux Eloges publics ; & l'on craignit de donner à la nation l'exemple dangereux d'honorer un homme qui n'avoit eu que le mérite & la diftinction du génie. Je viens après cent ans prononcer cet éloge. Puiffe-t-il être digne & de celui à qui il eft offert, & des fages qui vont l'entendre ! Peut-être au fiècle de DESCARTES on étoit encore trop près de lui pour le bien louer. Le temps feul juge les Philofophes comme les Rois, & les met à leur place. Le temps a détruit les opinions de DESCARTES : mais fa gloire fubfifte. Il eft femblable à ces Rois détrônés qui, fur les ruines même de leur Empire, paroiffent nés pour commander aux hommes. Tant que la philofophie & la vérité feront quelque chofe fur la terre, on honorera celui qui a jetté les fondemens de nos connoiffances, & recréé, pour ainfi dire, l'entendement humain. On louera DESCARTES par admiration, par reconnoiffance, par intérêt même ; car fi la vérité eft un bien, il faut encourager ceux qui la cherchent.

Ce feroit aux pieds de la ftatue de Newton qu'il faudroit prononcer l'éloge de DESCARTES ; ou plutôt ce feroit à Newton à louer

DESCARTES. Qui mieux que lui feroit capable de mefurer la carrière parcourue avant lui ? Auffi fimple qu'il étoit grand, Newton nous découvriroit toutes les penfées que les penfées de DESCARTES lui ont fait naître. Il y a des vérités ftériles, & pour ainfi dire mortes, qui n'avancent de rien dans l'étude de la nature : il y a des erreurs de grands Hommes, qui deviennent fécondes en vérités. Après DESCARTES, on a été plus loin que lui ; mais DESCARTES a frayé la route. Louons Magellan d'avoir fait le tour du globe ; mais rendons juftice à Colomb, qui le premier a foupçonné, a cherché, a trouvé un nouveau monde.

Tout dans cet ouvrage fera confacré à la philofophie & à la vertu. Peut-être y a-t-il des hommes dans ma nation, qui ne me pardonneroient point l'éloge d'un Philofophe vivant ; mais DESCARTES eft mort, & depuis cent quinze ans il n'eft plus ; je ne crains ni de bleffer l'orgueil, ni d'irriter l'envie.

Pour juger DESCARTES ; pour voir ce que l'efprit d'un feul homme a ajouté à l'efprit humain, il faut voir le point d'où il eft parti. Je peindrai donc l'état de la philofophie & des fciences au moment où naquit ce grand

Homme. Je ferai voir comment la nature le forma, & comment elle prépara cette révolution qui a eu tant d'influence. Ensuite je ferai l'histoire de ses pensées. Ses erreurs même auront je ne sçais quoi de grand. On verra l'esprit humain frappé d'une lumière nouvelle, se réveiller, s'agiter & marcher sur ses pas. Le mouvement philosophique se communiquera d'un bout de l'Europe à l'autre. Cependant au milieu de ce mouvement général, nous reviendrons sur DESCARTES; nous contemplerons l'homme en lui; nous chercherons si le génie donne des droits au bonheur; & nous finirons peut-être par répandre des larmes sur ceux qui, pour le bien de l'humanité & leur propre malheur, sont condamnés à être de grands Hommes.

La philosophie (1) née dans l'Egypte, dans l'Inde & dans la Perse, avoit été en naissant presque aussi barbare que les hommes. Dans la Grèce, aussi féconde que hardie, elle avoit créé tous ces systêmes qui expliquoient l'univers, ou par le principe des élémens, ou par l'harmonie des nombres, ou par les idées éternelles, ou par des combinaisons de masses, de figures & de mouvemens, ou par l'activité de la forme qui vient s'unir à la ma-

tière. Dans Alexandrie, & à la cour des Rois, elle avoit perdu ce caractère original & ce principe de fécondité que lui avoit donné un pays libre. A Rome, parmi des maîtres & des esclaves, elle avoit été également stérile; elle s'y étoit occupée, ou à flatter la curiosité des Princes, ou à lire dans les astres la chûte des tyrans. Dans les premiers siècles de l'Eglise, vouée aux enchantemens & aux mystères, elle avoit cherché à lier commerce avec les puissances célestes ou infernales. Dans Constantinople, elle avoit tourné autour des idées des anciens Grecs, comme autour des bornes du monde. Chez les Arabes, chez ce peuple doublement esclave & par sa religion & par son gouvernement, elle avoit eu ce même caractère d'esclavage, bornée à commenter un homme, au lieu d'étudier la nature. Dans les siècles barbares de l'Occident, elle n'avoit été qu'un jargon absurde & insensé, que consacroit le fanatisme & qu'adoroit la superstition. Enfin, à la renaissance des lettres, elle n'avoit profité de quelques lumières, que pour se remettre par choix dans les chaînes d'Aristote. Ce Philosophe, depuis plus de cinq siècles, combattu, proscrit, adoré, excommunié, &

toujours vainqueur, dictoit aux nations ce qu'elles devoient croire. Ses ouvrages étant plus connus, ses erreurs étoient plus respectées. On négligeoit pour lui l'univers; & les hommes accoutumés depuis long-temps à se passer de l'évidence, croyoient tenir dans leurs mains les premiers principes des choses, parce que leur ignorance hardie prononçoit des mots obscurs & vagues qu'ils croyoient entendre.

Voilà les progrès que l'esprit humain avoit faits pendant trente siècles. On remarque pendant cette longue révolution de temps, cinq ou six hommes qui ont pensé & créé des idées; & le reste du monde a travaillé sur ces pensées, comme l'artisan, dans sa forge, travaille sur les métaux que lui fournit la mine. Il y a eu plusieurs siècles de suite où l'on n'a point avancé d'un pas vers la vérité; il y a eu des nations qui n'ont pas contribué d'une idée à la masse des idées générales. Du siècle d'Aristote à celui de DESCARTES, j'apperçois un vuide de deux mille ans. Là, la pensée originale se perd, comme un fleuve qui meurt dans les sables, ou qui s'ensevelit sous terre, & qui ne reparoît qu'à mille lieues de là, sous de nouveaux cieux & sur une terre nouvelle

Quoi donc, y a-t-il pour l'esprit humain des temps de sommeil & de mort, comme il y en a de vie & d'activité ? Ou le don de penser par soi-même est-il réservé à un si petit nombre d'hommes ? Ou les grandes combinaisons d'idées sont-elles bornées par la nature, & s'épuisent-elles avec rapidité ? Dans cet état de l'esprit humain, dans cet engourdissement général, il falloit un homme qui remontât l'espèce humaine; qui ajoutât de nouveaux ressorts à l'entendement ; qui se ressaisit du don de penser ; qui vît ce qui étoit fait, ce qui restoit à faire, & pourquoi les progrès avoient été suspendus tant de siècles ; un homme qui eût assez d'audace pour renverser, assez de génie pour reconstruire, assez de sagesse pour poser des fondemens sûrs, assez d'éclat pour éblouir son siècle & rompre l'enchantement des siècles passés ; un homme qui étonnât par la grandeur de ses vues ; un homme en état de rassembler tout ce que les sciences avoient imaginé, ou découvert dans tous les siècles, & de réunir toutes ces forces dispersées, pour en composer une seule force, avec laquelle il remuât pour ainsi dire l'univers ; un homme d'un génie actif, entreprenant, qui sût voir où personne ne voyoit, qui

désignât le but & qui traçât la route, qui seul & sans guide franchît par-dessus les précipices un intervalle immense, & entraînât après lui le genre humain. Cet homme devoit être DESCARTES. Ce seroit sans doute un beau spectacle de voir comment la nature le prépara de loin & le forma; mais qui peut suivre la nature dans sa marche? Il y a sans doute une chaîne des pensées des hommes depuis l'origine du monde jusqu'à nous, chaîne qui n'est ni moins mystérieuse, ni moins grande que celle des êtres physiques. Les siècles ont influé sur les siècles, les nations sur les nations, les vérités sur les erreurs, les erreurs sur les vérités. Tout se tient dans l'univers. Mais qui pourroit tracer la ligne? On peut du moins entrevoir ce rapport général; on peut dire que sans cette foule d'erreurs qui ont inondé le monde, DESCARTES peut-être n'eût point trouvé la route de la vérité. Ainsi chaque philosophe en s'égarant avançoit le terme. Mais laissant là les temps trop reculés, je veux chercher dans le siècle même de DESCARTES, ou dans ceux qui ont immédiatement précédé sa naissance, tout ce qui a pu servir à le former en influant sur son génie.

Et d'abord j'apperçois dans l'univers une

espèce de fermentation générale. La nature semble être dans un de ces momens où elle fait les plus grands efforts. Tout s'agite. On veut partout remuer les anciennes bornes. On veut étendre la sphère humaine (2). Vasco de Gama découvre les Indes. Colomb découvre l'Amérique. Cortès & Pizare subjuguent des contrées immenses & nouvelles. Magellan cherche les Terres australes. Drak fait le tour du monde. L'esprit des découvertes anime toutes les nations. De grands changemens dans la politique & les religions ébranlent l'Europe, l'Asie & l'Afrique. Cette secousse se communique aux sciences. L'Astronomie renaît dès le quinzième siècle. Copernic rétablit le systême de Pythagore & le mouvement de la terre ; pas immense fait dans la nature ! Tycho - Brahé ajoute aux observations de tous les siècles ; il corrige & perfectionne la théorie des Planètes, détermine le lieu d'un grand nombre d'étoiles fixes, démontre la région que les comètes occupent dans l'espace. Le nombre des phénomènes connus s'augmente. Le Législateur des cieux paroît ; Képler confirme ce qui a été trouvé avant lui, & ouvre la route à des vérités nouvelles. Mais il falloit de plus grands se-

cours. Les verres concaves & convexes, inventés par hazard au treizième ſiècle, ſont réunis trois cents ans après, & forment le premier téleſcope. L'homme touche aux extrémités de la création. Galilée fait dans les cieux ce que les grands navigateurs faiſoient ſur les mers ; il aborde à de nouveaux mondes. Les ſatellites de Jupiter ſont connus. Le mouvement de la terre eſt confirmé par les phaſes de Vénus. La Géométrie eſt appliquée à la doctrine du mouvement. La force accélératrice dans la chûte des corps eſt meſurée ; on découvre la peſanteur de l'air ; on entrevoit ſon élaſticité. Bacon fait le dénombrement des connoiſſances humaines & les juge. Il annonce le beſoin de refaire des idées nouvelles, & prédit quelque choſe de grand pour les ſiècles à venir. Voilà ce que la nature avoit fait pour DESCARTES avant ſa naiſſance ; & comme par la bouſſole elle avoit réuni les parties les plus éloignées du globe, par le téleſcope rapproché de la terre les dernières limites des cieux, par l'imprimerie elle avoit établi la communication rapide du mouvement entre les eſprits, d'un bout du monde à l'autre.

Tout étoit diſpoſé pour une révolution.

Déjà eſt né (3) celui qui doit faire ce grand changement. Il ne reſte à la nature que d'achever ſon ouvrage, & de mûrir DESCARTES pour le genre humain, comme elle a mûri le genre humain pour lui. Je ne m'arrête point ſur ſon éducation (4). Dès qu'il s'agit des ames extraordinaires, il n'en faut point parler. Il y a une éducation pour l'homme vulgaire; il n'y en a point d'autre pour l'homme de génie, que celle qu'il ſe donne à lui même; elle conſiſte preſque toujours à détruire la première DESCARTES par celle qu'il reçut, jugea ſon ſiècle. Déja il voit au delà. Déjà il imagine & preſſent un nouvel ordre des ſciences. Tel, de Madrid ou de Gênes, Colomb preſſentoit l'Amérique.

La nature qui travailloit ſur cette ame & la diſpoſoit inſenſiblement aux grandes choſes, y avoit mis d'abord une forte paſſion pour la vérité. Ce fut là peut-être ſon premier reſſort. Elle y ajoute ce déſir d'être utile aux hommes, qui s'étend à tous les ſiècles & à toutes les nations; déſir qu'on ne s'étoit point encore aviſé de calomnier. Elle lui donne enſuite, pour tout le temps de ſa jeuneſſe, une activité inquiéte (5), ces tourmens du génie, ce vuide d'une ame que rien ne

remplit encore, & qui se fatigue à chercher autour d'elle ce qui doit la fixer. Alors elle le promène dans l'Europe entière, & fait passer rapidement sous ses yeux les plus grands spectacles (6). Elle lui présente, en Hollande, un peuple qui brise ses chaînes & devient libre, le Fanatisme germant au sein de la liberté, les querelles de la religion changées en factions d'Etat; en Allemagne, le choc de la Ligue Protestante & de la Ligue Catholique, le commencement d'un carnage de trente années; aux extrémités de la Pologne, dans le Brandebourg, la Poméranie & le Holstein, les contre-coups de cette guerre affreuse; en Flandre, le contraste de dix provinces opulentes restées soumises à l'Espagne, tandis que sept provinces pauvres combattoient depuis cinquante ans pour leur liberté; dans la Valteline, les mouvemens de l'ambition Espagnole, les précautions inquiétes de la Cour de Savoie; en Suisse, des loix & des mœurs, une pauvreté fière, une liberté sans orages; à Gênes, toutes les factions des républiques, tout l'orgueil des monarchies; à Venise, le pouvoir des nobles, l'esclavage du peuple, une liberté tyrannique; à Florence, les Médicis, les arts & Galilée; à Rome,

toutes les nations raſſemblées par la religion, ſpectacle qui vaut peut-être bien celui des ſtatues & des tableaux ; en Angleterre, les droits des peuples luttant contre ceux des Rois, Charles I ſur le trône, & Cromwel encore dans la foule (7). L'ame de DESCARTES à travers tous ces objets, s'élève & s'aggrandit. La religion, la politique, la liberté, la nature, la morale, tout contribue à étendre ſes idées; car l'on ſe trompe, ſi l'on croit que l'ame du Philoſophe doit ſe concentrer dans l'objet particulier qui l'occupe. Il doit tout embraſſer, tout voir. Il y a des points de réunion où toutes les vérités ſe touchent ; & la vérité univerſelle n'eſt elle-même que la chaîne de tous les rapports. Pour voir de plus près le genre humain ſous toutes les faces, DESCARTES ſe mêle dans ces jeux ſanglans des Rois, où le génie s'épuiſe à détruire, & où des milliers d'hommes aſſemblés contre des milliers d'hommes, exercent le meurtre par art & par principes (8). Ainſi Socrate porta les armes dans ſa jeuneſſe. Partout il étudie l'homme & le monde. Il analyſe l'eſprit humain. Il obſerve les opinions, ſuit leur progrès, examine leur influence, remonte à leur ſource. De ces opinions, les

unes naiſſent du gouvernement, d'autres du climat, d'autres de la religion, d'autres de la forme des langues, quelques-unes des mœurs, d'autres des loix, pluſieurs de toutes ces cauſes réunies Il y en a qui ſortent du fond même de l'eſprit humain & de la conſtitution de l'homme; & celles-là ſont à-peu-près les mêmes chez tous les peuples. Il y en a d'autres qui ſont bornées par les montagnes & par les fleuves; car chaque pays a ſes opinions comme ſes plantes. Toutes enſemble forment la raiſon du peuple. Quel ſpectacle pour un Philoſophe! DESCARTES en fut épouvanté. Voilà donc, dit-il, la raiſon humaine! Dès ce moment il ſentit s'ébranler tout l'édifice de ſes connoiſſances: il voulut y porter la main pour achever de le renverſer; mais il n'avoit point encore aſſez de force, & il s'arrêta. Il pourſuit ſes obſervations; il étudie la nature phyſique. Tantôt il la conſidère dans toute ſon étendue, comme ne formant qu'un ſeul & immenſe ouvrage; tantôt il la ſuit dans ſes détails. La nature vivante & la nature morte, l'être brut & l'être organiſé, les différentes claſſes de grandeurs & de formes, les deſtructions & les renouvellemens, les variétés & les rapports, rien ne lui

lui échappe, comme rien ne l'étonne. J'aime à le voir debout sur la cîme des Alpes, élevé par sa situation au dessus de l'Europe entière; suivant de l'œil la course du Pô, du Rhin, du Rhône & du Danube, & delà s'élevant par la pensée vers les cieux qu'il paroît toucher, pénétrant dans les réservoirs destinés à fournir à l'Europe ces amas d'eaux immenses; quelquefois observant à ses pieds les espèces innombrables de végétaux semés par la nature sur le penchant des précipices, ou entre les pointes des rochers; quelquefois mesurant la hauteur de ces montagnes de glace, qui semblent jettées dans les vallons des Alpes pour les combler; ou méditant profondément à la lueur des orages (9). Ah! c'est dans ces momens que l'ame du Philosophe s'étend, devient immense & profonde comme la nature. C'est alors que ses idées s'élèvent & parcourent l'univers. Insatiable de voir & de connoître, par-tout où il passe, DESCARTES interroge la vérité. Il la demande à tous les lieux qu'il parcourt, il la poursuit de pays en pays. Dans les villes prises d'assaut, ce sont les sçavans qu'il cherche. Maximilien de Bavière voit dans Prague dont il s'est rendu maître, la capitale d'un royaume conquis.

DESCARTES n'y voit que l'ancien ſéjour de Tycho-Brahé. Sa mémoire y étoit encore récente ; il interroge tous ceux qui l'ont connu ; il ſuit les traces de ſes penſées ; il raſſemble dans les converſations, le génie d'un grand homme. Ainſi voyageoient autrefois les Pithagore & les Platon, lorſqu'ils alloient dans l'Orient étudier ces colonnes, archives des nations & monumens des découvertes antiques. DESCARTES, à leur exemple, ramaſſe tout ce qui peut l'inſtruire. Mais tant d'idées acquiſes dans ſes voyages ne lui auroient encore ſervi de rien, s'il n'avoit eu l'art de ſe les approprier par des méditations profondes, art ſi néceſſaire au Philoſophe, ſi inconnu au vulgaire, & peut-être ſi étranger à l'homme. En effet, qu'eſt-ce que méditer ? C'eſt ramener au dedans de nous notre exiſtence répandue toute entière au dehors ; c'eſt nous retirer de l'univers pour habiter dans notre ame ; c'eſt anéantir toute l'activité des ſens, pour augmenter celle de la penſée ; c'eſt raſſembler en un point toutes les forces de l'eſprit ; c'eſt meſurer le temps, non plus par le mouvement & par l'eſpace, mais par la ſucceſſion lente ou rapide des idées. Ces méditations, dans DESCARTES, avoient

tourné en habitude (10). Elles le ſuivoient par-tout. Dans les voyages, dans les camps, dans les occupations les plus tumultueuſes, il avoit toujours un aſyle prêt où ſon ame ſe retiroit au beſoin. C'étoit là qu'il appelloit ſes idées. Elles accouroient en foule. La méditation les faiſoit naître. L'eſprit géométrique venoit les enchaîner. Dès ſa jeuneſſe il s'étoit avidement attaché aux mathématiques, comme au ſeul objet qui lui préſentoit l'évidence (11). C'étoit là que ſon ame ſe repoſoit de l'inquiétude qui la tourmentoit partout ailleurs. Mais dégoûté bientôt de ſpéculations abſtraites, le deſir de ſe rapprocher des hommes le rentraînoit à l'étude de la nature. Il ſe livroit à toutes les ſciences. Il n'y trouvoit pas la certitude de la géométrie, qu'elle ne doit qu'à la ſimplicité de ſon objet; mais il y tranſportoit du moins la méthode des Géomètres. C'eſt d'elle qu'il apprenoit à fixer toujours le ſens des termes, & à n'en abuſer jamais; à décompoſer l'objet de ſon étude; à lier les conſéquences aux principes; à remonter par l'analyſe; à deſcendre par la ſynthèſe. Ainſi l'eſprit géométrique affermiſſoit ſa marche; mais le courage & l'eſprit d'indépendance briſoient de-

vant lui les barrières, pour lui frayer des routes. Il étoit né avec l'audace qui caractérise le génie; & sans doute les événemens dont il avoit été témoin, les grands spectacles de liberté qu'il avoit vus en Allemagne, en Hollande, dans la Hongrie & dans la Bohème, avoient contribué à développer encore en lui cette fierté d'esprit naturelle. Il osa donc concevoir l'idée de s'élever contre les tyrans de la raison. Mais avant de détruire tous les préjugés qui étoient sur la terre, il falloit commencer par les détruire en lui-même. Comment y parvenir? Comment anéantir des formes qui ne sont point notre ouvrage, & qui sont le résultat nécessaire de mille combinaisons faites sans nous? Il falloit, pour ainsi dire, détruire son ame & la refaire. Tant de difficultés n'effrayèrent point DESCARTES. Je le vois pendant près de dix ans luttant contre lui-même pour secouer toutes ses opinions. Il demande compte à ses sens, de toutes les idées qu'ils ont portées dans son ame; il examine tous les tableaux de son imagination, & les compare avec les objets réels; il descend dans l'intérieur de ses perceptions qu'il analyse; il parcourt le dépôt de sa mémoire, & juge tout ce qui y est

raſſemblé. Par-tout il pourſuit le préjugé, il le chaſſe de retraite en retraite ; ſon entendement peuplé auparavant d'opinions & d'idées, devient un déſert immenſe, mais où déſormais la vérité peut entrer (12).

Voilà donc la révolution faite dans l'ame de DESCARTES : voilà ſes idées anciennes détruites. Il ne s'agit plus que d'en créer d'autres. Car pour changer les nations, il ne ſuffit point d'abattre, il faut reconſtruire. Dès ce moment, DESCARTES ne penſe plus qu'à élever une philoſophie nouvelle. Tout l'y invite ; les exhortations de ſes amis, le deſir de combler le vuide qu'il avoit fait dans ſes idées, je ne ſçais quel inſtinct qui domine le grand homme, & plus que tout cela, l'ambition de faire des découvertes dans la nature, pour rendre les hommes moins miſérables ou plus heureux. Mais pour exécuter un pareil deſſein, il ſentit qu'il falloit ſe cacher. Hommes du monde, ſi fiers de votre politeſſe & de vos avantages, ſouffrez que je vous diſe la vérité ; ce n'eſt jamais parmi vous que l'on fera, ni que l'on penſera de grandes choſes. Vous poliſſez l'eſprit, mais vous énervez le génie. Qu'a-t-il beſoin de vos vains ornemens ? Sa grandeur fait ſa beauté. C'eſt

dans la ſolitude que l'homme de génie eſt ce qu'il doit être ; c'eſt là qu'il raſſemble toutes les forces de ſon ame. Auroit-il beſoin des hommes ? N'a-t-il pas avec lui la nature ? & il ne la voit point à travers les petites formes de la ſociété, mais dans ſa grandeur primitive, dans ſa beauté originale & pure. C'eſt dans la ſolitude que toutes les heures laiſſent une trace, que tous les inſtans ſont repréſentés par une penſée, que le temps eſt au ſage, & le ſage à lui-même. C'eſt dans la ſolitude ſur-tout que l'ame a toute la vigueur de l'indépendance (13). Là elle n'entend point le bruit des chaînes que le deſpotiſme & la ſuperſtition ſecouent ſur leurs eſclaves : elle eſt libre comme la penſée de l'homme qui exiſteroit ſeul. Cette indépendance, après la vérité, étoit la plus grande paſſion de DESCARTES. Ne vous en étonnez point ; ces deux paſſions tiennent l'une à l'autre. La vérité eſt l'aliment d'une ame fière & libre, tandis que l'eſclave n'oſe même lever les yeux juſqu'à elle. C'eſt cet amour de la liberté qui engage DESCARTES à fuir tous les engagemens, à rompre tous les petits liens de ſociété, à renoncer à ces emplois, qui ne ſont trop ſouvent que les chaînes de l'orgueil. Il

falloit qu'un homme comme lui ne fût qu'à la nature & au genre-humain. DESCARTES ne fut donc ni Magiſtrat, ni Militaire, ni Homme de cour (14). Il conſentit à n'être qu'un Philoſophe, qu'un homme de génie, c'eſt-à-dire rien aux yeux du peuple. Il renonce même à ſon pays ; il choiſit une retraite dans la Hollande. C'eſt dans le ſéjour de la liberté qu'il va fonder une philoſophie libre. Il dit adieu à ſes parens, à ſes amis, à ſa patrie. Il part (15). L'amour de la vérité n'eſt plus dans ſon cœur un ſentiment ordinaire ; c'eſt un ſentiment religieux qui élève & remplit ſon ame. Dieu, la nature, les hommes, voilà quels vont être, le reſte de ſa vie, les objets de ſes penſées. Il ſe conſacre à cette occupation aux pieds des autels. O jour ! ô moment remarquable dans l'hiſtoire de l'eſprit humain ! Je crois voir DESCARTES, avec le reſpect dont il étoit pénétré pour la Divinité, entrer dans le temple, & s'y proſterner. Je crois l'entendre dire à Dieu : O Dieu ! puiſque tu m'as créé, je ne veux point mourir ſans avoir médité ſur tes ouvrages. Je vais chercher la vérité, ſi tu l'a miſe ſur la terre. Je vais me rendre utile à l'homme, puiſque je ſuis homme. Soutiens ma foibleſſe,

agrandis mon eſprit, rends-le digne de la nature & de toi. Si tu permets que j'ajoute à la perfection des hommes, je te rendrai grace en mourant, & ne me repentirai point d'être né.

Je m'arrête un moment : l'ouvrage de la nature eſt achevé. Elle a préparé avant la naiſſance de DESCARTES tout ce qui devoit influer ſur lui; elle lui a donné les prédéceſſeurs dont il avoit beſoin; elle a jetté dans ſon ſein les ſemences qui devoient y germer; Elle a établi entre ſon eſprit & ſon ame les rapports néceſſaires; elle a fait paſſer ſous ſes yeux tous les grands ſpectacles & du monde phyſique & du monde moral; elle a raſſemblé autour de lui, ou dans lui, tous les reſſorts; elle a mis dans ſa main tous les inſtrumens; ſon travail eſt fini. Ici commence celui de DESCARTES. Je vais faire l'hiſtoire de ſes penſées. On verra une eſpèce de création. Elle embraſſera tout ce qui eſt; elle préſentera une machine immenſe, mue avec peu de reſſorts : on y trouvera le grand caractère de la ſimplicité, l'enchaînement de toutes les parties, & ſouvent, comme dans la nature phyſique, un ordre réel caché ſous un déſordre apparent.

Je commence par où il a commencé lui-même (16). Avant de mettre la main à l'édifice, il faut jetter les fondemens ; il faut creuser jusqu'à la source de la vérité ; il faut établir l'évidence, & distinguer son caractère. Nous avons vu DESCARTES renverser toutes les fausses opinions qui étoient dans son ame; il fait plus, il s'élève à un doute universel (17). Celui qui s'est trompé une fois, peut se tromper toujours. Aussi-tôt les cieux, la terre, les figures, les sons, les couleurs, son corps même, & les sens avec lesquels il voyage dans l'univers, tout s'anéantit à ses yeux. Rien n'est assuré; rien n'existe. Dans ce doute général, où trouver un point d'appui? Quelle première vérité servira de base à toutes les vérités? Pour Dieu, cette première vérité est par-tout. DESCARTES la trouve dans son doute même. Puisque je doute, je pense; puisque je pense, j'existe. Mais à quelle marque la reconnoît-il? A l'empreinte de l'évidence. Il établit donc pour principe de ne regarder comme vrai que ce qui est évident, c'est-à-dire ce qui est clairement contenu dans l'idée de l'objet qu'il contemple. Tel est ce fameux doute philosophique de DESCARTES (18). Tel est le premier pas qu'il fait

pour en sortir, & la première règle qu'il établit. C'est cette règle qui a fait la révolution de l'esprit humain. Pour diriger l'entendement, il joint l'analyse au doute. Décomposer les questions & les diviser en plusieurs branches; avancer par degrés des objets les plus simples aux plus composés, & des plus connus aux plus cachés; combler l'intervalle qui est entre les idées éloignées, & le remplir par toutes les idées intermédiaires; mettre dans ces idées un tel enchaînement, que toutes se déduisent aisément les unes des autres, & que les énoncer, ce soit pour ainsi dire les démontrer : voilà les autres règles qu'il a établies, & dont il a donné l'exemple (19). On entrevoit déja toute la marche de sa philosophie. Puisqu'il faut commencer par ce qui est évident & simple, il établira des principes qui réunissent ce double caractère. Pour raisonner sur la nature, il s'appuyera sur des axiomes, & déduira des causes générales tous les effets particuliers. Ne craignons pas de l'avouer; DESCARTES a tracé un plan trop élevé pour l'homme. Ce génie hardi a eu l'ambition de connoître, comme Dieu même connoît; c'est-à-dire par les principes : mais sa méthode n'en est pas moins la créatrice de

la philosophie. Avant lui, il n'y avoit qu'une logique de mots. Celle d'Aristote apprenoit plus à définir & à diviser, qu'à connoître; à tirer les conséquences, qu'à découvrir les principes. Celle des Scholastiques, absurdement subtile, laissoit les réalités pour s'égarer dans des abstractions barbares. Celle de Raimond. Lulle n'étoit qu'un assemblage de caractères magiques pour interroger sans entendre, & répondre sans être entendu. C'est DESCARTES qui créa cette logique intérieure de l'ame, par laquelle l'entendement se rend compte à lui-même de toutes ses idées, calcule sa marche, ne perd jamais de vue le point d'où il part & le terme où il veut arriver, esprit de raison plutôt que de raisonnement, & qui s'applique à tous les arts comme à toutes les sciences.

Sa méthode est créée: il a fait comme ces grands architectes, qui concevant des ouvrages nouveaux, commencent par se faire de nouveaux instrumens & des machines nouvelles. Aidé de ce secours, il entre dans la métaphysique. Il y jette d'abord un regard. Qu'apperçoit-il? une audace puérile de l'esprit humain, des êtres imaginaires, des rêveries profondes, des mots barbares; car

dans tous les temps, l'homme, quand il n'a pu connoître, a créé des ſignes pour repréſenter des idées qu'il n'avoit pas; & il a pris ces ſignes pour des connoiſſances. DESCARTES vit d'un coup d'œil ce que devoit être la métaphyſique. Dieu, l'ame & les principes généraux des ſciences: voilà ſes objets (20). Je m'élève avec lui juſqu'à la première cauſe. Newton la chercha dans les mondes; DESCARTES la cherche dans lui-même. Il s'étoit convaincu de l'exiſtence de ſon ame; il avoit ſenti en lui l'être qui penſe; c'eſt-à-dire l'être qui doute, qui nie, qui affirme, qui conçoit, qui veut, qui a des erreurs, qui les combat. Cet être intelligent eſt donc ſujet à des imperfections. Mais toute idée d'imperfection ſuppoſe l'idée d'un être plus parfait. De l'idée du parfait naît l'idée de l'infini. D'où lui naît cette idée? Comment l'homme, dont les facultés ſont ſi bornées, l'homme qui paſſe ſa vie à tourner dans l'intérieur d'un cercle étroit, comment cet être ſi foible a-t-il pu embraſſer & concevoir l'infini? Cette idée ne lui eſt-elle pas étrangère? Ne ſuppoſe-t-elle pas hors de lui un être qui en ſoit le modèle & le principe? Cet être n'eſt-il pas Dieu? Toutes les autres idées claires & diſtinctes

que l'homme trouve en lui, ne renferment que l'exiſtence poſſible de leur objet : l'idée ſeule de l'être parfait renferme une exiſtence néceſſaire. Cette idée eſt pour DESCARTES le commencement de la grande chaîne. Si tous les êtres créés ſont une émanation du premier être; ſi toutes les loix, qui ſont l'ordre phyſique & l'ordre moral, ſont, ou des rapports néceſſaires que Dieu a vus, ou des rapports qu'il a établis librement, en connoiſſant ce qui eſt le plus conforme à ſes attributs, on connoîtra les loix primitives de la nature. Ainſi la connoiſſance de tous les êtres ſe trouve enchaînée à celle du premier. C'eſt elle auſſi qui affermit la marche de l'eſprit humain, & ſert de baſe à l'évidence. C'eſt elle qui en m'apprenant que la vérité éternelle ne peut me tromper, m'ordonne de regarder comme vrai, tout ce que ma raiſon me préſentera comme évident.

Appuyé de ce principe, & sûr de ſa marche, DESCARTES paſſe à l'analyſe de ſon ame. Il a remarqué que, dans ſon doute, l'étendue, la figure & le mouvement s'anéantiſſoient pour lui. Sa penſée ſeule demeuroit; ſeule elle reſtoit immuablement attachée à ſon être, ſans qu'il lui fût poſſible de l'en ſé-

parer. Il peut donc concevoir diſtinctement que ſa penſée exiſte, ſans que rien n'exiſte autour de lui. L'ame ſe conçoit donc ſans le corps. De-là naît la diſtinction de l'être penſant & de l'être matériel. Pour juger de la nature des deux ſubſtances, DESCARTES cherche une propriété générale dont toutes les autres dépendent. C'eſt l'étendue dans la matière; dans l'ame c'eſt la penſée. De l'étendue naiſſent la figure & le mouvement; de la penſée naît la faculté de ſentir, de vouloir, d'imaginer. L'étendue eſt diviſible de ſa nature; la penſée, ſimple & indiviſible. Comment ce qui eſt ſimple, appartiendroit-il à un être compoſé de parties? Comment des milliers d'élémens, qui forment un corps, pourroient-ils former une perception ou un jugement unique? Cependant il exiſte une chaîne ſecrette entre l'ame & le corps. L'ame n'eſt-elle que ſemblable au pilote qui dirige le vaiſſeau? Non, elle fait un tout avec le vaiſſeau qu'elle gouverne. C'eſt donc de l'étroite correſpondance qui eſt entre les mouvemens de l'un, & les ſenſations ou penſées de l'autre, que dépend la liaiſon de ces deux principes ſi diviſés & ſi unis (21). C'eſt ainſi que DESCARTES tourne autour de ſon être,

& examine tout ce qui le compoſe. Nourri d'idées intellectuelles, & détaché de ſes ſens, c'eſt ſon ame qui le frappe le plus. Voici une penſée faite pour étonner le peuple, mais que le Philoſophe concevra ſans peine. DESCARTES eſt plus sûr de l'exiſtence de ſon ame, que de celle de ſon corps. En effet, que ſont toutes les ſenſations, ſinon un avertiſſement éternel pour l'ame, qu'elle exiſte ? Peut-elle ſortir hors d'elle-même, ſans y rentrer à chaque inſtant par la penſée ? Quand je parcours tous les objets de l'univers, ce n'eſt jamais que ma penſée que j'apperçois. Mais comment cette ame franchit-elle l'intervalle immenſe qui eſt entr'elle & la matière ? Ici DESCARTES reprend ſon analyſe & le fil de ſa méthode. Pour juger s'il exiſte des corps, il conſulte d'abord ſes idées. Il trouve dans ſon ame les idées générales d'étendue, de grandeur, de figure, de ſituation, de mouvement, & une foule de perceptions particulières. Ces idées lui apprennent bien l'exiſtence de la matière, comme objet mathématique; mais ne lui diſent rien de ſon exiſtence phyſique & réelle. Il interroge enſuite ſon imagination. Elle lui offre une ſuite de tableaux où des corps ſont repréſentés: ſans

doute l'original de ces tableaux existe, mais ce n'est encore qu'une probabilité. Il remonte jusqu'à ses sens. Ce sont eux qui font la communication de l'ame & de l'univers; ou plutôt ce sont eux qui créent l'univers pour l'ame. Ils lui portent chaque portion du monde en détail; par une métamorphose rapide, la sensation devient idée; & l'ame voit dans cette idée, comme dans un miroir, le monde qui est hors d'elle. Les sens sont donc les messagers de l'ame; mais quelle foi peut-elle ajouter à leur rapport? Souvent ce rapport la trompe. DESCARTES remonte alors jusqu'à Dieu. D'un côté, la véracité de l'être suprême; de l'autre, le penchant irrésistible de l'homme, à rapporter ses sensations à des objets réels qui existent hors de lui; voilà les motifs qui le déterminent; & il se ressaisit de l'Univers physique qui lui échappoit.

Ferai-je voir ce grand Homme, malgré la circonspection de sa marche, s'égarant dans la métaphysique, & créant son systême des idées innées? Mais cette erreur même tenoit à son génie. Accoutumé à des méditations profondes, habitué à vivre loin des sens, à chercher dans son ame ou dans l'essence de Dieu, l'origine, l'ordre & le fil de ses connoissances,

noiſſances, pouvoit-il ſoupçonner que l'ame fût entiérement dépendante des ſens pour les idées? N'étoit-il pas trop aviliſſant pour elle, qu'elle ne fût occupée qu'à parcourir le monde phyſique, pour y ramaſſer les matériaux de ſes connoiſſances, comme le Botaniſte qui cueille ſes végétaux, ou à extraire des principes de ſes ſenſations, comme le Chymiſte qui analyſe les corps? Il étoit réſervé à Loke de nous donner ſur les idées le vrai ſyſtême de la nature, en développant un principe connu par Ariſtote & ſaiſi par Bacon, mais dont Loke n'eſt pas moins le créateur. Car un principe n'eſt créé, que lorſqu'il eſt démontré aux hommes. Qui nous démontrera de même ce que c'eſt que l'ame des bêtes? Quels ſont ces êtres ſinguliers, ſi ſupérieurs aux végétaux par leurs organes, ſi inférieurs à l'homme par leurs facultés? Quel eſt ce principe qui ſans leur donner la raiſon, produit en eux des ſenſations, du mouvement & de la vie? Quelque parti que l'on embraſſe, la raiſon ſe trouble, la dignité de l'homme s'offenſe, ou la religion s'épouvante. Chaque ſyſtême eſt voiſin d'une erreur; chaque route eſt ſur le bord d'un précipice. Ici DESCARTES eſt entraîné par la force des conſéquences &

l'enchaînement de ſes idées, vers un ſyſtême auſſi ſingulier que hardi, & qui eſt digne au moins de la grandeur de Dieu. En effet, quelle idée plus ſublime que de concevoir une multitude innombrable de machines, à qui l'organiſation tient lieu de principe intelligent; dont tous les reſſorts ſont différens, ſelon les différentes eſpèces, & les différens buts de la création; où tout eſt prévu, tout combiné pour la conſervation & la réproduction des êtres; où toutes les opérations ſont le réſultat toujours sûr des loix du mouvement; où toutes les cauſes qui doivent produire des millions d'effets, ſont arrangées juſqu'à la fin des ſiècles, & ne dépendent que de la correſpondance & de l'harmonie de quelque partie de matière. Avouons-le; ce ſyſtème donne la plus grande idée de l'art de l'éternel Géomètre, comme l'appelloit Platon. C'eſt ce même caractère de grandeur que l'on a retrouvé depuis dans l'harmonie préétablie de Leibnitz; caractère plus propre que tout autre à ſéduire les hommes de génie, qui aiment mieux voir tout en un inſtant dans une grande idée, que de ſe traîner ſur des détails d'obſervations & ſur quelques vérités éparſes & iſolées.

DESCARTES s'eſt élevé à Dieu, eſt deſcendu dans ſon ame, a ſaiſi ſa penſée, l'a ſéparée de la matière, s'eſt aſſuré qu'il exiſtoit des corps hors de lui. Sûr de tous les principes de ſes connoiſſances, il va maintenant s'élancer dans l'univers phyſique. Il va le parcourir, l'embraſſer, le connoître; mais auparavant il perfectionne l'inſtrument de la géométrie dont il a beſoin. C'eſt ici une des parties les plus ſolides de la gloire de DESCARTES; c'eſt ici qu'il a tracé une route qui ſera éternellement marquée dans l'hiſtoire de l'eſprit humain. L'algèbre étoit créée depuis long-temps. Cette géométrie métaphyſique qui exprime tous les rapports par des ſignes univerſels, qui facilite le calcul en le généraliſant, opère ſur les quantités inconnues, comme ſi elles étoient connues, accélère la marche & augmente l'étendue de l'eſprit, en ſubſtituant un ſigne abrégé à des combinaiſons nombreuſes; cette ſcience inventée par les Arabes, ou du moins tranſportée par eux en Eſpagne, cultivée par les Italiens, avoit été agrandie & perfectionnée par un François; mais malgré les découvertes importantes de l'illuſtre Viète, malgré un pas ou deux qu'on avoit faits après lui en

Angleterre, il reſtoit encore beaucoup à découvrir. Tel étoit le ſort de DESCARTES, qu'il ne pouvoit approcher d'une ſcience, ſans qu'auſſi-tôt elle ne prît une face nouvelle. D'abord il travaille ſur les méthodes de l'analyſe pure. Pour ſoulager l'imagination, il diminue le nombre des ſignes; il repréſente par des chiffres les puiſſances des quantités, & ſimplifie, pour ainſi dire, le méchaniſme algébrique. Il s'élève enſuite plus haut; il trouve ſa fameuſe méthode des *indéterminées*, artifice plein d'adreſſe, où l'art, conduit par le génie, ſurprend la vérité, en paroiſſant s'éloignèr d'elle; il apprend à connoître le nombre & la nature des racines dans chaque équation, par la combinaiſon ſucceſſive des ſignes; règle auſſi utile que ſimple, que la jalouſie & l'ignorance ont attaquée, que la rivalité nationale a diſputée à DESCARTES, & qui n'a été démontrée que depuis quelques années *. C'eſt ainſi que les grands Hommes découvrent, comme par inſpiration, des vérités que les hommes ordinaires n'entendent quelquefois qu'au bout de cent ans de prati-

* Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1741.

que & d'étude; & celui qui démontre ces vérités après eux, acquiert encore une gloire immortelle. L'algèbre ainſi perfectionnée, il reſtoit un pas plus difficile à faire. La méthode d'Appollonius & d'Archimède, qui fut celle de tous les anciens Géomètres, exacte & rigoureuſe pour les démonſtrations, étoit peu utile pour les découvertes. Semblable à ces machines qui dépenſent une quantité prodigieuſe de forces pour peu de mouvement, elle conſumoit l'eſprit dans un détail d'opérations trop compliquées, & le traînoit lentement d'une vérité à l'autre. Il falloit une méthode plus rapide. Il falloit un inſtrument qui élevât le Géomètre à une hauteur d'où il pût dominer ſur toutes ſes opérations, & ſans fatiguer ſa vue, voir d'un coup-d'œil des eſpaces immenſes ſe reſſerrer comme en un point. Cet inſtrument, c'eſt DESCARTES qui l'a créé: c'eſt l'application de l'algèbre à la géométrie. Il commença donc par traduire les lignes, les ſurfaces & les ſolides en caractères algébriques; mais ce qui étoit l'effort du génie, c'étoit après la réſolution du problême, de traduire de nouveau les caractères algébriques en figures. Je n'entreprendrai point de détailler les admirables décou-

vertes ſur leſquelles eſt fondée cette analyſe créée par DESCARTES. Ces vérités abſtraites & pures, faites pour être meſurées par le compas, échappent au pinceau de l'éloquence; & j'affoiblirois l'éloge d'un grand Homme, en cherchant à peindre ce qui ne doit être que calculé. Contentons-nous de remarquer ici, que par ſon analyſe DESCARTES fit faire plus de progrès à la géométrie, qu'elle n'en avoit fait depuis la création du monde. Il abrégea les travaux, il multiplia les forces, il donna une nouvelle marche à l'eſprit humain. C'eſt l'analyſe qui a été l'inſtrument de toutes les grandes découvertes des modernes. C'eſt l'analyſe qui, dans les mains des Léibnitz, des Newton & des Bernouilli, a produit cette géométrie nouvelle & ſublime qui ſoumet l'infini au calcul. Voilà l'ouvrage de DESCARTES. Quel eſt donc cet homme extraordinaire qui a laiſſé ſi loin de lui tous les ſiècles paſſés, qui a ouvert de nouvelles routes aux ſiècles à venir, & qui dans le ſien avoit à peine trois hommes qui fuſſent en état de l'entendre? Il eſt vrai qu'il avoit répandu ſur toute ſa géométrie, une certaine obſcurité; ſoit qu'accoutumé à franchir d'un ſaut des intervalles immenſes, il ne

s'apperçût pas seulement de toutes les idées intermédiaires qu'il supprimoit, & qui sont des points-d'appui nécessaires à la foiblesse; soit que son dessein fût de secouer l'esprit humain, & de l'accoutumer aux grands efforts; soit enfin que, tourmenté par des rivaux jaloux & foibles, il voulût une fois les accabler de son génie, & les épouvanter de toute la distance qui étoit entr'eux & lui (22).

Mais ce qui prouve le mieux toute l'étendue de l'esprit de DESCARTES, c'est qu'il est le premier qui ait conçu la grande idée de réunir toutes les sciences, & de les faire servir à la perfection l'une de l'autre. On a vu qu'il avoit transporté dans sa logique la méthode des Géomètres. Il se servit de l'analyse logique pour perfectionner l'algèbre; il appliqua ensuite l'algèbre à la géométrie; la géométrie & l'algèbre à la méchanique; & ces trois sciences combinées ensemble, à l'astronomie. C'est donc à lui qu'on doit les premiers essais de l'application de la géométrie à la physique; application qui a créé encore une science toute nouvelle. Armé de tant de forces réunies, DESCARTES marche à la nature; il entreprend de déchirer ses voiles, & d'expliquer le systême du monde. Voici un nouvel

ordre de choſes : voici des tableaux plus grands peut-être que ceux que préſente l'hiſtoire de toutes les Nations & de tous les Empires (23).

Qu'on me donne de la matière & du mouvement, dit DESCARTES, & je vais créer un monde. D'abord il s'élève par la penſée vers les cieux, & delà il embraſſe l'univers d'un coup-d'œil. Il voit le monde entier comme une ſeule & immenſe machine, dont les roues & les reſſorts ont été diſpoſés au commencement, de la manière la plus ſimple, par une main éternelle. Parmi cette quantité effroyable de corps & de mouvemens, il cherche la diſpoſition des centres. Chaque corps a ſon centre particulier; chaque ſyſtème a ſon centre général. Sans doute auſſi il y a un centre univerſel, autour duquel sont rangés tous les ſyſtèmes de la nature. Mais où est-il, & dans quel point de l'eſpace? DESCARTES place dans le ſoleil le centre du ſyſtème auquel nous sommes attachés. Ce ſyſtème est une des roues de la machine; le ſoleil eſt le point-d'appui. Cette grande roue embraſſe dix-huit cent millions de lieues dans sa circonférence, à ne compter que juſqu'à l'orbe de Saturne. Que ſeroit-ce ſi on pouvoit

ſuivre la marche excentrique des comètes ? Cette roue de l'univers doit communiquer à une roue voiſine, dont la circonférence eſt peut-être plus grande encore. Celle-ci communique à une troiſième, cette troiſième à une autre, & ainſi de ſuite dans une progreſſion infinie, juſqu'à celles qui sont bornées par les dernières limites de l'eſpace. Toutes, par la communication du mouvement, ſe balancent & se contrebalancent, agiſſent & réagissent l'une sur l'autre, ſe ſervent mutuellement de poids & de contre-poids, d'où réſulte l'équilibre de chaque ſyſtême, & de chaque équilibre particulier, l'équilibre du monde. Telle eſt l'idée de cette grande machine, qui s'étend à plus de centaines de millions de lieues que l'imagination n'en peut concevoir, & dont toutes les roues ſont des mondes combinés les uns avec les autres.

C'eſt cette machine que DESCARTES conçoit, & qu'il entreprend de créer avec trois loix de méchanique. Mais auparavant il établit les propriétés générales de l'eſpace, de la matière & du mouvement. D'abord, comme toutes les parties ſont enchaînées, que nulle part le méchaniſme n'eſt interrompu, & que la matière ſeule peut agir ſur la ma-

tière, il faut que tout soit plein. Il admet donc un fluide immense & continu, qui circule entre les parties solides de l'univers; ainsi le vuide est proscrit de la nature. L'idée de l'espace est nécessairement liée à celle de l'étendue; & DESCARTES confond l'idée de l'étendue avec celle de la matière: car on peut dépouiller successivement les corps de toutes leurs qualités; mais l'étendue y restera, sans qu'on puisse jamais l'en détacher. C'est donc l'étendue qui constitue la matière, & c'est la matière qui constitue l'espace. Mais où sont les bornes de l'espace? DESCARTES ne les conçoit nulle part, parce que l'imagination peut toujours s'étendre au-delà. L'univers est donc illimité: il semble que l'ame de ce grand homme eût été trop resserrée par les bornes du monde; il n'ose point les fixer. Il examine ensuite les loix du mouvement: mais qu'est-ce que le mouvement? C'est le plus grand phénomène de la nature, & le plus inconnu. Jamais l'homme ne saura comment le mouvement d'un corps peut passer dans un autre. Il faut donc se borner à connoître par quelles loix générales il se distribue, se conserve, ou se détruit; & c'est ce que personne n'avoit cherché avant DESCAR-

TES. C'eſt lui qui le premier a généraliſé tous les phénomènes, a comparé tous les réſultats & tous les effets, pour en extraire ces loix primitives: & puiſque dans les mers, ſur la terre & dans les cieux, tout s'opère par le mouvement, n'étoit-ce pas remettre aux hommes la clef de la nature? Il se trompa, je le ſais. Mais, malgré ſon erreur, il n'en eſt pas moins l'auteur des loix du mouvement. Car, pendant trente ſiècles, les Philoſophes n'y avoient pas même penſé; & dès qu'il en eût donné de fauſſes, on s'appliqua à chercher les véritables. Trois Mathématiciens célèbres * les trouvèrent en même tems; c'étoit l'effet de ſes recherches & de la ſecouſſe qu'il avoit donnée aux eſprits. Du mouvement il paſſe à la matière, choſe auſſi incompréhenſible pour l'homme. Il admet une matière primitive, unique, élémentaire, ſource & principe de tous les êtres, diviſée & diviſible à l'infini; qui ſe modifie par le mouvement; qui ſe compoſe & ſe décompoſe; qui végète ou s'organise; qui, par l'activité rapide de ſes parties, devient fluide; qui, par leur repos, demeure inactive & lente;

* Huyghens, Wallis & Wren.

qui circule ſans ceſſe dans des moules & des filières innombrables, & par l'aſſemblage des formes, conſtitue l'univers. C'eſt avec cette matière qu'il entreprend de créer un monde.

Je n'entrerai point dans le détail de cette création. Je ne peindrai point ces trois élémens ſi connus, formés par des millions de particules entaſſées, qui ſe heurtent, ſe froiſſent & ſe briſent; ces élémens emportés d'un mouvement rapide autour de divers centres, & marchant par tourbillons; la force centrifuge qui naît du mouvement circulaire; chaque élément qui ſe place à différentes diſtances, à raiſon de ſa peſanteur; la matière la plus déliée qui ſe précipite vers les centres & y va former des ſoleils; la plus maſſive rejettée vers les circonférences; les grands tourbillons qui engloutiſſent les tourbillons voiſins trop foibles pour leur réſiſter, & les emportent dans leurs cours; tous ces tourbillons roulans dans l'eſpace immenſe, & chacun en équilibre, à raiſon de leur maſſe & de leur vîteſſe. C'est au Phyſicien plutôt qu'à l'Orateur à donner l'idée de ce ſyſtème, que l'Europe adopta avec tranſport, qui a préſidé ſi long-temps au mouvement des cieux, & qui eſt aujourd'hui tout-à-fait ren-

verfé. En vain les hommes les plus favans du fiècle paffé & du nôtre, en vain les Huyghens, les Bulfinger, les Mallebranche, les Léibnitz, les Kirker & les Bernouilli, ont travaillé à réparer ce grand édifice; il menaçoit ruine de toutes parts, & il a fallu l'abandonner. Gardons-nous cependant de croire que ce fyftème, tel qu'il eft, ne foit pas l'ouvrage d'un génie extraordinaire. Perfonne encore n'avoit conçu une machine auffi grande, ni auffi vafte; perfonne n'avoit eu l'idée de raffembler toutes les obfervations faites dans tous les fiècles, & d'en bâtir un fyftème général du monde; perfonne n'avoit fait un ufage auffi beau des loix de l'équilibre & du mouvement; perfonne, d'un petit nombre de principes fimples, n'avoit tiré une foule de conféquences fi bien enchaînées. Dans un temps où les loix du méchanifme étoient fi peu connues, où les obfervations aftronomiques étoient fi imparfaites, il eft beau d'avoir même ébauché l'univers. D'ailleurs tout fembloit inviter l'homme à croire que c'étoit là le fyftème de la nature; du moins le mouvement rapide de toutes les fphères, leur rotation fur leur propre centre, leurs orbes plus ou moins réguliers autour d'un centre

commun, les loix de l'impulſion établies & connues dans tous les corps qui nous environnent, l'analogie de la terre avec les cieux, l'enchaînement de tous les corps de l'univers, enchaînement qui doit être formé par des liens phyſiques & réels ; tout ſemble nous dire que les ſphères céleſtes communiquent enſemble, & ſont entraînées par un fluide inviſible & immenſe qui circule autour d'elles. Mais quel eſt ce fluide ? Quelle eſt cette impulſion ? Quelles ſont les cauſes qui la modifient, qui l'altèrent & qui la changent ? Comment toutes ces cauſes ſe combinent, ou ſe diviſent-elles, pour produire les plus étonnants effets? C'eſt ce que DESCARTES ne nous apprend pas; c'eſt ce que l'homme ne ſaura peut-être jamais bien; car la géométrie, qui eſt le plus grand inſtrument dont on ſe ſerve aujourd'hui dans la phyſique, n'a de priſe que ſur les objets ſimples. Auſſi Newton, tout grand qu'il étoit, a été obligé de ſimplifier l'univers pour le calculer. Il a fait mouvoir tous les aſtres dans des eſpaces libres : dès-lors plus de fluide, plus de réſiſtances, plus de frottemens; les liens qui uniſſent enſemble toutes les parties du monde, ne ſont plus que des rapports de gravitation,

des êtres purement mathématiques. Il faut en convenir ; un tel univers eſt bien plus aiſé à calculer que celui de DESCARTES, où toute action eſt fondée ſur un méchaniſme. Le Newtonien tranquille dans ſon cabinet, calcule la marche des ſphères, d'après un ſeul principe qui agit toujours d'une manière uniforme. Que la main du Génie qui préſide à l'univers, ſaiſiſſe le géomètre & le tranſporte tout-à-coup dans le monde de DESCARTES. Viens, monte, franchis l'intervalle qui te ſépare des cieux, approche de Mercure, paſſe l'orbe de Vénus, laiſſe Mars derrière toi, viens te placer entre Jupiter & Saturne; te voilà à quatre-vingt mille diamètres de ton globe. Regarde maintenant; vois-tu ces grands corps qui de loin te paroiſſent mus d'une manière uniforme ? Vois leurs agitations & leurs balancemens, ſemblables à ceux d'un vaiſſeau tourmenté par la tempête, dans un fluide qui preſſe & qui bouillonne; vois & calcule, ſi tu peux, ces mouvemens. Ainſi, quand le ſyſtème de DESCARTES n'eût point été auſſi défectueux, ni celui de Newton auſſi admirable, les géomètres devoient, par préférence, embraſſer le dernier; & ils l'ont fait. Quelle main plus

hardie, profitant des nouveaux phénomènes connus & des découvertes nouvelles, oſera reconſtruire avec plus d'audace & de ſolidité ces tourbillons, que DESCARTES lui-même n'éleva que d'une main foible? ou, rapprochant deux Empires diviſés, entreprendra de réunir l'attraction avec l'impulſion, en découvrant la chaîne qui les joint? ou peut-être nous apportera une nouvelle loi de la nature inconnue juſqu'à ce jour, qui nous rende compte également & des phénomènes des cieux, & de ceux de la terre? Mais l'exécution de ce projet eſt encore reculée. Au ſiècle de DESCARTES il n'étoit pas temps d'expliquer le ſyſtème du monde. Ce temps n'eſt pas venu pour nous. Peut-être l'eſprit humain n'eſt il qu'à ſon enfance. Combien de ſiècles faudra-t-il encore pour que cette grande entrepriſe vienne à ſa maturité? Combien de fois faudra-t-il que les comètes les plus éloignées ſe rapprochent de nous, & deſcendent dans la partie inférieure de leurs orbites? Combien faudra-t-il découvrir dans le monde planétaire, ou de Satellites nouveaux, ou de nouveaux phénomènes des Satellites déja connus? Combien de mouvemens irréguliers aſſigner à leurs véritables

cauſes?

causes? Combien perfectionner les moyens d'étendre notre vue aux plus grandes distances, ou par la réfraction, ou par la réflexion de la lumière? Combien attendre de hasards qui serviront mieux la philosophie, que des siècles d'observations? Combien découvrir de chaînes & de fils imperceptibles, d'abord entre tous les êtres qui nous environnent, ensuite entre les êtres éloignés? Et peut-être après ces collections immenses de faits, fruits de deux ou trois cents siècles, combien de bouleversemens & de révolutions ou physiques ou morales sur le globe, suspendront encore pendant des milliers d'années les progrès de l'esprit humain dans cette étude de la nature? Heureux, si après ces longues interruptions, le genre-humain renoue le fil de ses connoissances au point où il avoit été rompu! C'est alors peut-être qu'il sera permis à l'homme de penser à faire un système du monde; & que ce qui a été commencé dans l'Egypte & dans l'Inde, poursuivi dans la Grèce, repris & développé en Italie, en France, en Allemagne & en Angleterre, s'achevera peut-être, ou dans les pays intérieurs de l'Afrique, ou dans quelqu'endroit sauvage de l'Amérique Septentrionale ou des

Terres Auſtrales ; tandis que notre Europe ſavante ne ſera plus qu'une ſolitude barbare, ou ſera peut-être engloutie ſous les flots de l'Océan rejoint à la Méditerranée. Alors on ſe ſouviendra de DESCARTES, & ſon nom ſera prononcé peut-être dans des lieux où aucun ſon ne s'eſt fait entendre depuis la naiſſance du monde.

Il pourſuit ſa création : des cieux il deſcend ſur la terre. Les mêmes mains qui ont arrangé & conſtruit les corps céleſtes, travaillent à la compoſition du globe de la terre. Toutes les parties tendent vers le centre. La peſanteur eſt l'effet de la force centrifuge du tourbillon. Ce fluide qui tend à s'éloigner, pouſſe vers le centre tous les corps qui ont moins de force que lui pour s'échapper ; ainſi la matière n'a par elle-même aucun poids. Bien-tôt tout devoit changer : la peſanteur eſt devenue une qualité primitive & inhérente, qui s'étend à toutes les diſtances & à tous les mondes, qui fait graviter toutes les parties les unes vers les autres, retient la lune dans ſon orbite, & fait tomber les corps ſur la terre. On devoit faire plus : on devoit peſer les aſtres ; monument ſingulier de l'audace de l'homme ! Mais toutes ces grandes

découvertes ne sont que des calculs sur les effets ; DESCARTES plus hardi, a osé chercher la cause. Il continue sa marche : l'air, fluide léger, élastique & transparent, se détache des parties terrestres plus épaisses, & se balance dans l'atmosphère ; le feu naît d'une agitation plus vive, & acquiert son activité brûlante ; l'eau devient fluide, & ses gouttes s'arrondissent ; les montagnes s'élèvent, & les abîmes des mers se creusent ; un balancement périodique soulève & abaisse tour à tour les flots, & remue la masse de l'Océan, depuis la surface jusqu'aux plus grandes profondeurs ; c'est le passage de la lune au dessus du méridien, qui presse & resserre les torrens de fluide contenus entre la lune & l'Océan. L'intérieur du globe s'organise ; une chaleur féconde part du centre de la terre, & se distribue dans toutes ses parties ; les sels, les bitumes & les soufres se composent ; les minéraux naissent de plusieurs mélanges ; les veines métalliques s'étendent ; les volcans s'allument ; l'air dilaté dans les cavernes souterraines éclate, & donne des secousses au globe. De plus grands prodiges s'opèrent ; la vertu magnétique se déploie, l'aimant attire & repousse, il com-

munique ſa force, & ſe dirige vers les pôles du monde. Le fluide électrique circule dans les corps, & le frottement le rend actif. Tels ſont les principaux phénomènes du globe que nous habitons, & que DESCARTES entreprend d'expliquer. Il ſoulève une partie du voile qui les couvre. Mais ce globe eſt enveloppé d'une maſſe inviſible & flottante, qui eſt entraînée du même mouvement que la terre, preſſe ſur ſa ſurface, & y attache tous les corps: c'eſt l'atmoſphère; océan élaſtique, & qui, comme le nôtre, eſt ſujet à des altérations & à des tempêtes; région détachée de l'homme, & qui, par ſon poids, a ſur l'homme la plus grande influence; lieu où ſe rendent ſans ceſſe les particules échappées de tous les êtres; aſſemblage des ruines de la nature, ou volatiliſée par le feu, ou diſſoute par l'action de l'air, ou pompée par le ſoleil; laboratoire immenſe, où toutes ces parties iſolées & extraites d'un million de corps différens, ſe réuniſſent de nouveau, fermentent, ſe compoſent, produiſent de nouvelles formes, & offrent aux yeux ces météores variés qui étonnent le peuple, & que recherche le Philoſophe. DESCARTES, après avoir parcouru la terre, s'élève dans

cette région (24). Déja on commençoit dans toute l'Europe à étudier la nature de l'air. Galilée le premier avoit découvert sa pesanteur. Toricelli avoit mesuré la pression de l'atmosphère. On l'avoit trouvée égale à un cylindre d'eau de même base & de trente-deux pieds de hauteur, ou à une colonne de vif-argent de vingt-neuf pouces. Ces expériences n'étonnent point DESCARTES : elles étoient conformes à ses principes. Il avoit deviné la nature avant qu'on l'eût mesurée. C'est lui qui donne à Pascal l'idée de sa fameuse expérience sur une haute montagne *; expérience qui confirma toutes les autres, parce qu'on vit que la colonne du mercure baissoit, à proportion que la colonne d'air diminuoit en hauteur. Pourquoi Pascal n'a-t-il point avoué qu'il devoit cette idée à DESCARTES? N'étoient-ils pas tous deux assez grands pour que cet aveu pût l'honorer?

Les propriétés de l'air, sa fluidité, sa pesanteur & son ressort le rendent un des agens les plus universels de la nature. De son élasticité naissent les vents. DESCARTES les examine dans leur marche. Il les voit naître

* Le Pui de Dôme, en Auvergne.

fous l'impreffion du foleil qui raréfie les vapeurs de l'athmofphère; fuivre entre les tropiques le cours de cet aftre, d'Orient en Occident; changer de direction à trente degrés de l'équateur; fe charger de particules glacées, en traverfant des montagnes couvertes de neiges; devenir fecs & brûlans en parcourant la Zone torride; obéir fur les rivages de l'Océan au mouvement du flux & du reflux; fe combiner par mille caufes différentes des lieux, des météores & des faifons; former par-tout des courans ou lents ou rapides, plus réguliers fur l'efpace immenfe & libre des mers, plus inégaux fur la terre, où leur direction eft continuellement changée par le choc des forêts, des villes & des montagnes qui les brisent, & qui les réfléchiffent. Il pénètre enfuite dans les atteliers fecrets de la nature; il voit la vapeur en équilibre fe condenfer en nuage; il analyfe l'organifation des neiges & des grêles; il décompofe le tonnerre, & affigne l'origine des tempêtes qui bouleverfent les mers, ou enfeveliffent quelquefois l'Africain & l'Arabe fous des monceaux de fable.

Un fpectacle plus riant vient s'offrir. L'équilibre des eaux fufpendues dans le nuage

s'eſt rompu; la verdure des campagnes eſt humectée ; la nature rafraîchie ſe repoſe en ſilence ; le ſoleil brille ; un arc paré de couleurs éclatantes ſe deſſine dans l'air. DESCARTES en cherche la cauſe. Il la trouve dans l'action du ſoleil ſur les gouttes d'eau qui compoſent la nue. Les rayons partis de cet aſtre tombent ſur la ſurface de la goutte ſphérique, ſe briſent à leur entrée, ſe réfléchiſſent dans l'intérieur, reſſortent, ſe briſent de nouveau, & vont tomber ſur l'œil qui les reçoit (25). Je ne cherche point à parer DESCARTES d'une gloire étrangère ; je ſais qu'avant lui Antonio de Dominis avoit expliqué l'arc-en-ciel par les réfractions de la lumière ; mais je ſais que ce prélat célèbre avoit mêlé pluſieurs erreurs à ces vérités. DESCARTES expliqua ce phénomène d'une manière plus préciſe & plus vraie ; il découvrit le premier la cauſe de l'arc-en-ciel extérieur ; il fit voir qu'il dépendoit de deux réfractions, & de deux réflexions combinées. S'il ſe trompa dans les raiſons qu'il donne de l'arrangement des couleurs, c'eſt que l'eſprit humain ne marche que pas à pas vers la vérité ; c'eſt qu'on n'avoit point encore analyſé la lumière ; c'eſt qu'on ne ſavoit point alors qu'elle eſt

composée de sept rayons primitifs, que chaque rayon a un degré de réfrangibilité qui lui est propre, & que c'est de la différence des angles sous lesquels ces rayons se brisent, que dépend l'ordre des couleurs. Ces découvertes étoient réservées à Newton; mais quoique DESCARTES ne connût pas bien la nature de la lumière, quoiqu'il la crût une matière homogène & globuleuse répandue dans l'espace, & qui, poussée par le soleil, communique en un instant son impression jusqu'à nous; quoique la fameuse observation de Rômer sur les Satellites de Jupiter, n'eût point encore appris aux hommes que la lumière emploie sept à huit minutes à parcourir les trente millions de lieues du soleil à la terre; DESCARTES n'en explique pas avec moins de précision & les propriétés générales de la lumière, & les loix qu'elle suit dans son mouvement, & son action sur l'organe de l'homme. Il représente la vue comme une espèce de toucher, mais un toucher d'une nature extraordinaire & plus parfaite qui ne s'exerce point par le contact immédiat des corps, mais qui s'étend jusqu'aux extrémités de l'espace, va saisir ce qui est hors de l'empire de tous les autres

ſens, & unit à l'exiſtence de l'homme, l'exiſtence des objets les plus éloignés. C'eſt par le moyen de la lumière que s'opère ce prodige. Elle eſt pour l'homme éclairé, ce que le bâton eſt pour l'aveugle. Par l'un, on voit pour ainſi dire avec ſes mains; par l'autre, on touche avec ſes yeux. Mais pour que la lumière agiſſe ſur l'œil, il faut qu'elle traverſe des eſpaces immenſes. Ces eſpaces ſont ſemés de corps innombrables, les uns opaques, les autres tranſparens ou fluides. DESCARTES ſuit la lumière dans ſa route, & à travers tous ces chocs. Il la voit dans un milieu uniforme, ſe mouvoir en ligne droite; il la voit ſe réfléchir ſur la ſurface des corps ſolides, & toujours ſous un angle égal à celui d'incidence; il la voit enfin, lorſqu'elle traverſe différens milieux, changer ſon cours, & ſe briſer ſelon différentes loix.

La lumière mue en ligne droite, ou réfléchie, ou briſée, parvient juſqu'à l'organe qui doit la recevoir. Quel eſt cet organe étonnant, prodige de la nature, où tous les objets acquièrent tour à tour une exiſtence ſucceſſive; où les eſpaces, les figures & les mouvemens qui m'environnent ſont créés; où les aſtres qui exiſtent à cent millions de

lieues, deviennent comme partie de moi-même; où dans un demi-pouce de diamètre est contenu l'univers? Quelles loix président à ce méchanisme? Quelle harmonie fait concourir au même but tant de parties différentes? DESCARTES analyse & dessine toutes ces parties; & celles qui ont besoin d'un certain degré de convexité pour procurer la vue; & celles qui se rétrécissent ou s'étendent à proportion du nombre de rayons qu'il faut recevoir; & ces humeurs d'une nature, comme d'une densité différente, où la lumière souffre trois réfractions successives; & cette membrane si déliée, composée des filets du nerf optique, où l'objet vient se peindre; & ces muscles si agiles, qui impriment à l'œil tous les mouvemens dont il a besoin. Par le jeu rapide & simultané de tous ces ressorts, les rayons rassemblés viennent peindre sur la rétine l'image des objets; & les houppes nerveuses transmettent par leur ébranlement leur impression jusqu'au cerveau. Là finissent les opérations méchaniques, & commencent celles de l'ame. Cette peinture si admirable est encore imparfaite, & il faut en corriger les défauts: il faut apprendre à voir. L'image peinte dans l'œil est renver-

fée ; il faut remettre les objets dans leur ſituation. L'image eſt double ; il faut la ſimplifier. Mais vous n'aurez point encore les idées de diſtance, de figure & de grandeur ; vous n'avez que des lignes & des angles mathématiques. L'ame s'aſſure d'abord de la diſtance, par le ſens du toucher & le mouvement progreſſif. Elle juge enſuite les grandeurs relatives par les diſtances, en comparant l'ouverture des angles formés au fond de l'œil. Des diſtances & des grandeurs combinées réſulte la connoiſſance des figures. Ainſi le ſens de la vue ſe perfectionne & ſe forme par degrés ; ainſi l'organe qui touche, prête ſes ſecours à l'organe qui voit ; & la viſion eſt en même temps le réſultat de l'image tracée dans l'œil, & d'une foule de jugemens rapides & imperceptibles, fruits de l'expérience. DESCARTES, ſur tous ces objets, donne des règles que perſonne n'avoit encore développées avant lui ; il guide la nature, & apprend à l'homme à ſe ſervir du plus noble de ſes ſens. Mais dans un être auſſi borné & auſſi foible, tout s'altère. Cette organiſation ſi étonnante eſt ſujette à ſe déranger. Enfin le genre-humain eſt en droit d'accuſer la nature, qui l'ayant placé & comme

fuſpendu entre deux infinis, celui de l'extrême grandeur, & celui de l'extrême petiteſſe, a également borné ſa vue des deux côtés, & lui dérobe les deux extrémités de la chaîne. Graces à l'induſtrie humaine appliquée aux productions de la nature, à l'aide du ſable diſſous par le feu, on a ſu faire de nouveaux yeux à l'homme, preſcrire de nouvelles routes à la lumière, rapprocher l'eſpace, & rendre viſible ce qui ne l'eſt pas. Roger Bacon, dans un ſiècle barbare, prédit le premier ces effets étonnans. Aléxandre Spina découvrit les verres concaves & convexes. Métius, artiſan Hollandois, forma le premier téleſcope. Galilée en expliqua le méchaniſme. DESCARTES s'empare de tous ces prodiges; il en développe & perfectionne la théorie; il les crée pour ainſi dire de nouveau, par le calcul mathématique; il y ajoute une infinité de vues, ſoit pour accélérer la réunion des parties de la lumière, ſoit pour la retarder, ſoit pour déterminer les courbes les plus propres à la réfraction, ſoit pour combiner celles qui, réunies, feront le plus d'effet. Il deſcend même juſqu'à guider la main de l'Artiſte qui façonne les verres; & le compas à la main,

il lui trace des machines nouvelles pour perfectionner & faciliter ses travaux. Tels sont les objets & la marche de la dioptrique de DESCARTES (26), un des plus beaux monumens de ce grand homme, qui suffiroit seul pour l'immortaliser, & qui est le premier ouvrage où l'on ait appliqué, avec autant d'étendue que de succès, la géométrie à la physique. Dès l'âge de vingt ans il avoit jetté un coup d'œil rapide sur la théorie des sons, qui peut-être a tant d'analogie avec celle de la lumière (27). Il avoit porté une géométrie profonde dans cet art, qui chez les anciens tenoit aux mœurs, & faisoit partie de la constitution des Etats, qui chez les modernes est à peine créé depuis un siècle, qui chez quelques nations est encore à son berceau; art étonnant & incroyable qui peint par le son, & qui par les vibrations de l'air réveille toutes les passions de l'ame. Il applique de même les calculs mathématiques à la science des mouvemens; il détermine l'effet de ces machines qui multiplient les bras de l'homme, & font comme de nouveaux muscles ajoutés à ceux qu'il tient de la nature. L'équilibre des forces, la résistance des poids, l'action des frottemens, le rapport des vi-

teſſes & des maſſes, la combinaiſon des plus grands effets par les plus petites puiſſances poſſibles; tout eſt ou développé, ou indiqué dans quelques lignes que DESCARTES a jettées preſque au haſard. (28) Mais comme, juſques dans ſes plus petits ouvrages, ſa marche eſt toujours grande & philoſophique, c'eſt d'un ſeul principe qu'il déduit les propriétés différentes de toutes les machines qu'il explique.

Un plus grand objet vient ſe préſenter à lui; une machine plus étonnante, compoſée de parties innombrables, dont pluſieurs ſont d'une fineſſe qui les rend imperceptibles à l'œil même le plus perçant; machine qui par ſes parties ſolides repréſente des leviers, des cordes, des poulies, des poids & des contrepoids, & eſt aſſujettie aux loix de la ſtatique ordinaire; qui par ſes fluides & les vaiſſeaux qui les contiennent, ſuit les règles de l'équilibre, & du mouvement des liqueurs; qui par des pompes qui aſpirent l'air & qui le rendent, eſt aſſervie aux inégalités & à la preſſion de l'atmoſphère; qui par des filets preſque inviſibles répandus à toutes ſes extrémités, a des rapports innombrables & rapides avec ce qui l'environne; machine ſur

laquelle tous les objets de l'univers viennent agir, & qui réagit sur eux ; qui, comme la plante, se nourrit, se développe & se reproduit, mais qui à la vie végétale joint le mouvement progressif ; machine organisée, méchanique vivante, mais dont tous les ressorts sont intérieurs & dérobés à l'œil, tandis qu'au dehors on ne voit qu'une décoration simple à la fois & magnifique, où sont rassemblés & le charme des couleurs, & la beauté des formes, & l'élégance des contours, & l'harmonie des proportions : c'est le corps humain. DESCARTES ose le considérer dans son ensemble & dans tous ses détails. Après avoir parcouru l'univers & toutes les portions de la nature, il revient à lui-même. Il veut se rendre compte de sa vie, de ses mouvemens, de ses sens. Qui lui expliquera un nouvel univers plus incompréhensible que le premier ? Ce n'est point dans les auteurs qui ont écrit, qu'il va puiser ses connoissances, c'est dans la nature. C'est elle qui fait la raison d'un grand homme, & non point ce qu'on a pensé avant lui. On lui demande où sont ses livres : les voilà, dit-il, en montrant des animaux qu'il étoit prêt à disséquer. L'anatomie créée par Hippocrate, cultivée par

Ariſtote, réduite en art par les travaux d'Hérophile & d'Eraſiſtrate, raſſemblée en corps par Galien, ſuſpendue & preſque anéantie pendant près de onze ſiècles, avoit été ranimée tout-à-coup par Véſale. Depuis cent ans elle faiſoit des progrès en Europe, mais les faiſoit avec lenteur, comme toutes les connoiſſances humaines qui ſont filles du temps. DESCARTES eut auſſi la gloire d'être un des premiers anatomiſtes de ſon ſiècle: mais comme il étoit né encore plus pour lier des connoiſſances & les ordonner entre elles, que pour faire des obſervations, il porta dans l'anatomie ce caractère qui le ſuivoit par-tout. En découvrant l'effet, il remontoit à la cauſe; en analyſant les parties, il examinoit leurs rapports entr'elles, & leurs rapports avec le tout. Ne cherchez point à le fixer long-temps ſur un petit objet; il veut voir l'enſemble de tout ce qu'il embraſſe. Son eſprit impatient & rapide court au devant de l'obſervation. Il la précède plus qu'il ne la ſuit. Il lui indique ſa route; elle marche; il revient enſuite ſur elle; il généraliſe d'un coup-d'œil & en un inſtant tout ce qu'elle lui rapporte; ſouvent il a vu avant qu'elle ait parlé. Que doit-il réſulter d'une pareille

marche

marche dans un homme de génie? Quelques erreurs & de grandes idées; des masses de lumière à travers des nuages. C'est aussi ce que l'on trouve dans le Traité de DESCARTES sur l'homme (29). Il le composa après quinze ans d'observations anatomiques. Il suppose d'abord une machine entiérement semblable à la nôtre: quand il en sera temps, il lui donnera une ame. Mais d'abord il veut voir ce que le méchanisme seul peut produire dans un pareil ouvrage: il lui met seulement dans le cœur un feu secret & actif, semblable à celui qui fait bouillonner les liqueurs nouvelles. Dès ce moment s'éxécutent toutes les fonctions qui sont indépendantes de l'ame. La respiration appelle & chasse l'air tour à tour. L'estomac devient un fourneau chymique, où des liqueurs en fermentation servent à la dissolution & à l'analyse des nourritures. Ces parties décomposées passent par différens canaux, se rassemblent dans des réservoirs, s'épurent dans leur cours, se transforment en sang, augmentent & développent la masse solide de la machine, & deviennent une portion d'elle-même. Le sang, comme un torrent rapide, circule par des routes innombrables; il se sépare, il se réunit, porté par les artères

aux extrémités de la machine, & ramené par les veines, des extrémités vers le cœur. Le cœur eſt le centre de ce grand mouvement, & le foyer de la vie interne : c'eſt delà qu'elle ſe diſtribue. Au dehors tous les mouvemens s'opèrent. Du cerveau partent des faiſceaux de nerfs qui s'épanouiſſent & ſe développent aux extrémités, & vont former l'organe du ſentiment. Les uns ſont propres à réfléchir les atômes imperceptibles de la lumière ; les autres, les vibrations des corps ſonores ; ceux-ci ne ſeront ébranlés que par les particules odorantes ; ceux-là, par les eſprits & les ſels qui ſe détacheront des alimens & des liqueurs ; les derniers enfin, diſperſés ſur toute la ſurface de la machine, ne peuvent être heurtés que par le contact & les parties groſſières des corps ſolides : ainſi ſe forment les ſens. Chaque objet extérieur vient donner une ſecouſſe à l'organe qui lui eſt propre. Les nerfs qui le compoſent, ainſi qu'une corde tendue, portent cet ébranlement juſqu'au cerveau : là eſt le réſervoir de ces eſprits ſubtils & rapides, partie la plus déliée du ſang, émanations aëriennes ou enflammées, & inviſibles comme impalpables. A l'impreſſion que le cerveau reçoit, ces ſouffles vo-

latils courent rapidement dans les nerfs; ils paſſent dans les muſcles. Ceux-ci ſont des reſſorts élaſtiques qui ſe tendent ou ſe détendent, des cordes qui s'allongent ou ſe raccourciſſent, ſelon la quantité du fluide nerveux qui les remplit ou qui en ſort. De cette compreſſion ou dilatation des muſcles, réſultent tous les mouvemens. Les eſprits animaux, principes moteurs, ſont eux-mêmes dans une éternelle agitation; & tandis que les uns achèvent de ſe former & ſe volatiliſent dans le laboratoire, que les autres, au premier ſignal, s'élancent rapidement, une foule innombrable diſperſée déja dans la machine, circule dans tous les membres, ſuit les dernières ramifications des nerfs, va, vient, deſcend, remonte, & porte par-tout la vie, l'activité & la ſoupleſſe. Prenez maintenant une ame, & mettez-la dans cette machine; auſſi-tôt naît un ordre d'opérations nouvelles. DESCARTES place cette ame dans le cerveau, parce que c'eſt là que ſe porte le contre-coup de toutes les ſenſations; c'eſt delà que part le principe des mouvemens; c'eſt là qu'elle eſt avertie par des meſſagers rapides, de tout ce qui ſe paſſe aux extrémités de ſon empire; c'eſt delà qu'elle diſtri-

bue ſes ordres. Les nerfs ſont ſes miniſtres & les exécuteurs de ſes volontés. Le cerveau devient comme un ſens intérieur, qui contient pour ainſi dire le réſultat de tous les ſens du dehors. Là ſe forme une image de chaque objet. L'ame voit l'objet dans cette image quand il eſt préſent; & c'eſt la perception. Elle la reproduit d'elle-même, quand l'objet eſt éloigné; & c'eſt l'imagination. Elle en fait au beſoin renaître l'idée avec la conſcience de l'avoir eue; & c'eſt la mémoire. A chacune de ces opérations de l'ame correſpond une modification particulière dans les fibres du cerveau, ou dans le cours des eſprits; & c'eſt la chaîne inviſible des deux ſubſtances. Mais l'ame a deux facultés bien diſtinctes: elle eſt à la fois intelligente & ſenſible. Dans quelques-unes de ſes fonctions, elle exerce & déploie un principe d'activité, elle veut, elle choiſit, elle compare; dans d'autres elle eſt paſſive: ce ſont des émotions qu'elle éprouve, mais qu'elle ne ſe donne pas, & qui lui arrivent des objets qui l'environnent. Telle eſt l'origine des paſſions, préſent utile & funeſte. Le Philoſophe errant aux pieds du Véſuve, ou à travers les rochers noircis de l'Iſlande, ou

ſur les ſommets ſauvages des Cordelières, entraîné par le deſir de connoître, approche de la bouche des volcans; il en meſure de l'œil la profondeur; il en obſerve les effets; aſſis ſur un rocher, il calcule à loiſir & médite profondément ſur ce qui fait le ravage du monde. Ainſi DESCARTES obſerve & analyſe les paſſions (30). Avant lui on en avoit développé le moral; lui ſeul a tenté d'en expliquer le phyſique. Lui ſeul a fait voir juſqu'où les loix du méchaniſme influent ſur elles, & où ce méchaniſme s'arrête. Il a marqué dans chaque paſſion primitive le degré de mouvement & d'impétuoſité du ſang, le cours des eſprits, leur agitation, leur activité ou plus ou moins rapide, les altérations qu'elles produiſent dans les organes intérieurs. Il les ſuit au dehors; il rend compte de leurs effets ſur la ſurface de la machine, quand l'œil devient un tableau rapide, tantôt doux & tantôt terrible; quand l'harmonie des traits ſe dérange; quand les couleurs ou s'embelliſſent ou s'effacent; quand les muſcles ſe tendent ou ſe relâchent; quand le mouvement ſe rallentit ou ſe précipite; quand le ſon inarticulé de la douleur ou de la joie ſe fait entendre, & ſort par

fecouffes du fein agité; quand les larmes coulent, les larmes, ces marques touchantes de la fenfibilité, ou ces marques terribles du défefpoir impuiffant; quand l'excès du fentiment affoiblit par degrés, ou confume en un moment les forces de la vie. Ainfi les paffions influent fur l'organifation, & l'organifation influe fur elles: mais elles n'en font pas moins affujetties à l'empire de l'ame. C'eft l'ame qui les modifie, par les jugemens qu'elle joint à l'impreffion des objets. L'ame les gouverne & les dompte par l'exercice de fa volonté, en réprimant à fon gré les mouvemens phyfiques, en donnant un nouveau cours aux efprits, en s'accoutumant à réveiller une idée, plutôt qu'une autre, à la vue d'un objet qui vient la frapper. Mais cette volonté impérieufe ne fuffit pas; il faut qu'elle foit éclairée. Il faut donc connoître les vrais rapports de l'homme avec tout ce qui exifte. C'eft par l'étude de ces rapports qu'il faura quand il doit étendre fon exiftence hors de lui par le fentiment, & quand il doit la refferrer. Ainfi la morale eft liée à une foule de connoiffances qui l'agrandiffent & la perfectionnent: ainfi toutes les fciences réagiffent les unes fur les autres. C'étoit là,

comme nous avons vu, la grande idée de DESCARTES. Cette imagination vaſte avoit conſtruit un ſyſtème de ſcience univerſelle, dont toutes les parties ſe tenoient, & qui toutes ſe rapportoient à l'homme. Il avoit placé l'homme au milieu de cet univers; c'étoit l'homme qui étoit le centre de tous ces cercles tracés autour de lui, & qui paſſoient par tous les points de la nature. DESCARTES ſentoit bien toute l'étendue d'un pareil plan, & il n'imaginoit pas pouvoir le remplir ſeul; mais preſſé par le temps, il ſe hâtoit d'en exécuter quelques parties, & croyoit que la poſtérité acheveroit le reſte. Il invitoit les hommes de toutes les nations & de tous les ſiècles à s'unir enſemble; & pour raſſembler tant de forces diſperſées, pour faciliter la correſpondance rapide des eſprits dans les lieux & les temps, il conçut l'idée d'une langue univerſelle qui établiroit des ſignes généraux pour toutes les penſées, de même qu'il y en a pour exprimer tous les nombres; projet que pluſieurs philoſophes célèbres ont renouvellé, qui ſans doute a donné à Léibnitz l'idée d'un alphabet des penſées humaines; & qui, s'il eſt éxécuté un jour, ſera probablement l'époque d'une révolution dans l'eſprit humain.

J'ai tâché de ſuivre DESCARTES dans tous ſes ouvrages ; j'ai parcouru preſque toutes les idées de cet homme extraordinaire ; j'en ai développé quelques-unes ; j'en ai indiqué d'autres. Il a été aiſé de ſuivre la marche de ſa philoſophie & d'en ſaiſir l'enſemble. On l'a vu commencer par tout abattre, afin de tout reconſtruire ; on l'a vu jetter des fondemens profonds ; s'assurer de l'évidence & des moyens de la reconnoître ; deſcendre dans ſon ame pour s'élever à Dieu ; de Dieu redeſcendre à tous les êtres créés ; attacher à cette cauſe tous les principes de ſes connoiſſances ; ſimplifier ces principes pour leur donner plus de fécondité & d'étendue, car c'eſt la marche du génie, comme de la nature ; appliquer enſuite ces principes à la théorie des planètes, aux mouvemens des cieux, aux phénomènes de la terre, à la nature des élémens, aux prodiges des météores, aux effets & à la marche de la lumière, à l'organiſation des corps brutes, à la vie active des êtres animés ; terminant enfin cette grande courſe par l'homme, qui étoit l'objet & le but de ſes travaux ; développant par-tout des loix méchaniques qu'il a devinées le premier, deſcendant toujours des cauſes aux effets,

enchaînant tout par des conséquences nécessaires, joignant quelquefois l'expérience aux spéculations, mais alors même maîtrisant l'expérience par le génie; éclairant la physique par la géométrie, la géométrie par l'algèbre, l'algèbre par la logique, la médecine par l'anatomie, l'anatomie par les méchaniques; sublime même dans ses fautes, méthodique dans ses égaremens (31), utile par ses erreurs, forçant l'admiration & le respect, lors même qu'il ne peut forcer à penser comme lui.

Si on cherche les grands Hommes modernes avec qui on peut le comparer, on en trouvera trois; Bacon, Léibnitz & Newton. Bacon parcourut toute la surface des connoissances humaines; il jugea les siècles passés, & alla au devant des siècles à venir: mais il indiqua plus de grandes choses qu'il n'en exécuta; il construisit l'échafaud d'un édifice immense, & laissa à d'autres le soin de construire l'édifice. Léibnitz fut tout ce qu'il voulut être; il porta dans la philosophie une grande hauteur d'intelligence: mais il ne traita la science de la nature que par lambeaux; & ses systèmes métaphysiques semblent plus faits pour étonner & accabler

l'homme, que pour l'éclairer. Newton a créé une optique nouvelle, & démontré les rapports de la gravitation dans les cieux. Je ne prétends point ici diminuer la gloire de ce grand homme; mais je remarque feulement tous les fecours qu'il a eus pour ces grandes découvertes. Je vois que Galilée lui avoit donné la théorie de la pefanteur; Képler, les loix des aftres dans leurs révolutions; Huyghens, la combinaifon & les rapports des forces centrales & des forces centrifuges; Bacon, le grand principe de remonter des phénomènes vers les caufes; DESCARTES, fa méthode pour le raifonnement, fon analyfe pour la géométrie, une foule innombrable de connoiffances pour la phyfique, & plus que tout cela peut-être, la deftruction de tous les préjugés. La gloire de Newton a donc été de profiter de tous ces avantages, de raffembler toutes ces forces étrangères, d'y joindre les fiennes propres qui étoient immenfes, & de les enchaîner toutes par les calculs d'une géométrie auffi fublime que profonde. Si maintenant je rapproche DESCARTES de ces trois Hommes célèbres, j'oferai dire qu'il avoit des vues auffi nouvelles & bien plus étendues que Bacon; qu'il a eu

l'éclat & l'immenſité du génie de Léibnitz, mais bien plus de conſiſtance & de réalité dans ſa grandeur; qu'enfin il a mérité d'être mis à côté de Newton, parce qu'il a créé une partie de Newton, & qu'il n'a été créé que par lui-même; parce que, ſi l'un a découvert plus de vérités, l'autre a ouvert la route de toutes les vérités; Géomètre auſſi ſublime, quoiqu'il n'ait point fait un auſſi grand uſage de la géométrie; plus original par ſon génie, quoique ce génie l'ait ſouvent trompé; plus univerſel dans ſes connoiſſances, comme dans ſes talens, quoique moins ſage & moins aſſuré dans ſa marche; ayant peut-être en étendue, ce que Newton avoit en profondeur; fait pour concevoir en grand, mais peu fait pour ſuivre les détails, tandis que Newton donnoit aux plus petits détails l'empreinte du génie; moins admirable ſans doute pour la connoiſſance des cieux, mais bien plus utile pour le genre humain, par ſa grande influence ſur les eſprits & ſur les ſiècles.

C'eſt ici le vrai triomphe de DESCARTES. C'eſt là ſa grandeur. Il n'eſt plus, mais ſon eſprit vit encore. Cet eſprit eſt immortel; il ſe répand de nation en nation, & de ſiècle en ſiècle. Il reſpire à Paris, à Londres, à

Berlin, à Léipſik, à Florence. Il pénètre à Pétersbourg ; il pénétrera un jour juſques dans ces climats où le genre-humain eſt encore ignorant & avili ; peut-être il fera le tour de l'univers.

On a vu dans quel état étoient les ſciences au moment où DESCARTES parut ; comment l'autorité enchaînoit la raiſon ; comment l'être qui penſe avoit renoncé au droit de penſer. Il en eſt des eſprits, comme de la nature phyſique : l'engourdiſſement en eſt la mort : il faut de l'agitation & des ſecouſſes. Il vaut mieux que les vents ébranlent l'air par des orages, que ſi tout demeuroit dans un éternel repos. DESCARTES donna l'impulſion à cette maſſe immobile. Quel fut l'étonnement de l'Europe, lorſqu'on vit paroître tout-à-coup cette philoſophie ſi hardie & ſi nouvelle ! Peignez-vous des eſclaves qui marchent courbés ſous le poids de leurs fers : ſi tout-à-coup un d'entre eux briſe ſa chaîne, & fait retentir à leurs oreilles le nom de liberté, ils s'agitent, ils frémiſſent, & des débris de leurs chaînes rompues, accablent leurs tyrans. Tel eſt le mouvement qui ſe fit dans les eſprits, d'un bout de l'Europe à l'autre. Cette maſſe nouvelle de connoiſſan-

ces que DESCARTES y avoit jettée, ſe joignit à la fermentation de ſon eſprit. Réveillé par de ſi grandes idées, & par un ſi grand exemple, chacun s'interroge & juge ſes penſées. Chacun diſcute ſes opinions. La raiſon de l'univers n'eſt plus celle d'un homme qui exiſtoit il y a quinze ſiecles ; elle eſt dans l'ame de chacun ; elle eſt dans l'évidence & dans la clarté des idées. La penſée eſclave depuis deux mille ans, ſe relève avec la conſcience de ſa grandeur. De toutes parts on crée des principes, & on les ſuit. On conſulte la nature, & non plus les hommes. La France, l'Italie, l'Allemagne & l'Angleterre travaillent ſur le même plan. La méthode même de DESCARTES apprend à connoître & à combattre ſes erreurs. Tout ſe perfectionne, ou du moins tout avance. Les mathématiques deviennent plus fécondes, les méthodes plus ſimples. L'algèbre portée ſi loin par DESCARTES, eſt perfectionnée par Halley ; & le grand Newton y ajoute encore. L'analyſe eſt appliquée au calcul de l'infini, & produit une nouvelle branche de géométrie ſublime. Pluſieurs hommes célèbres portent cet édifice à une hauteur immenſe: l'Allemagne & l'Angleterre ſe diviſent ſur cette

découverte, comme l'Eſpagne & le Portugal ſur la conquête des Indes. L'application de la géométrie à la phyſique devient plus étendue & plus vaſte. Newton fait ſur les mouvemens des corps céleſtes, ce que DESCARTES avoit fait ſur la dioptrique, & ſur quelques parties des météores. Les loix de Képler ſont démontrées par le calcul. La marche elliptique des planètes eſt expliquée. La gravitation univerſelle étonne l'univers par la fécondité & la ſimplicité de ſon principe. Cette application de la géométrie s'étend à toutes les branches de la phyſique, depuis l'équilibre des liqueurs, juſqu'aux derniers balancemens des comètes dans leurs routes les plus écartées. Ces aſtres errans ſont mieux connus. DESCARTES les avoit tirés pour jamais de la claſſe des météores, en les fixant au nombre des planètes. Newton rend compte de l'excentricité de leurs orbites. Halley, d'après quelques points donnés, détermine le cours & fixe la marche de vingt-quatre comètes. Les inégalités de la lune ſont calculées. On découvre l'anneau & les ſatellites de Saturne. On fait des Satellites de Jupiter l'uſage le plus important pour la navigation. Les cieux ſont connus comme la terre. La

terre change de forme ; son équateur s'élève, & ses poles s'applatissent ; & la différence de ses deux diamètres est mesurée. Des observatoires s'élèvent auprès des digues de la Hollande, sous le ciel de Stockholm, & parmi les glaces de la Russie. Toutes les sciences suivent cette impulsion générale. La physique particulière créée par le génie de DESCARTES, s'étend, & affermit sa marche par les expériences. Il est vrai qu'il avoit peu suivi cette route; mais sa méthode, plus puissante que son exemple, devoit y ramener. Les prodiges de l'électricité se multiplient. Les déclinaisons de l'aiguille aimantée s'observent selon la différence des lieux & des temps. Halley trace dans toute l'étendue du globe, une ligne qui sert de point fixe, où la déclinaison commence, & qui bien constatée peut-être pourroit tenir lieu des longitudes. L'optique devient une science nouvelle, par les découvertes sublimes sur les couleurs. La dioptrique de DESCARTES n'est plus la borne de l'esprit humain. L'art d'agrandir la vue s'étend. On substitue pour lire dans les cieux, les métaux aux verres, & la réflexion de la lumière à la réfraction. La chymie, qui auparavant étoit presque isolée, s'unit aux autres

ſciences. On l'applique à la fois à la phyſique, à l'hiſtoire naturelle & à la médecine. La circulation du ſang découverte par Harvey, embraſſée & défendue par DESCARTES, devient la ſource d'une foule de vérités. Le méchaniſme du corps humain eſt étudié avec plus de zèle & de ſuccès. On découvre des vaiſſeaux inconnus & de nouveaux réſervoirs. Borelli tente d'aſſujettir au calcul géométrique les mouvemens des animaux. Leuwenhoek, le microſcope à la main, ſurprend ces atomes vivans qui ſemblent être les élémens de la vie de l'homme. Ruiſch perfectionne l'art de donner par des injections une nouvelle vie à ce qui eſt mort. Malpighi tranſporte l'anatomie aux plantes, & remplit un projet que DESCARTES n'avoit pas eu le temps d'exécuter. Son génie reſpire encore après lui dans la métaphyſique. C'eſt lui qui, dans Mallebranche, démêle les erreurs de l'imagination & des ſens. C'eſt lui qui, dans Loke, combat & détruit les idées innées, fait l'analyſe de l'eſprit humain, & poſe d'une main hardie les limites de la raiſon. C'eſt lui qui, de nos jours, a attaqué & renverſé les ſyſtèmes (32). Son influence ne s'eſt point bornée à la philoſophie. Semblable à cette

ame

ame universelle des Stoïciens, l'esprit de DESCARTES est par-tout. On l'a appliqué aux lettres & aux arts, comme aux sciences. Si dans tous les genres on va saisir les premiers principes ; si la métaphysique des arts est créée ; si on a cherché dans des idées invariables, les règles du goût pour tous les pays & pour tous les siècles ; si on a secoué cette superstition qui jugeoit mal, parce qu'elle admiroit trop, & donnoit des entraves au génie, en resserrant trop sa sphère ; si on examine & discute toutes nos connoissances ; si l'esprit s'agite pour reculer toutes les bornes ; si on veut savoir sur tous les objets le degré de vérité qui appartient à l'homme ; c'est là l'ouvrage de DESCARTES. L'astronome, le géomètre, le métaphysicien, le grammairien, le moraliste, l'orateur, le politique, le poëte, tous ont une portion de cet esprit qui les anime. Il a guidé également Pascal & Corneille, Loke & Bourdaloue, Newton & Montesquieu. Telle est la trace profonde & l'empreinte marquée de l'homme de génie sur l'univers. Il n'existe qu'un moment ; mais cette existence est employée toute entière à quelque grande opération,

qui change la direction des choses pour plusieurs siècles (33).

Arrêtons-nous maintenant sur celui à qui le genre-humain a eu tant d'obligations, & à qui la dernière postérité sera encore redevable. Quels honneurs lui a-t-on rendus de son vivant? Quelles statues lui furent élevées dans sa patrie? Quels hommages a-t-il reçu des nations?..... Que parlons-nous d'hommages, & de statues, & d'honneurs? Oublions-nous qu'il s'agit d'un grand homme? Oublions-nous qu'il a vécu parmi des hommes? Parlons plutôt & des persécutions, & de la haine, & des tourmens de l'envie, & des noirceurs de la calomnie, & de tout ce qui a été & sera éternellement le partage de l'homme qui aura le malheur de s'élever au dessus de son siècle. DESCARTES l'avoit prévu. Il connoissoit trop les hommes pour ne les pas craindre. Il avoit été averti par l'exemple de Galilée. Il avoit vu dans la personne de ce vieillard, la vérité en cheveux blancs chargée de fers, & traînée indignement dans les prisons (34). La coupe de Socrate, les chaînes d'Anaxagore, la fuite & l'empoisonnement d'Aristote, les malheurs d'Héraclite, les calomnies insensées contre Gerbert, les

gémiſſemens plaintifs de Roger Bacon ſous les voûtes d'un cachot, l'orage excité contre Ramus, & les poignards qui l'aſſaſſinèrent, (35) les buchers allumés en cent lieux, pour conſumer des malheureux qui ne penſoient pas comme leurs concitoyens; tant d'autres qui avoient été errans & proſcrits ſur la terre, ſans aſyle & ſans protecteurs, emportant avec eux, de pays en pays, la vérité fugitive & bannie du monde, tout l'avertiſſoit du danger qui le menaçoit; tout lui crioit que le dernier des crimes que l'on pardonne, eſt celui d'annoncer des vérités nouvelles. Mais la vérité n'eſt point à l'homme qui la conçoit; elle appartient à l'univers, & cherche à s'y répandre. DESCARTES crut même qu'il en devoit compte au Dieu qui la lui donnoit. Il ſe dévoua donc; (36) & graces aux paſſions humaines, il ne tarda point à recueillir les fruits de ſa réſolution.

Il y avoit alors en Hollande un de ces hommes qui ſont offuſqués de tout ce qui eſt grand; qui, aux vues étroites de la médiocrité, joignent toutes les hauteurs du deſpotiſme; inſultent à ce qu'ils ne comprennent pas; couvrent leur foibleſſe par leur audace, & leur baſſeſſe par leur orgueil; intriguans

fanatiques, pieux calomniateurs, qui prononcent sans cesse le mot de Dieu & l'outragent; n'affectent de la religion que pour nuire, ne font servir le glaive des loix qu'à assassiner; ont assez de crédit pour inspirer des fureurs subalternes; espèces de monstres nés pour persécuter & pour haïr; comme le tigre est né pour dévorer. Ce fut un de ces hommes qui s'éleva contre DESCARTES (37). Il ne seroit peut-être pas inutile à l'histoire de l'esprit humain & des passions, de peindre toutes les intrigues & la marche de ce persécuteur; de le faire voir, du moment qu'il conçut le dessein de perdre DESCARTES, travaillant d'abord sourdement & en silence, semant dans les esprits des idées & des soupçons vagues d'athéisme; nourrissant ces soupçons par des libelles & des noirceurs anonymes; suivant de l'œil & sans se découvrir, les progrès de la fermentation générale; au moment d'éclater, briguant la première place de son Corps, afin de pouvoir joindre l'autorité à la haine; alors marchant à découvert, armant contre DESCARTES & le peuple & les Magistrats, & les fureurs sacrées des Ministres; le peignant à tous les yeux comme un athée, qui commençoit par briser les au-

tels, & finiroit par bouleverser l'Etat; invoquant à grands cris la Religion & les loix. Il faudroit raconter comment ce grand homme fut cité au son de la cloche, & sur le point d'être traîné comme un vil criminel; comment ensuite, pour lui ôter même la ressource de se justifier, on travailla à le condamner en silence, & sans qu'il en pût être averti; comment son affreux persécuteur, s'il ne pouvoit le perdre tout-à-fait, vouloit du moins le faire proscrire de la Hollande, vouloit faire consumer dans les flammes ces livres d'un athée, où l'athéisme est combattu; comment il avoit déja transigé avec le Bourreau d'Utrecht, pour qu'on allumât un feu d'une hauteur extraordinaire, afin de mieux frapper les yeux du peuple. Le barbare eût voulu que la flamme du bucher pût être apperçue en même temps, de tous les lieux de la Hollande, de la France, de l'Italie, & de l'Angleterre. Déja même il se préparoit à répandre dans toute l'Europe ce récit flétrissant, afin que chassé des sept provinces, DESCARTES fût banni du monde entier, & que par-tout où il arriveroit, il se trouvât dévancé par sa honte. Mais c'est à l'histoire à entrer dans ces détails; c'est à

elle à marquer d'une ignominie éternelle le front du calomniateur; c'eſt à elle à flétrir ces Magiſtrats qui, dupes d'un ſcélérat, ſervoient d'inſtrument à la haine, & combattoient pour l'envie. Et que prétendoient-ils avec leurs flammes & leurs buchers? Croyoient-ils dans cet incendie étouffer la voix de la vérité? Croyoient ils faire diſparoître la gloire d'un grand homme? Il dépend de l'envie & de l'autorité injuſte, de forger des chaînes, & de dreſſer des échafauds; mais il ne depend point d'elle d'anéantir la vérité, & de tromper la juſtice des ſiècles.

Tel eſt le ſort que DESCARTES éprouva en Hollande. Dans ſon pays je le vois preſque inconnu, regardé avec indifférence par les uns, attaqué & combattu par les autres, recherché de quelques Grands comme un vain ſpectacle de curioſité, ignoré ou calomnié à la Cour (38). Je vois ſa famille le traiter avec mépris. Je vois ſon frère, dont tout le mérite peut-être étoit de partager ſon nom, parler avec dédain d'un frère qui, né gentilhomme, s'étoit abaiſſé juſqu'à ſe faire philoſophe (39), & mettre au nombre des jours malheureux, celui où DESCARTES na-

quit pour déshonorer ſa race par un pareil métier. O préjugés! O ridicule fierté des places & du rang! Il importe de conſerver ces traits à la poſtérité, pour apprendre, s'il ſe peut, aux hommes à rougir. Où ſont aujourd'hui ceux qui, à la vue de DESCARTES, ſourioient dédaigneuſement, & diſoient avec hauteur: c'eſt un homme qui écrit. Ils ne ſont plus. Ont-ils jamais été? Mais l'homme de génie vivra éternellement. Son nom fait l'orgueil de ſes compatriotes; ſa gloire eſt un dépôt que les ſiècles ſe tranſmettent, & qui eſt ſous la garde de la juſtice & de la vérité. Il eſt vrai que le grand homme trouve quelquefois la conſidération de ſon vivant; mais il faut preſque toujours qu'il la cherche à trois cents lieues de lui. DESCARTES perſécuté en Hollande, & méconnu en France, comptoit parmi ſes admirateurs & ſes diſciples, la fameuſe Princeſſe Palatine, Princeſſe qui eſt du petit nombre de celles qui ont placé la philoſophie à côté du trône (40). Elle étoit digne d'interroger DESCARTES; & DESCARTES étoit digne de l'inſtruire. Leur commerce n'étoit point un trafic de flatteries & de menſonges de la part de DESCARTES, de protection & de hauteurs de la part d'Eli-

fabeth. Dieu, la nature, l'homme, fes malheurs & les moyens qu'il a d'être heureux, fes devoirs & fes foibleffes, la chaîne morale de tous fes rapports, voilà le fujet de leurs entretiens & de leurs lettres. C'eft ainfi que les philofophes doivent s'entretenir avec les Grands. La nature avoit deftiné à DESCARTES un autre difciple encore plus célèbre. C'étoit la fille de Guftave Adolphe, c'étoit la fameufe Chriftine (41). Elle étoit née avec une de ces ames encore plus fingulières que grandes, qui femblent jettées hors des routes ordinaires, & qui étonnent toujours, même lorfqu'on ne les admire pas. Enthoufiafte du génie & des ames fortes, le grand Condé, DESCARTES, & Sobieski avoient droit dans fon cœur aux mêmes fentimens. Viens, dit-elle à DESCARTES : je fuis Reine, & tu es philofophe. Faifons un traité enfemble. Tu annonceras la vérité, & je te défendrai contre tes ennemis. Les murs de mon palais feront tes remparts. C'eft donc l'efpérance de trouver un abri contre la perfécution, qui feule put attirer DESCARTES à Stockholm. Sans ce motif, auroit-il été fe fixer auprès d'un trône ? Qu'eft-ce qu'un homme tel que DESCARTES a de commun avec les Rois ?

Leur ame, leur caractère, leurs passions, leur langage, rien ne se ressemble ; ils ne sont pas même faits pour se rapprocher ; leur grandeur se choque & se repousse. Mais s'il fut forcé par le malheur de se refugier dans une Cour, il eut du moins la gloire de n'y pas démentir sa conduite. Il y vécut tel qu'il avoit vécu dans le fond de la Nord-Hollande. il osa y avoir des mœurs & de la vertu ; il ne fut ni vil, ni bas, ni flatteur. Il ne fut point le lâche complaisant des Princes, ni des Grands. Il ne crut point qu'il devoit oublier la philosophie pour la fortune. Il ne brigua point ces places qui n'agrandissent jamais ceux qui sont petits, & rabaisseroient plutôt ceux qui sont grands. Et comment DESCARTES auroit-il pu avoir de telles pensées ? Celui qui est sans cesse occupé à méditer sur l'éternité, sur le temps, sur l'espace, ne doit-il pas contracter une habitude de grandeur, qui de son esprit passe à son ame ? Celui qui mesure la distance des astres, & voit Dieu au delà ; celui qui se transporte dans le soleil ou dans Saturne, pour y voir l'espace qu'occupe la terre, & qui cherche alors vainement ce point égaré comme un sable à travers les mondes, reviendra-t-il sur ce grain de pouf-

fière, pour y flatter, pour y ramper, pour y disputer ou quelques honneurs, ou quelques richesses ? Non : il vit avec Dieu & avec la nature. Il abandonne aux hommes les objets de leurs passions, & poursuit le cours de ses pensées qui suivent le cours de l'univers. Il s'applique à mettre dans son ame l'ordre qu'il contemple ; ou plutôt son ame se monte insensiblement au ton de cette grande harmonie. Je ne louerai donc point DESCARTES de n'avoir été ni intriguant, ni ambitieux. Je ne le louerai point d'avoir été frugal, modéré, bienfaisant, pauvre à la fois & généreux, simple comme le sont tous les grands hommes, plein de respect comme Newton, pour la Divinité, comme lui fidèle à la religion, aimant à s'occuper dans la retraite & avec ses amis de l'idée de Dieu. Malheur à celui qui ne trouveroit pas dans cette idée si grande & si consolante, les plus doux momens de sa vie ! D'ailleurs, toutes ces vertus ne distinguoient point un homme aux siècles de nos pères. Mais je remarquerai que, quoique sa fortune ne pût pas suffire à ses projets, jamais il n'accepta les secours qu'on lui offrit. Ce n'étoit pas qu'il fût effrayé de la reconnoissance ; un pareil fardeau n'épouvante

point une ame vertueuſe ; mais le droit d'être le bienfaiteur d'un homme, eſt un droit trop beau pour qu'il l'accorde avec indifférence : peut-être faudroit-il choiſir encore avec plus de ſoin ſes bienfaiteurs que ſes amis, ſi ces deux titres pouvoient ſe ſéparer. Ainſi penſoit DESCARTES (42). Avec ſes ſentimens, ſon génie & ſa gloire, il dut trouver l'envie à Stockholm, comme il l'avoit trouvée à Utrecht, à la Haye, & dans Amſterdam. L'envie le ſuivoit de ville en ville, & de climat en climat. Elle avoit franchi les mers avec lui ; elle ne ceſſa de le pourſuivre, que lorſqu'elle vit entre elle & lui un tombeau. (43) Alors elle ſourit un moment ſur ſa tombe, & courut dans Paris, où la renommée lui dénonçoit Corneille & Turenne.

Hommes de génie, de quelque pays que vous ſoyez, voilà votre ſort. Les malheurs, les perſécutions, les injuſtices, le mépris des cours, l'indifférence du peuple, les calomnies de vos rivaux, ou de ceux qui croiront l'être, l'indigence, l'exil, & peut-être une mort obſcure à cinq cents lieues de votre patrie, voilà ce que je vous annonce. Faut-il que pour cela vous renonciez à éclairer les hommes ? Non, ſans doute ; & quand

vous le voudriez, en êtes-vous les maîtres? Etes vous les maîtres de dompter votre génie, & de résister à cette impulsion rapide & terrible qu'il vous donne? N'êtes-vous pas nés pour penser, comme le soleil pour répandre sa lumière? N'avez-vous pas reçu comme lui votre mouvement? Obéissez donc à la loi qui vous domine, & gardez-vous de vous croire infortunés. Que font tous vos ennemis auprès de la vérité? Elle est éternelle, & le reste passe. La vérité fait votre récompense; elle est l'aliment de votre génie, elle est le soutien de vos travaux. Des milliers d'hommes, ou insensés, ou indifférens, ou barbares, vous persécutent ou vous méprisent; mais dans le même temps il y a des ames avec qui les vôtres correspondent d'un bout de la terre à l'autre. Songez qu'elles souffrent & pensent avec vous. Songez que les Socrates & les Platons morts il y a deux mille ans, sont vos amis. Songez que dans les siècles à venir il y aura d'autres ames qui vous entendront de même, & que leurs pensées seront les vôtres. Vous ne formez qu'un peuple & qu'une famille avec tous les grands Hommes qui furent autrefois, ou qui seront un jour. Votre sort n'est pas d'exister dans

un point de l'espace ou de la durée. Vivez pour tous les pays & pour tous les siècles. Etendez votre vie sur celle du genre-humain. Portez vos idées encore plus haut: ne voyez-vous point le rapport qui est entre Dieu & votre ame ? Prenez devant lui cette assurance qui sied si bien à un ami de la vérité. Quoi ! Dieu vous voit, vous entend, vous approuve, & vous seriez malheureux ! Enfin, s'il vous faut le témoignage des hommes, j'ose encore vous le promettre, non point foible & incertain, comme il l'est pendant ce rapide instant de la vie, mais universel & durable, pendant la vie des siècles. Voyez la postérité qui s'avance, & qui dit à chacun de vous : essuie tes larmes ; je viens te rendre justice, & finir tes maux. C'est moi qui fais la vie des grands hommes. C'est moi qui ai vengé DESCARTES de ceux qui l'outrageoient. C'est moi qui, du milieu des rochers & des glaces, ai transporté ses cendres dans Paris. C'est moi qui flétris les calomniateurs, & anéantis les hommes qui abusent de leur pouvoir. C'est moi qui regarde avec mépris ces mausolées élevés dans plusieurs temples à des hommes qui n'ont été que puissans, & qui honore comme sacrée la

pierre brute qui couvre la cendre de l'homme de génie. Souviens-toi que ton ame eſt immortelle, & que ton nom le ſera. Le temps fuit, les momens ſe ſuccèdent, le ſonge de la vie s'écoule. Attends, & tu vas vivre; & tu pardonneras à ton ſiècle ſes injuſtices, aux oppreſſeurs leur cruauté, à la nature de t'avoir choiſi pour inſtruire & pour éclairer les hommes.



NOTES

SUR L'ÉLOGE

DE DESCARTES.

PAGE 6. (1) Comme le but principal de ce discours est de faire connoître la marche de l'esprit humain dans les sciences & dans l'étude de la nature, on a cru qu'il ne seroit pas inutile de tracer ici un tableau court & rapide des opinions & des erreurs qui, avant Descartes, s'étoient élevées & étoient tombées successivement. On verra par quels efforts l'esprit humain parvient à quelques connoissances; on verra combien il est sujet à s'égarer dans les systêmes; quelles sont les premières idées qui se sont présentées aux hommes; comment ces idées se sont perfectionnées peu-à-peu; quels sont les siècles dans lesquels la philosophie a fait quelques pas; quels sont ceux où elle s'est arrêtée. On sera même en état de mieux juger Descartes. Pour le bien voir, il faut le placer entre tous les philosophes qui l'ont précédé, & tous ceux qui l'ont suivi. C'est le moyen de connoître ce qu'il tient des uns, & ce que les autres tiennent de lui: ainsi on pourra mesurer le chemin qu'un seul homme a fait faire à tous les autres hommes.

La philosophie, née de nos besoins & de l'activité de ce principe qui nous tourmente & nous anime, est presque aussi ancienne que le monde. Dès que l'homme

vit luire des astres sur sa tête, & sentit autour de lui la nature, il sortit de lui-même, il voulut voir & observer. Dès ce moment, des personnes choisies renoncèrent à toutes les passions pour celle de connoître. L'Egypte eut ses prêtres philosophes, la Perse ses mages, l'Inde & l'Ethiopie ses gymnosophistes, l'Assyrie ses chaldéens. Les Scythes vertueux & barbares, & les Celtes sauvages eurent, comme les Orientaux, des prêtres de la nature, qui cherchoient la philosophie dans les forêts & sur les montagnes. Ceux qui étoient nés sous un ciel serein, portèrent leurs premiers regards vers les cieux. Babylone & la Lybie eurent des observations astronomiques. Les disciples d'Atlas découvrent par les phases de la lune, le principe de sa lumière On partage le temps, & on règle l'année sur le cours du soleil. La géométrie naît sur les bords du Nil. L'Inde & la Perse deviennent aussi le berceau des connoissances. L'homme porte ses regards autour de lui Il commence à distinguer les propriétés des corps, & jette les fondemens de l'histoire naturelle. Mais dans ces premiers âges la philosophie est encore barbare. L'esprit humain dans son enfance, n'ayant pas eu le temps de rassembler des forces, n'est qu'ambitieux & foible; il s'élance, il retombe, & chaque effort est suivi d'une chûte.

Les hommes tirèrent leurs premières opinions de leurs sens. Ce qui existoit, avoit dû éternellement exister. Rien de tout ce que l'homme voit, ne lui donne l'idée, ni de création, ni d'anéantissement. On n'admit donc qu'une seule substance éternelle & infinie, indivisible, quoique divisée, dont le fond étoit immuable, mais qui avoit des modifications passagères. La partie la plus pure formoit

formoit l'Etre suprême : les corps céleſtes & les génies étoient la seconde émanation de cette eſſence : enfin la lie de la matière avoit formé les corps & le globe que nous habitons. Tout se déploie dans la nature par un enchaînement néceſſaire de cauſes & d'effets. La terre enſevelie ſous les eaux, maſſe informe & bourbeuſe, pénétrée par le ſoleil, & agitée par les ſecouſſes de l'air, ſe découvre, devient féconde, développe ſes germes, & produit des maſſes organiques. Mais la terre s'épuiſe & ſe conſume. Elle éprouve des révolutions & des embrâſemens. Tout ſe déboite & redevient cahos. Là finit la grande année du monde, qui doit être ſuivie d'une renaiſſance générale de l'univers. Telle étoit la philoſophie des Orientaux, adoptée en partie par les Egyptiens, gravée en hiéroglyphes ſur des colonnes, ou dépoſée dans les temples ſous la garde des Dieux.

Bientôt, par des voyages ſavans, elle eſt portée de l'Egypte dans la Grèce. Thalès le premier a l'eſprit de ſyſtème, & raſſemble en un corps toutes les connoiſſances iſolées. Il avoit lu dans les cieux : il avoit perfectionné la géométrie ; il oſa entreprendre d'expliquer la nature : époque à la fois de grandeur & de foibleſſe dans l'eſprit humain. Il commence par donner à la matière la force de s'arranger elle-même. Il y répand une ame inviſible & active qui organiſe ſes moindres parties. Il admet l'eau pour principe univerſel. Cet élément eſt la ſource de la fécondité, & la baſe de tous les corps.

La ſecte Ionique ſoutient, altère ou modifie les ſentimens de ſon maître. L'univers eſt l'infini ; tout en vient & tout s'y replonge. Cet infini eſt immuable & tout. Les êtres créés n'agiſſent point. L'ordre éternel ne fait

que ſe développer ; & chaque être eſt entraîné par le mouvement général. L'eau, l'air, le feu, la terre ſont tour à tour admis comme ſouverains de la nature, & quelquefois tous quatre enſemble. Sous Anaxagore la philoſophie entrevoit une intelligence ſuprême. Plus de haſard ni de fatalité aveugle. La matière eſt partagée par Dieu même, en des millions de particules, élémens inaltérables des corps, & ſemblables aux corps mêmes qu'ils doivent former. Ces parties ſimilaires, mais diviſées, tendent à ſe rejoindre pour former les différens êtres dont elles ſont les principes.

Tandis que Thalès éclaire l'Ionie, Pythagore porte dans l'occident les lumières de l'Inde & de la Perſe. Il enſeigne le vrai ſyſtème de l'univers. Les hommes étonnés apprennent que le ſoleil eſt immobile, que la terre tourne, que les étoiles fixes ſont autant de ſoleils diſperſés dans l'eſpace, & éclairant chacun un monde. Une harmonie éternelle préſide au cours des aſtres, & les règle par ſes accords. La doctrine des nombres s'établit, premier fruit d'une fauſſe application de la géométrie à la phyſique : & l'eſprit humain, pendant des ſiècles, croit voir dans de vains calculs arithmétiques, l'eſſence même de Dieu, & les myſtères les plus profonds de la nature.

L'eſprit humain prend une nouvelle route à la ſuite d'un homme paſſionné pour la vérité, mais qui déſeſpérant de la trouver dans les cieux, la cherche dans le cœur de l'homme. On abandonne l'étude de l'univers pour la morale. Socrate eſt l'auteur de cette révolution : eſprit ſupérieur à ſon ſiècle, comme Deſcartes, ennemi comme lui de la ſcience des mots, comme lui ſecouant

ses erreurs, bravant les opinions, cherchant l'évidence, comme lui créateur d'une méthode, & inventeur d'une philosophie nouvelle.

Mais l'homme trop ignorant & trop hardi, ne pouvoit consentir long-temps à ne connoître que lui-même. On s'élance de nouveau dans l'univers. Pythagore avoit tout expliqué par les nombres : Platon explique tout par les idées. J'ai peine à le suivre dans sa métaphysique sublime, élevé au dessus des sens & de la matière, dessinant un monde intelligible ; image & production du premier Etre, son idée incréée, plan & modèle de tout ce qui existe & qui existera à jamais. Le monde sensible n'est que cette idée éternelle & manifestée au dehors, L'être intellectuel est inaltérable & parfait. L'être matériel incapable d'une stabilité d'essence, change, tombe, s'élève, naît, meurt, se détruit & se reproduit sans cesse. De ce mouvement continuel & rapide naissent sans cesse de nouveaux rapports dans la matière. On ne peut donc ni la saisir, ni la connoître: la vérité n'est que pour Dieu, la vraisemblance pour l'homme.

Dès ce moment, l'art de douter se réduit en principes. L'esprit humain, comme une vague flottante, est sans cesse entraîné vers les extrémités opposées. Ici la matière est dans un mouvement éternel; ailleurs elle est dans une éternelle immobilité. Suivant la secte Eléatique, toutes les parties de l'univers sont assoupies dans le repos. Le monde entier n'est qu'une masse. Rien ne croît, rien ne vit, rien ne meurt. Les sens & la raison sont donc éternellement trompés. Pyrrhon s'élève du milieu de cette secte, & il proscrit également toutes les vérités physiques ou morales.

Nouvelle révolution. Les mouvemens renaissent. Le vuide est admis. Des atômes innombrables jettés par millions, & errans dans le vuide, se choquent & s'entrelacent. On entrevoit le grand principe, que tous les corps qui ont un mouvement circulaire, tendent à s'éloigner du centre; principe dont Descartes a fait un si grand usage. Tout s'opère par des combinaisons de masses & de mouvemens. De l'assemblage des atômes résultent les corps. De l'assemblage des corps résultent les mondes. Ce système s'agrandit. On donne à chacune de ces parties élémentaires passives un principe actif & divin. La vie circule avec le méchanisme, & les mondes s'arrangent.

Cependant, tandis qu'Alexandre va fonder en Asie un empire qui doit s'élever & tomber avec lui, le précepteur d'Alexandre en fondoit un autre qui devoit subsister vingt siècles. Aristote paroît. Tout change. La matière, la forme & la privation s'emparent de l'univers. La matière, sujet éternel & passif, tend sans cesse au mouvement: elle appelle la forme, principe actif, qui vient s'unir à elle, & constitue son essence. La privation n'est qu'un néant nécessaire pour que la matière devienne un corps plutôt qu'un autre. La Nature, comme une force invisible, est répandue dans la masse universelle; elle la domine, elle l'agite, elle l'assujettit impérieusement à toutes les formes, & se subdivise elle-même en une infinité de formes qui naissent & se détruisent tour-à-tour. Delà les changemens des corps. La terre se gouverne par un rapport caché avec les cieux. Mille vertus secrètes circulent dans toutes ses parties. Tel fut le dernier des grands systèmes que la Grèce créa sur l'univers.

Mille ſectes rivales naiſſent de ces principales ſectes; elles ſe ſubdiviſent comme de petits états formés d'une grande monarchie. Au milieu de tant d'opinions, la philoſophie fait peu de progrès. Il manquoit une méthode pour apprendre. Au lieu d'obſerver, on cherchoit la première eſſence des choſes. Les hommes de génie égarés par des idées métaphyſiques brillantes, déduiſoient d'un principe arbitraire toute la conſtitution du monde. Loin de s'aſſujettir à la marche de la nature, ils commandoient à la nature de ſuivre la leur. La foule des diſciples n'étoit que des troupeaux obéiſſans. On reſpectoit un maître qu'il eût fallu juger. Toutes les écoles ſe combattoient. Delà les diſputes éternelles, les queſtions frivoles ou obſcures, les argumens captieux, l'entêtement des préjugés, la fureur des partis, l'orgueil de paroître ſavant plutôt que de l'être, tous obſtacles invincibles à la découverte de la vérité.

Cependant Athènes, le ſéjour & le centre de la philoſophie, dégénère; ſon gouvernement ſe corrompt; les révolutions amènent l'eſclavage La philoſophie ſe tait ou s'avilit. La faveur des Ptolomées la rappelle en Egypte; mais elle n'y invente plus rien. On écrit l'hiſtoire des philoſophes Grecs, on les explique, on les commente, ſans aller au delà Dans Rome, même ſtérilité. La langue formée par des orateurs & des conquérans, ſe refuſe même aux idées abſtraites. Les philoſophes honorés, avilis, bannis & rappellés égorgés ou placés ſur le trône, au milieu de tant de révolutions & de ſang, conſervent le dépôt des connoiſſances ſans l'augmenter. On a trouvé ſeulement une nouvelle méthode. Les Eclectiques naiſſent dans Alexandrie. On choiſit ſans

inventer ; & il se forme une philosophie nouvelle du débris de toutes les anciennes.

La superstition s'étend avec l'effroi qu'inspirent les tyrans. La philosophie théurgique s'élève. On prodigue les enchantemens & les mystères. On traîne des victimes humaines au fond des antres, pour y découvrir l'avenir. La doctrine des Génies inventés par Platon, s'étend ; & on en abuse. La philosophie n'est plus que l'art d'interroger les cieux ou les enfers. Un Platonisme plus pur s'insinue dans l'Eglise naissante ; & les ouvrages du disciple de Socrate sont presque mis sur l'autel à côté des livres sacrés. Bientôt après l'empire se divise. Rome tombe. L'Europe est en proie aux Barbares. La philosophie s'anéantit dans l'occident. Elle se soutient encore dans l'empire de Byzance. Mais cet arbre desséché depuis neuf ou dix siècles, ne produit plus de nouveaux fruits. Les idées des philosophes Grecs sont des bornes que l'audace humaine n'ose franchir.

Les révolutions se succèdent, & les Arabes s'élèvent. Vainqueurs de Gibraltar aux Indes, ils joignent la philosophie aux conquêtes. Alors la connoissance des cieux renaît. De nouvelles tables astronomiques sont dressées. Les mathématiques reparoissent. La chymie commence à analyser les corps. Pendant quatre siècles quelque lumière perce à travers la barbarie du reste du monde ; mais la science de la nature n'avance point. Une dépendance servile enchaînoit les esprits. Platon avoit soumis les premiers chrétiens ; Aristote subjugue les Arabes. Accoutumés à croire & à servir, ils se soumettent aux livres d'Aristote, comme ils s'étoient soumis à l'alcoran. Ils adorent ce philosophe, comme ils adoroient leurs

califes. O aviliſſement de l'eſprit humain ! Il ſemble que ſa liberté ſoit un poids qui l'accable. Ariſtote règne ſur une partie de l'univers. Il domine à Samarcande & dans la Perſe, comme en Afrique & dans l'Eſpagne.

Vers le onzième ſiécle, la Scholaſtique s'étend ſur tout l'occident. Elle y prend naiſſance au milieu de la barbarie. Ariſtote s'empare encore de ce nouvel empire. Mais on n'en ſait pas même aſſez pour adopter ſes erreurs. Ses ſentimens défigurés par les Arabes ſont expliqués par l'ignorance. Un jargon barbare & le mélange des plus mépriſables ſubtilités, les obſcurcit encore. Cet état dura cinq ſiècles. Heureuſement il ſe fit une révolution. Des Tartares, en précipitant les Goths ſur l'occident, y avoient étouffé la philoſophie. D'autres Tartares ſous le nom de Turcs la font renaître.

La chûte de Conſtantinople donne une ſecouſſe, & fait refluer les Grecs vers l'Italie. La nature ſe réveille après mille ans. De nouvelles lumières ſe répandent. Chacun veut étudier; chacun veut connoître; mais ſous tant de ruines, la route de la vérité s'eſt perdue. On ſe tourmente pour la retrouver. On interroge les idées de Platon, les harmonies de Pythagore, les myſtères de la cabale des Juifs, les hiéroglyphes des Egyptiens. On cherche la nature par-tout, excepté dans elle-même. La domination d'Ariſtote s'affermit de nouveau, & en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, on convient unanimement de le regarder comme le ſeul interprète de la nature. Voilà quel fut l'état de la philoſophie juſqu'au commencement du dix ſeptième ſiècle, époque à peu près de la naiſſance de Deſcartes.

On voit que la connoiſſance générale du monde étoit

très-peu avancée, si même elle étoit commencée. On avoit cependant des connoissances certaines sur plusieurs objets. De ce nombre étoient les observations astronomiques faites en Grèce, dans Alexandrie, & du temps des Arabes; car pour l'astronomie, il suffit de bien voir & de calculer. Un certain nombre de découvertes en géométrie; car cette science s'étoit accrue de siècle en siècle par les travaux de plusieurs grands hommes; ces vérités se trouvoient réunies dans Euclide, Appollonius, Archimède, Pappus & Diophante. En méchanique, plusieurs inventions admirables d'Archimède. En médecine, les ouvrages d'Hippocrate, qui étonnent encore aujourd'hui ceux même qui ont le génie de cet art. En anatomie, un excellent traité de Galien, où il avoit rassemblé toutes les observations anatomiques faites avant lui, & où il en avoit ajouté quelques-unes de nouvelles. Enfin sur l'histoire naturelle, le livre de Pline, où sont les plus grandes vues sur la nature, mêlées à quelques erreurs de détail; & sur-tout le traité des animaux d'Aristote, ouvrage prodigieux, où il y a tant de connoissances réunies, que dix peut-être des plus savans hommes de l'Europe auroient de la peine, dans le cours de leur vie, à les vérifier toutes. Voilà, à ce que je crois, l'inventaire à-peu-près exact de toutes les richesses philosophiques des anciens.

Page 11. (2) Il y a dans chaque siècle, un esprit général qui influe, sans qu'on s'en apperçoive, sur tous ceux qui vivent dans le même temps. Il est très-sûr que le seizième & le dix-septième furent marqués par de grands changemens & de grandes découvertes. Navigation, commerce, politique, sciences, belles-lettres,

tout éprouva des révolutions. Jamais on ne vit plus de ces hommes entreprenants & actifs, qui font des choses extraordinaires, qui veulent ouvrir des routes, & changer ou en bien ou en mal tout ce qui est établi. Découverte de l'Amérique par Christophe Colomb en 1492. Découverte des Indes par Vasco de Gama en 1497. Conquête du Méxique par Cortès en 1518; du Pérou par Pizare en 1525. Expédition de Magellan vers les terres australes en 1519. Voyage autour du monde par Drak en 1577. Etablissement du protestantisme dans la moitié de l'Europe vers 1525. Copernic, né à Thorn en 1473, publia le vrai système du monde en 1543; mort la même année. Tycho-Brahé, gentilhomme Danois, dépensa plus de cent mille écus à l'astronomie; mort à Prague en 1601. Képler, astronome Allemand, auteur des fameuses loix sur le cours des planètes, né en 1571, mort à Ratisbonne en 1630. Les verres concaves & convexes inventés en Italie vers 1295, par Alexandre Spina, religieux. Le premier télescope formé par Jacques Métius, Hollandois, en 1609. Galilée, auteur de plusieurs belles découvertes en astronomie, & de la théorie du mouvement dans la chûte des corps, mort à Florence en 1642. Le fameux Bacon, Baron de Vérulam, né à Londres en 1560, mort en 1626; On sait tout ce que les sciences lui doivent, & quelles vues il avoit principalement sur la physique expérimentale. Il y a apparence que l'esprit général de ces temps-là, & les travaux de tous ces hommes célèbres, ont contribué à former Descartes. Quelques auteurs cependant assurent qu'il n'avoit point lu les ouvrages de Bacon; & il nous dit lui-même dans une de ses lettres, qu'il ne lut que

fort tard les principaux ouvrages de Galilée. Si cela est ; il faut convenir que la gloire de Descartes en est bien plus grande.

Page 13. (3) René Descartes, Seigneur du Perron, dont on fait ici l'éloge, naquit à La Haye en Touraine le 30 Mars 1596, de Jeanne Brochard, fille d'un Lieutenant Général de Poitiers, & de Joachim Descartes, Conseiller au Parlement de Bretagne, dont il fut le troisième fils. Sa maison étoit une des plus anciennes de la Touraine. Il avoit eu dans sa famille un Archevêque de Tours, & plusieurs braves gentilshommes qui avoient servi avec distinction. Ils étoient vraiment dignes d'être nobles, car dans le temps des guerres civiles ils avoient toujours été fidèles au Roi & à l'Etat. Son père, soit par goût, soit par raison de fortune entra dans la robe ; profession qui n'est mise au dessous de celle des armes, que par un préjugé barbare. Au reste ce n'est pas pour loue, Descartes que nous entrons dans tous ces détails ; c'est pour honorer sa famille. Parmi nous, la noblesse d'institution descend des pères aux enfans. N'y a-t-il pas une noblesse de mérite dont la gloire doit remonter vers les ancêtres ? Depuis que le père de Descartes se fut établi à Rennes, ses descendans y ont toujours demeuré. On en compte six qui ont occupé avec distinction des charges dans le Parlement de Bretagne. Madame la Présidente de Château-giron, dernière de la famille, vient de mourir. On dit qu'elle avoit dans son caractère plusieurs traits de ressemblance avec Descartes. Il y a eu aussi une Catherine Descartes, nièce du philosophe, célèbre par son esprit, & par son talent pour les vers agréables. Elle est morte en 1706.

Idem. (4) Descartes étoit né avec une complexion très-foible ; & les médecins ne manquèrent pas de dire qu'il mourroit très-jeune ; cependant il les trompa au moins d'une quarantaine d'années. Ayant perdu sa mère presque en naissant, il fut très redevable aux soins d'une nourrice qui suppléa à la nature par tous les soins de la tendresse. Descartes en fut très-reconnoissant. Il lui fit une pension viagère qui lui fut payée exactement jusqu'à la mort ; & comme il n'étoit pas de ceux qui croyent que l'argent acquitte tout, il joignoit encore à ces bienfaits les devoirs & l'attachement d'un fils. Son père ne voulut point fatiguer des organes encore foibles par des études prématurées ; il lui donna le temps de croître & de se fortifier. Mais l'esprit de Descartes alloit au devant des instructions. Il n'avoit pas encore huit ans, & déja on l'appelloit le philosophe. Il demandoit les causes & les effets de tout, & savoit ne pas entendre ce qui ne signifioit rien. En 1604, il fut mis au collège de la Flèche. Son imagination vive & ardente fut la première faculté de son ame qui se déploya. Il cultiva la poésie avec transport. Il créoit des images, en attendant qu'il pût créer des idées. Cette progression est dans la nature, & on l'a remarquée dans les nations comme dans les hommes. Ce goût de la poésie lui demeura toujours, & peu de temps avant sa mort il fit des vers françois à la Cour de Suède. C'est une ressemblance qu'il eut avec Platon, & que Léibnitz eut avec lui. Il aimoit aussi beaucoup l'histoire, & passoit les jours & les nuits à lire ; mais cette passion ne devoit pas durer long-temps. On a une première avidité qu'on se hâte de satisfaire ; on veut connoître tous les faits, toutes

les opinions, tout ce qu'on a ſu, tout ce qu'on a dit avant nous. Bientôt on ſe dégoûte, on laiſſe là les livres, on revient ſur ſoi-même, & on n'étudie plus que la nature : telle a été la marche de Deſcartes. Il étoit encore à la Flèche en *1610*, lorſque le cœur du plus grand & du meilleur des Rois, aſſaſſiné dans Paris, y fut porté pour être dépoſé dans la chapelle des Jéſuites. Il fut témoin de cette pompe cruelle, & nommé parmi les vingt-quatre gentilshommes qui allèrent au devant de ce triſte dépôt. Il étudioit alors en philoſophie. Il y fit des progrès qui annoncèrent ſon génie ; car au lieu d'apprendre il doutoit. La logique de ſes maîtres lui parut chargée d'une foule de préceptes ou inutiles ou dangereux ; il s'occupoit à l'en ſéparer, *comme le Statuaire*, dit-il lui-même, *travaille à tirer une Minerve d'un bloc de marbre qui eſt informe*. Leur métaphyſique le révoltoit par la barbarie des mots & le vuide des idées ; leur phyſique, par l'obſcurité du jargon, & par la fureur d'expliquer tout ce qu'elle n'expliquoit pas. Les mathématiques ſeules le ſatisfirent ; il y trouva l'évidence qu'il cherchoit par-tout. Il s'y livra en homme qui avoit beſoin de connoître. Quelques auteurs prétendent qu'il inventa, étant encore au collège, ſa fameuſe *analyſe*. Ce ſeroit un prodige bien plus étonnant que celui de Newton, qui à vingt-cinq ans avoit trouvé le calcul de l'infini. Quoi qu'il en ſoit de cette particularité, Deſcartes finit ſes études en *1612*. Le fruit ordinaire de ces premières études eſt de s'imaginer ſavoir beaucoup. Deſcartes étoit déja aſſez avancé pour voir qu'il ne ſavoit rien. En ſe comparant avec tous ceux qu'on nommoit ſavans, il apprit à mépriſer ce nom,

Delà au mépris des sciences, il n'y a qu'un pas. Il oublia donc & les lettres, & les livres & l'étude ; & celui qui devoit créer la philosophie en Europe, renonça pendant quelque temps à toute espèce de connoissances. Voilà à-peu-près tout ce que nous savons des premieres années de Descartes. Aujourd'hui que l'on s'occupe beaucoup de l'éducation, & que l'esprit humain, après cinq ou six mille ans, commence enfin à chercher les moyens de former des hommes, il ne seroit peut-être pas inutile de rassembler tout ce qu'on peut savoir sur l'éducation des hommes célèbres. Ce seroit une espèce de physique expérimentale sur les ames, qui auroit son utilité. Tous ces faits réunis & comparés pourroient conduire à des principes ; & peut-être à la fin pourroit-on former un systême complet qui auroit ses règles générales & particulières, selon les gouvernemens, les religions, les climats, la force ou la foiblesse des organes, la trempe des caractères & des esprits, les rangs des citoyens, & les différens buts de chaque éducation. Mais peut-être est-on encore aussi éloigné d'un pareil systême, qu'on l'est du systême général du monde. Tout ce qui tient à l'homme est presque aussi inconnu, que tout ce qui tient à la nature.

Ibid. (5) Il étoit impossible que Descartes demeurât dans l'inaction. Il faut un aliment pour les ames ardentes. Dès qu'il eut renoncé aux livres, il s'abandonna aux plaisirs. En 1614 il fit à Paris l'essai d'une liberté dangereuse ; mais son génie le ramena bientôt Tout-à-coup il rompt avec ses amis & ses connoissances. Il loue une petite maison dans un quartier désert du fauxbourg Saint Germain, s'y enferme avec un ou deux do-

mestiques, n'avertit personne de sa retraite, & y passa les années 1615 & 1616 appliqué à l'étude, & inconnu presqu'à toute la terre. Ce ne fut qu'au bout de plus de deux ans qu'un ami le rencontra par hasard dans une rue écartée, s'obstina à le poursuivre jusques chez lui, & le rentraîna enfin dans le monde. On peut juger par ce seul trait, du caractère de Descartes, & de la passion que lui inspiroit l'étude. Il est rare que ceux qui ne sont pas capables de choses extrêmes, fassent jamais rien de grand.

Page 14. (6) Les voyages de Descartes méritent, je crois, une attention particulière dans son histoire. Tous les grands philosophes de l'antiquité ont voyagé. Thalès employa sa jeunesse à parcourir l'Asie, & à s'instruire en Egypte. Solon recueillit des connoissances chez tous les peuples savans. Pythagore étudia sous Phérécide & sous Thalès, voyagea dans l'Egypte, dans la Chaldée, dans l'Inde, parcourut Délos, la Crète, tout le Péloponèse & les principales villes d'Italie. Platon, après avoir vu plusieurs villes de Grèce, fit le voyage de Memphis, y séjourna long temps, observa une partie de l'Orient, & revint par l'Italie. Démocrite imita ces exemples, & rapporta de ses voyages des connoissances innombrables. Parmi nous, il semble que les voyages soient moins nécessaires Toutes les connoissances sont rassemblées dans les livres; & l'imprimerie a répandu les livres par toute la terre. Avec une bibliothèque, on trouve l'univers sans sortir de chez soi. Mais cet univers, composé de la main des hommes, ressemble-t-il assez à l'univers réel? Les idées acquises par une réflexion froide & lente, au fond d'un cabinet, sont-elles aussi vives & aussi

fortes, que celles qui naîtroient du spectacle du monde ? L'homme qui lit, croit sur parole ; l'homme qui voit, juge par lui-même : il interroge la nature, & peut lui arracher des secrets qu'elle avoit cachés jusqu'alors. D'ailleurs, il en est des livres, par rapport à la nature, comme des copies par rapport aux grands tableaux. Les traits s'altèrent en passant par différentes mains. Pour bien peindre, il faut être près de son modèle Ajoutez que chacun a sa manière de voir & de saisir les grands résultats ; & la manière de l'un n'est presque jamais celle de l'autre. Ce n'est même qu'en parcourant successivement une foule de grands objets, que l'on accoutume son ame à bien voir & à comparer. L'esprit s'étend avec l'espace qu'il veut embrasser. Enfin tout homme qui écrit, donne à la nature les bornes de son génie : on ne la connoît donc point, si on ne l'étudie dans elle-même. C'étoit là la grande maxime de Descartes. Il n'avoit, disoit-il, d'autre livre que le monde. Il seroit à souhaiter que tous les philosophes & les hommes de génie employassent au moins dix ans de leur vie à voyager. Bientôt tout le globe seroit parfaitement connu. L'histoire naturelle, qui tient à toutes les sciences physiques, feroit des progrès immenses ; l'histoire de l'homme, d'où dépend toute la science morale, seroit enfin commencée. De ces deux objets réunis, combien résulteroient de connoissances, soit pour les arts, qui ne sont que l'imitation de la nature, soit pour le gouvernement & la législation, qui ne sont que l'art de diriger l'homme en société vers le bonheur ? Mais sur cet objet, comme sur beaucoup d'autres, on est réduit à faire des vœux. Pour qu'on pût voyager ainsi, il faudroit, ce qui n'arri-

veta presque jamais, ou que les philosophes pussent être riches, ou que ceux qui sont puissans pussent être philosophes; il faudroit que tous les Princes & tous les Souverains conspitassent à une entreprise utile, & qui n'est que pour le bonheur des hommes.

Page 15. (7) Descattes avoit vingt-un ans lorsqu'il sortit de France pout la ptemière fois. C'étoit en 1617. Il alla d'aboid en Hollande, où il demeura deux ans. Ce dut être pour lui un spectacle curieux, qu'un pays où tout commençoit à naître, & où tout étoit l'ouvrage de la libetté. Mais s'il y vit un tertain nouveau créé, pour ainsi dite, & arraché à la met, s'il vit le spectacle magnifique des canaux, des digues, du commetce & des villes de la Hollande, il fut aussi témoin des querelles sanglantes des Gomaristes & des Arminiens. On sait comment l'ambition du Prince d'Orange voulut faite servir ces guettes de religion à sa grandeut. Barnevelt, âgé de soixante-seize ans, fut condamné, & mourut sur l'échafaud, pour avoir voulu garantir son pays du despotisme. Ce furent là les ptemiets mémoires que l'Europe fournit à Descartes pour la connoissance de l'esptit humain. En *1619* il passa en Allemagne. Quelques années plutôt, il y autoit vu ce Rodolphe, qui conversoit avec Tycho-Brahé, au lieu de travailler avec ses ministres; & faisoit avec Képler des tables astronomiques, tandis que les Turcs tavageoient ses Etats. Il vit couronner à Ftancfort Ferdinand II; & il paroît qu'il observa avec curiosité toutes ces cérémonies, ou politiques, ou sacrées, qui rendent plus imposant aux yeux des peuples, le Maître qui doit les gouverner. Ce coutonnement fut le signal de la fameuse guetre de trente ans. Descartes passa les années

années 1619 & 1620 en Bavière, dans la Souabe, dans l'Autriche & dans la Bohême. En 1621 il fut en Hongrie; il parcourut la Moravie, la Silésie; pénétra dans le nord de l'Allemagne, alla en Pomérанie par les extrémités de la Pologne, visita toutes les côtes de la mer Baltique, remonta de Stétin dans la Marche de Brandebourg, passa au Duché de Mékelbourg, & delà dans le Holstein, & enfin s'embarqua sur l'Elbe, d'où il retourna en Hollande. Il fut sur le point de périr dans ce trajet. Pour être plus libre, il avoit pris à Embden un bateau pour lui seul & son valet. Les Mariniers, à qui son air doux & tranquille, & sa petite taille n'en imposoit pas apparemment beaucoup, formèrent le complot de le tuer, afin de profiter de ses dépouilles. Comme ils ne se doutoient pas qu'il entendît leur langue, ils eurent l'heureuse imprudence de tenir conseil devant lui. Par bonheur Descartes savoit le Hollandois. Il se lève tout-à-coup, change de contenance, tire l'épée avec fierté, & menace de percer le premier qui oseroit approcher. Cette heureuse audace les intimida, & Descartes fut sauvé. A quoi tiennent les plus grands événemens de ce monde! Quatre ou cinq Mariniers de la Westfrise pensèrent disposer de celui qui devoit faire la révolution de l'esprit humain. C'est ainsi qu'une vague de plus sur la petite barque qui transportoit César d'Epire en Italie, auroit probablement donné une nouvelle face au monde. Descartes passa la fin de 1621 & les premiers mois de 1622 à la Haye. C'est là qu'il vit cet Electeur Palatin, qui pour avoir été couronné Roi, étoit devenu le plus malheureux des hommes. Il passoit sa vie à solliciter des secours, & à perdre des batailles. La Princesse Elisa-

beth sa fille, que sa liaison avec Descartes rendit depuis si fameuse, avoit alors tout au plus trois ou quatre ans. Elle étoit errante avec sa mère, & partageoit des maux qu'elle ne sentoit pas encore. La même année, Descartes traversa les Pays-Bas Espagnols, & s'arrêta à la Cour de Bruxelles. La trève entre l'Espagne & la Hollande étoit rompue. Il y vit l'Infante Isabelle, qui sous un habit de Religieuse gouvernoit dix provinces, & signoit des ordres pour livrer des batailles, à peu près comme on vit Ximenès gouverner l'Espagne, l'Amérique & les Indes sous un habit de cordelier. Ces bisarreries de l'orgueil n'étonnoient point alors. En 1623 il fit le voyage d'Italie; il traversa la Suisse, où il observa plus la nature que les hommes; s'arrêta quelque temps dans la Valteline; vit à Venise le mariage du Doge avec la mer Adriatique, cérémonie bizarre & pompeuse, instituée pour le peuple dont il faut frapper les yeux, devenue nécessaire, parce qu'elle se trouve établie; & arriva enfin à Rome sur la fin de 1624. Il y fut témoin d'un jubilé qui attiroit une quantité prodigieuse de peuple de tous les bouts de l'Europe. Ce mélange de tant de nations différentes étoit un spectacle intéressant pour un philosophe. Descartes y donna toute son attention. Il comparoit les caractères de tous ces peuples réunis, comme un amateur habile compare dans une belle galerie de tableaux, les manières des différentes écoles de peinture. En 1625 il passa par la Toscane. Galilée étoit alors âgé de soixante ans; & l'Inquisition ne s'étoit pas encore flétrie par la condamnation de ce grand homme. En 1631 il fit le voyage d'Angleterre, & en 1634 celui de Danemark. L'Espagne & le Portugal sont les seuls pays de l'Europe où Descartes n'ait pas voyagé.

Idem. (8) Descartes porta les armes dans sa jeunesse. D'abord en Hollande, sous le célèbre Maurice de Nassau, qui affermit la liberté fondée par son père, & mérita de balancer la réputation de Farnèse; delà en Allemagne, sous Maximilien de Bavière, au commencement de la guerre de trente ans. Il vit dans cette guerre le choc de deux religions opposées, l'ambition des chefs, le fanatisme des peuples, la fureur des partis, l'abus des succès, l'orgueil du pouvoir, & trente provinces dévastées, parce qu'on se disputoit à qui gouverneroit la Bohème. Il passa ensuite au service de l'Empereur Ferdinand II, pour voir de plus près les troubles de la Hongrie. La mort du Comte de Bucquoi, Général de l'armée Impériale, qui fut tué dans une déroute, de trois coups de lance, & de plus de trente coups de pistolet, le dégoûta du métier des armes. Il avoit servi environ quatre ans, & en avoit alors vingt-cinq. On croit pourtant qu'au siège de la Rochelle il combattit, comme volontaire, dans une bataille contre la flotte Angloise. On se doute bien que l'ambition de Descartes n'étoit point de devenir un grand Capitaine. Avide de connoître, il vouloit étudier les hommes dans tous les états: & malheureusement la guerre est devenue un des grands spectacles de l'humanité. Il avoit d'abord aimé cette profession, comme il l'avouoit lui-même, sans doute parce qu'elle convenoit à l'activité inquiète de son ame; mais dans la suite un coup-d'œil plus philosophique ne lui laissa voir que le malheur des hommes. Il regardoit comme une infortune le funeste devoir de verser le sang de ses semblables; & ne savoit quel nom donner à ces nations qui vont s'égorger en riant, & plaisantent sur des

champs de bataille. On a écrit de gros volumes sur la guerre ; mais l'humanité attend encore un homme qui s'élève avec courage contre ces horribles conventions qu'ont fait les peuples, d'avoir le droit de se massacrer pour quelques arpens de terre, ou pour la pêche de quelques poissons.

Page 17. (9) Ce fut en 1625, au retour de son voyage d'Italie, que Descartes fit ses observations sur la cîme des Alpes. Il est peu d'ames sensibles ou fortes à qui la vue de ces montagnes n'inspire de grandes idées. L'homme mélancolique y voit une retraite délicieuse & sauvage ; le guerrier s'y rappelle les armées qui les ont traversées ; & le philosophe s'y occupe des phénomènes de la nature. Descartes y composa une partie de son systême sur les grêles, les neiges, les tonnerres & les tourbillons de vents. On pourroit le comparer à ce peintre célèbre, qui sur mer, au milieu d'une tempête, tenoit son crayon, & s'applaudissoit en dessinant ces beautés terribles de la nature.

Page 19. (10) Dès son enfance, Descartes avoit l'habitude de méditer. Lorsqu'il étoit à la Flèche, on lui permettoit, à cause de la foiblesse de sa santé, de passer une partie des matinées au lit. Il employoit ce temps à réfléchir profondément sur les objets de ses études ; & il en contracta l'habitude pour le reste de sa vie. Ce temps où le sommeil a réparé les forces, où ses sens sont calmes, où l'ombre & le demi-jour favorisent la rêverie, & où l'ame ne s'est point encore répandue sur les objets qui sont hors d'elle, lui paroissoit le plus propre à la pensée. C'est dans ces matinées qu'il a fait la plûpart de ses découvertes, & arrangé ses mondes. Il porta à

la guerre ce même esprit de méditation. En 1619, étant en quartier d'hiver sur les frontières de Bavière, dans un lieu très-écarté, il y passa plusieurs mois dans une solitude profonde, uniquement occupé à méditer. Il cherchoit alors les moyens de créer une science nouvelle. Sa tête fatiguée sans doute par la solitude, ou par le travail, s'échauffa tellement, qu'il crut avoir des songes mystérieux. Il crut voir des fantômes ; il entendit une voix qui l'appelloit à la recherche de la vérité. Il ne douta point, dit l'historien de sa vie, que ces songes ne vinssent du ciel ; & il y mêla un sentiment de religion. Au reste, ces sortes de foiblesses ne doivent pas étonner même dans un grand homme. Ne connoît-on pas le génie de Socrate, le spectre de Brutus, le fantôme qui apparut à César sur les bords du Rubicon, l'abîme qui étoit sans cesse ouvert à côté de Pascal ? Ce sont les fruits d'une imagination ardente, échauffée par quelque grand intérêt, ou troublée par une grande passion. Il sembleroit cependant qu'un philosophe devroit être un peu plus exempt qu'un autre de ces sortes d'accès.

Idem. (11) La première étude qui attacha véritablement Descarres, fut celle des mathématiques. Dans son enfance il les étudia avec transport, & en particulier l'algèbre, & l'analyse des anciens. A l'âge de dix-neuf ans, lorsqu'il renonça brusquement à tous les plaisirs, & qu'il passa deux ans dans la retraite, il employa tout ce temps à l'étude de la géométrie. En 1617, étant au service de la Hollande, un inconnu fit afficher dans les rues de Bréda un problême à résoudre. Descartes vit un grand concours de passans qui s'arrêtoient pour lire. Il s'approcha ; mais l'affiche étoit en Flamand qu'il n'en-

tendoit pas. Il pria un homme qui étoit à côté de lui, de la lui expliquer. C'étoit un mathématicien nommé Beckman, principal du collège de Dordrecht. Le principal, homme grave, voyant un petit officier François en habit uniforme, crut qu'un problême de géométrie n'étoit pas fort intéressant pour lui ; & apparemment pour le plaisanter, il lui offrit de lui expliquer l'affiche, à condition qu'il résoudroit le problême. C'étoit une espèce de défi. Descartes l'accepta ; le lendemain matin le problême étoit résolu. Beckman fut fort étonné ; il entra en conversation avec le jeune homme ; & il se trouva que le militaire de vingt ans en savoit beaucoup plus sur la géométrie que le vieux professeur de mathématiques. Deux ou trois ans après, étant à Ulm en Suabe, il eut une aventure à peu près pareille avec Faulhaber, mathématicien Allemand. Celui-ci venoit de donner un gros livre sur l'algèbre, & il traitoit Descartes assez lestement, comme un jeune officier aimable, & qui ne paroissoit pas tout-à-fait ignorant. Cependant un jour, à quelques questions qu'il lui fit, il se douta que Descartes pouvoit bien avoir quelque mérite. Bientôt à la clarté & à la rapidité de ses réponses sur les questions les plus abstraites, il reconnut dans ce jeune homme le plus puissant génie, & ne regarda plus qu'avec respect celui qu'il croyoit honorer en le recevant chez lui. Descartes fut lié, ou du moins fut en commerce avec tous les plus savans géomètres de son siècle. Il ne se passoit pas d'année qu'il ne donnât la solution d'un très-grand nombre de problêmes qu'on lui adressoit dans sa retraite : car c'étoit alors la méthode entre les géomètres, à peu près comme les anciens Sages & même les Rois dans l'O-

roient, s'envoyoient des énigmes à deviner. Descartes eut beaucoup de part à la fameuse question de la roulette ou de la cycloïde. La cycloïde est une ligne décrite par le mouvement d'un point de la circonférence d'un cercle, tandis que le cercle fait une révolution sur une ligne droite. Ainsi quand une roue de carosse tourne, un des clous de la circonférence décrit dans l'air un cycloïde. Cette ligne fut découverte par le père Mersenne, expliquée par Roberval, examinée par Descartes qui en découvrit la tangente usurpée par Toricelli qui s'en donna pour l'inventeur, approfondie par Pascal, qui contribua beaucoup à en démontrer la nature & les rapports. Depuis, les géomètres les plus célèbres, tels que Huyghens, Wallis, Wren, Léibnitz, & les Bernouilli y travaillèrent encore. Avant de finir cet article, il ne sera peut-être pas inutile de remarquer que Descartes, qui fut le plus grand géomètre de son siècle, parut toujours faire assez peu de cas de la géométrie. Il tenta au moins cinq ou six fois d'y renoncer, & il y revenoit sans cesse. C'est ainsi que la Mothe passa sa vie à écrire contre les vers & à en faire.

Page 21. (12) C'est un spectacle aussi curieux que philosophique, de suivre toute la marche de l'esprit de Descartes, & de voir tous les degrés par où il passa pour parvenir à changer la face des sciences. Heureusement en nous donnant ses découvertes, il nous a indiqué la route qui l'y avoit mené. Il seroit à souhaiter que tous les Inventeurs eussent fait de même; mais la plûpart nous ont caché leur marche, & nous n'avons que le résultat de leurs travaux. Il semble qu'ils ayent craint ou de trop instruire les hommes, ou de s'humilier à

leurs yeux, en se montrant eux-mêmes luttant contre les difficultés. Quoi qu'il en soit, voici la marche de Descartes. Dès l'âge de quinze ans, il commença à douter. Il ne trouvoit dans les leçons de ses maîtres que des opinions; & il cherchoit des vérités. Ce qui le frappoit le plus, c'est qu'il voyoit qu'on disputoit sur tout. A dix-sept ans, ayant fini ses études, il s'examina sur ce qu'il avoit appris: il rougit de lui-même; & puisqu'il avoit eu les plus habiles maîtres, il conclut que les hommes ne savoient rien, & qu'apparemment ils ne pouvoient rien savoir. Il renonça pour jamais aux sciences. A dix-neuf il se remit à l'étude des mathématiques qu'il avoit toujours aimées. A vingt-un il se mit à voyager pour étudier les hommes. En voyant chez tous les peuples mille choses extravagantes & fort approuvées, il apprenoit, dit-il, à se défier de l'esprit humain, & à ne point regarder l'exemple, la coutume & l'opinion comme des autorités. A vingt-trois, se trouvant dans une solitude profonde, il employa trois ou quatre mois de suite à penser. Le premier pas qu'il fit, fut d'observer que tous les ouvrages composés par plusieurs mains, sont beaucoup moins parfaits que ceux qui ont été conçus, entrepris, & achevés par un seul homme: c'est ce qu'il est aisé de voir dans les ouvrages d'architecture, dans les statues, dans les tableaux, & même dans les plans de législation & de gouvernement. Son second pas fut d'appliquer cette idée aux sciences. Il les vit comme formées d'une infinité de pièces de rapport, grossies des opinions de chaque philosophe, tous d'un esprit & d'un caractère différent. Cet assemblage, cette combinaison d'idées souvent mal liées

& mal assorties, peut-elle autant approcher de la vérité, que le feroient les raisonnemens justes & simples d'un seul homme ? Son troisième pas fut d'appliquer cette même idée à la raison humaine. Comme nous sommes enfans avant que d'être hommes, notre raison n'est que le composé d'une foule de jugemens souvent contraires, qui nous ont été dictés par nos sens, par notre nourrice & par nos maîtres. Ces jugemens n'auroient-ils pas plus de vérité & plus d'unité, si l'homme, sans passer par la foiblesse de l'enfance, pouvoit juger en naissant, & composer lui seul toutes ses idées Parvenu jusques-là, Descartes résolut d'ôter de son esprit toutes les opinions qui y étoient, pour y en substituer de nouvelles, ou y remettre les mêmes, après qu'il les auroit vérifiées; & ce fut son quatrième pas. Il vouloit, pour ainsi dire, recomposer sa raison, afin qu'elle fût à lui, & qu'il pût s'assurer pour la suite, des fondemens de ses connoissances. Il ne pensoit point encore à réformer les sciences pour le public; il regardoit tout changement comme dangereux. Les établissemens une fois faits, disoit-il, sont comme ces grands corps dont la chûte ne peut être que très-rude, & qui sont encore plus difficiles à relever, quand ils sont abattus, qu'à retenir quand ils sont ébranlés. Mais comme il seroit juste de blâmer un homme qui entreprendroit de renverser toutes les maisons d'une ville, dans le seul dessein de les rebâtir sur un nouveau plan, il doit être permis à un particulier d'abattre la sienne, pour la reconstruire sur des fondemens plus solides. Il entreprit donc d'exécuter la première partie de ses desseins, qui consistoit à détruire; & ce fut son cinquième pas. Mais il éprouva bientôt les

plus grandes difficultés. *Je m'apperçus*, dit-il, *qu'il n'est pas aussi aisé à un homme de se défaire de ses préjugés, que de brûler sa maison.* Il y travailla constamment plusieurs années de suite, & il crut à la fin en être venu à bout. Je ne sais si je me trompe, mais cette marche de l'esprit de Descartes me paroît admirable. Continuons de le suivre. A l'âge de vingt-quatre ans, il entendit parler en Allemagne d'une société d'hommes qui n'avoit pour but que la recherche de la vérité : on l'appelloit la confrairie des Rose-Croix. Un de ses principaux Statuts étoit de demeurer cachée. Elle avoit, à ce qu'on dit, pour fondateur un Allemand né dans le quatorzième siècle. On raconte de cet homme des choses merveilleuses. Il avoit profondément étudié la magie, qui étoit alors une science fort importante. Il avoit voyagé en Arabie, en Turquie, en Afrique, en Espagne, avoit vu sur la terre des sages & des cabalistes, avoit appris plusieurs secrets de la nature, & s'étoit retiré enfin en Allemagne, où il vécut solitaire dans une grotte jusqu'à l'âge de cent six ans. On se doute bien qu'il fit des prodiges pendant sa vie, & après sa mort. Son histoire ne ressemble pas mal à celle d'Apollonius de Tyane. On imagina un soleil dans la grotte où il étoit enterré; & ce soleil n'avoit d'autre fonction que celle d'éclairer son tombeau. La confrairie fondée par cet homme extraordinaire étoit, dit-on, chargée de réformer les sciences dans tout l'univers. En attendant, elle ne paroissoit pas; & Descartes, malgré toutes ses recherches, ne put trouver un seul homme qui en fût. Il y a cependant apparence qu'elle existoit, car on en parloit beaucoup dans toute l'Allemagne; on écrivoit pour & contre; &

même en 1623 on fit l'honneur à ces philosophes de les jouer à Paris sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Descartes déchu de l'espérance de trouver dans cette société quelques secours pour ses desseins, résolut désormais de se passer des livres & des savans. Il ne vouloit plus lire que dans ce qu'il appelloit *le grand livre du monde*, & s'occupoit à ramasser des expériences. A vingt-sept ans, il éprouva une secousse qui lui fit abandonner les mathématiques & la physique; les unes lui paroissoient trop vuides, l'autre trop incertaine. Il voulut ne plus s'occuper que de la morale; mais à la première occasion, il retournoit à l'étude de la nature. Emporté comme malgré lui, il s'enfonça de nouveau dans les sciences abstraites. Il les quitta encore pour revenir à l'homme. Il espéroit trouver plus de secours pour cette science; mais il reconnut bientôt qu'il s'étoit trompé. Il vit que dans Paris, comme à Rome & dans Venise, il y avoit encore moins de gens qui étudioient l'homme que la géométrie. Il passa trois ans dans ces alternatives., dans ce flux & reflux d'idées contraires, entraîné par son génie tantôt vers un objet, tantôt vers un autre, inquiet & tourmenté, & combattant sans cesse avec lui-même. Ce ne fut qu'à trente-deux ans que tous ces orages cessèrent. Alors il pensa sérieusement à refaire une philosophie nouvelle; mais il résolut de ne point embrasser de secte, & de travailler sur la nature même. Voilà par quels degrés Descartes parvint à cette grande révolution : il y fut conduit par le doute & l'examen. Il seroit à souhaiter que tous les hommes imitassent son exemple. Il ne dépend pas de nous de n'être pas trompés dans l'enfance, & de n'avoir pas reçu une foule

d'opinions : mais tout philoſophe doit, au moins une fois dans ſa vie, faire l'examen & la revue de ſes idées, & juger tout ce qui eſt dans ſon ame. Cette méthode épargneroit bien des préjugés à la terre.

Page 22. (13) L'indépendance dont il eſt ici queſtion, eſt ce ſentiment honnête & vertueux qui ne connoît d'autre aſſujettiſſement que celui des loix ; qui pratique tous les devoirs de citoyen & de ſujet, mais qui ne peut ſouffrir d'autre chaîne ; reſpecte les titres, mais n'eſtime que le mérite ; ne fait ſa cour à perſonne, parce qu'il ne veut dépendre que de lui-même ; ſe conforme aux uſages établis, mais ſe réſerve la liberté de ſes penſées. Une telle indépendance, loin d'être criminelle, eſt le propre caractère de l'honnête homme ; car il n'y a point de vraie honnêteté ſans élévation dans l'ame. Celui qui eſt trop ſoumis aux hommes ne ſera pas long-temps ſoumis aux loix ; & pour être vertueux, il faut être libre. Il n'y a rien peut-être de plus beau dans Homère que cette idée, que du moment qu'un homme perd ſa liberté, il perd la moitié de ſon ame. On retrouve ce ſentiment en mille endroits des ouvrages de Deſcartes. *Je mets*, dit-il dans une de ſes lettres, *ma liberté à ſi haut prix, que tous les Rois du monde ne pourroient me l'acheter.* Ce ſentiment influa ſur la conduite de toute ſa vie.

Page 23. (14) Deſcartes fut très-long-temps incertain ſur le genre de vie qu'il devoit embraſſer. D'abord il prit le parti des armes, comme on l'a vu, mais il s'en dégoûta au bout de quatre ans. En 1623, dans le temps des troubles de la Valteline, il eut quelqu'envie d'être Intendant de l'armée ; mais ſes ſollicitations ne purent

être assez vives pour qu'il réussît : il mettoit trop peu de chaleur à tout ce qui n'intéressoit que sa fortune. En 1625, il fut sur le point d'acheter la charge de Lieutenant Général de Châtellerault ; & comme il étoit persuadé que pour exercer une charge il falloit être instruit, il manda à son père qu'il iroit se mettre à Paris chez un Procureur au Châtelet, pour y apprendre la pratique. Il faut avouer que c'étoit là un singulier apprentissage pour un homme tel que Descartes : il avoit alors vingt-neuf ans. Mais ce projet manqua comme l'autre. S'il avoit réussi, il est à croire que Descartes auroit fait comme le Président de Montesquieu, & qu'il ne fût pas long-temps resté juge. Enfin, après avoir passé dix ou douze ans à observer tous les états, il finit par n'en choisir aucun. Il résolut de garder son indépendance, & de s'occuper tout entier à la recherche de la vérité. Il pensoit sans doute que c'étoit assez remplir son devoir d'homme & de citoyen, de travailler à éclairer les hommes.

Idem. (15) Ce fut en 1629, sur la fin de Mars, que Descartes partit pour aller s'établir en Hollande ; il avoit alors trente-trois ans. Comme sa résolution auroit paru extraordinaire, il n'en avertit ni ses parens, ni ses amis ; il se contenta de leur écrire avant son départ. On ne manqua point de murmurer. Il n'y a que celui qui a pu concevoir un tel projet, qui soit capable de l'approuver. Mais son parti étoit pris. Il nous rend compte lui-même des motifs qui l'engagèrent à quitter la France. Le premier fut la raison du climat. Il craignoit que la chaleur, en exaltant un peu trop son imagination, ne lui ôtât une partie du sang-froid & du calme nécessaire

ſaires pour les découvertes philoſophiques. Le climat de la Hollande lui parut plus favorable à ſes deſſeins. Mais ſon principal motif fut la paſſion qu'il avoit pour la retraite, & le deſir de vivre dans une ſolitude profonde. En France, il eût été ſans ceſſe détourné de l'étude par ſes parens ou ſes amis. Il eût été diſtrait par tous ces prétendus devoirs qu'on s'eſt impoſés pour remplir les vuides du temps, & auxquels on ne devroit être aſſujetti que lorſqu'on ne peut faire mieux : au lieu qu'en Hollande il étoit sûr qu'on n'exigeroit rien de lui. Il eſpéroit vivre parfaitement inconnu, ſolitaire au milieu d'un peuple actif qui s'occuperoit de ſon commerce, tandis que lui s'occuperoit à penſer. Comme ſon grand but étoit la retraite, il prit toutes ſortes de moyens pour n'être pas découvert. Il ne confia ſa demeure qu'à un ſeul ami chargé de ſa correſpondance. Jamais il ne datoit ſes lettres du lieu où il demeuroit, mais de quelque grande ville où il étoit sûr qu'on ne le trouveroit pas. Pendant plus de vingt ans qu'il demeura en Hollande, il changea très ſouvent de ſéjour, fuyant ſa réputation par-tout où elle le pourſuivoit, & ſe dérobant aux importuns qui vouloient ſeulement l'avoir vu. Il habitoit quelquefois dans les grandes villes ; mais il préféroit ordinairement les villages ou les bourgs, & le plus ſouvent les maiſons ſolitaires tout-à-fait iſolées dans la campagne. Quelquefois il alloit s'établir dans une petite maiſon aux bords de la mer. On montre encore en pluſieurs endroits les maiſons qu'il a habitées, comme on voit à Sardam l'eſpèce de chaumière où logeoit le Czar Pierre, dans le temps qu'il travailloit ſur les chantiers de la Hollande. C'eſt ainſi que les hommes célèbres honorent

tous les lieux où ils ont imprimé leurs pas Le goût que Descartes avoit pour la Hollande étoit si vif, qu'il cherchoit à y attirer ceux de ses amis qui vouloient se retirer du monde. Je vais traduire une lettre qu'il écrivit à Balzac sur ce sujet; on la verra peut-être avec plaisir.

» Je ne suis point étonné, lui dit-il, qu'une amé grande » & forte, telle que la vôtre, ne puisse se plier aux » usages serviles de la cour. J'ose donc vous conseiller » de venir à Amsterdam, & de vous y retirer, plûtôt » que dans des chartreuses, ou même dans les lieux » les plus agréables de France ou d'Italie. Je préfère » même son séjour à cette solitude charmante où vous » étiez l'année dernière. Quelque agréable que soit une » maison de campagne, on y manque de mille choses » qu'on ne trouve que dans les villes. On n'y est pas » même aussi seul qu'on le voudroit. Peut-être y trou- » verez-vous un ruisseau dont le murmure vous fera » rêver délicieusement, ou un vallon solitaire qui vous » jettera dans l'enchantement; mais aussi vous aurez à » vous défendre d'une quantité de petits voisins qui » vous assiégeront sans cesse. Ici, comme tout le monde, » excepté moi, est occupé au commerce, il ne tient » qu'à moi de vivre inconnu à tout le monde. Je me » promène tous les jours à travers un peuple immense, » presque aussi tranquillement que vous pouvez le faire » dans vos allées. Les hommes que je rencontre me » font la même impression, que si je voyois les arbres » de vos forêts, ou les troupeaux de vos campagnes. » Le bruit même de tous ces commerçans ne me distrait » pas plus, que si j'entendois le bruit d'un ruisseau. Si » je m'amuse quelquefois à considérer leurs mouve-

» mens, j'éprouve le même plaisir que vous à consi-
» dérer ceux qui cultivent vos terres : car je vois que
» le but de tous ces travaux est d'embellir le lieu que
» j'habite, & de prévenir tous mes besoins. Si vous
» avez du plaisir à voir les fruits croître dans vos ver-
» gers, & vous promettre l'abondance, pensez-vous
» que j'en aye moins à voir tous les vaisseaux qui abor-
» dent sur mes côtes, m'apporter les productions de
» l'Europe & des Indes? Dans quel lieu de l'univers
» trouverez-vous plus aisément qu'ici, tout ce qui peut
» ou intéresser la vanité, ou flater le goût? Y a-t-il
» un pays dans le monde où l'on soit plus libre, où le
» sommeil soit plus tranquille, où il y ait moins de
» dangers à craindre, où les loix veillent mieux sur le
» crime, où les empoisonnemens, les trahisons, les
» calomnies soient moins connues, où il reste enfin
» plus de traces de l'heureuse & tranquille innocence
» de nos pères? Je ne sçai pourquoi vous êtes si amou-
» reux de votre ciel d'Italie? La peste se mêle avec
» l'air qu'on y respire; la chaleur du jour y est insup-
» portable; les fraîcheurs du soir y sont mal-saines;
» l'ombre des nuits y couvre des larcins & des meurtres.
» Que si vous craignez les hivers du Nord, comment
» à Rome, même avec des bosquets, des fontaines &
» des grottes, vous garantirez-vous aussi bien de la
» chaleur, que vous pourrez ici avec un bon poële ou
» une cheminée, vous garantir du froid? Je vous at-
» tends avec une petite provision d'idées philosophiques
» qui vous feront peut-être quelque plaisir; & soit que
» vous veniez ou que vous ne veniez pas, je n'en serai
» pas moins votre tendre & fidèle ami». Cette lettre
est

» est très-intéressante. D'abord elle nous fait voir le goût de Descartes pour la Hollande, & la manière dont il y vivoit. Elle nous montre ensuite son imagination & le tour agréable qu'il savoit donner à ses idées. On a accusé la géométrie de dessécher l'esprit; je ne sais s'il y a rien dans tout Balzac où il y ait autant d'esprit & d'agrément. L'imagination brillante de Descartes se décèle par-tout dans ses ouvrages; & s'il n'avoit voulu être ni géomètre, ni philosophe, il n'auroit encore tenu qu'à lui d'être le plus bel-esprit de son temps.

Page 25. (16) On s'est attaché dans cette partie de l'éloge de Descartes, a bien faire connoître l'ordre & l'enchaînement qu'il a mis dans toutes ses idées, le plan & la méthode de sa philosophie, & sur-tout les rapports qu'il a établis entre toutes les sciences. Il a donc fallu parler de ses erreurs, comme des vérités qu'il a enseignées; sans cela le fil eût été interrompu. Mais on a indiqué les erreurs, & on a rendu justice aux vérités. Pour ceux qui lisent en philosophes, il n'est pas moins utile que curieux de voir la manière dont un systême universel de connoissances est enchaîné; & pour ceux qui ne veulent que satisfaire leur imagination, c'est encore un spectacle intéressant que le tableau de l'esprit d'un grand homme.

Idem. (17) Le discours sur la méthode parut le 8 Juin 1637. Il étoit à la tête de ses essais de philosophie. Descartes y indique les moyens qu'il a suivis pour tâcher de parvenir à la vérité, & ce qu'il faut faire encore pour aller plus avant. On y trouva une profondeur de méditation inconnue jusqu'alors. C'est là qu'est l'histoire de son fameux doute. Il a depuis répété cette histoire

dans deux autres ouvrages, dans le premier livre de ses principes, & dans la première de ses méditations métaphysiques. Il falloit qu'il sentît bien vivement l'importance & la nécessité du doute, pour y revenir jusqu'à trois fois, lui qui étoit si avare de paroles. Mais il regardoit le doute comme la base de la philosophie, & le garant sûr des progrès qu'on pourroit y faire dans tous les siècles. Il faut remarquer que Descartes commença par où les anciens avoient fini. Ils s'étoient servi du doute pour renverser toutes les sciences: Descartes s'en servit pour les reconstruire.

Idem. (18) Il n'est pas nécessaire d'avertir que le doute philosophique de Descartes ne s'étendit jamais aux vérités révélées. On sait qu'il les respecta toute sa vie, comme il le devoit. Il les regardoit comme d'un ordre trop supérieur à la raison, pour vouloir les y assujettir. On voit par-tout dans ses ouvrages & dans ses lettres, qu'il distinguoit le philosophe du chrétien; & que s'il parloit avec audace sur tous les objets de la raison, il ne parloit qu'avec soumission sur tous les objets de la foi. Cette remarque générale doit s'étendre à toutes les parties de ce discours, où il s'agit du doute de Descartes, de l'examen de ses opinions, & de sa grande maxime, *de ne regarder comme vrai que ce qui est évident.*

Page 26. (19). Les régles de l'analyse logique, qu'on peut regarder comme la seconde partie de sa méthode, sont indiquées dans plusieurs de ses ouvrages, & rassemblées en partie dans un manuscrit qui n'a été imprimé qu'après sa mort. L'ouvrage est intitulé, *Régles pour conduire notre esprit dans la recherche de la vérité.* En voici à peu près la marche. Voulez-vous trouver la vé-

rité? formez votre eſprit, & rendez-le capable de bien juger. Pour y parvenir, ne l'appliquez d'abord qu'à ce qu'il peut bien connoître par lui-même. Pour bien connoître, ne cherchez pas ce qu'on a écrit ou penſé avant vous; mais ſachez vous en tenir à ce que vous reconnoiſſez vous-même pour évident. Vous ne trouverez point la vérité ſans méthode. La méthode conſiſte dans l'ordre. L'ordre conſiſte à réduire les propoſitions complexes à des propoſitions ſimples, & vous élever par degrés des unes aux autres. Pour vous perfectionner dans une ſcience, parcourez-en toutes les queſtions & toutes les branches, enchaînant toujours vos penſées les unes aux autres. Quand votre eſprit ne conçoit pas, ſachez vous arrêter. Examinez long-temps les choſes les plus faciles; vous vous accoutumerez ainſi à regarder fixement la vérité, & à la reconnoître. Voulez-vous aiguiſer votre eſprit, & le préparer à découvrir un jour par lui-même? exercez-le d'abord ſur ce qui a été inventé par d'autres. Suivez ſur-tout les découvertes où il y a de l'ordre & un enchaînement d'idées Quand il aura examiné beaucoup de propoſitions ſimples, qu'il s'eſſaye peu à peu à embraſſer diſtinctement pluſieurs objets à la fois; bientôt il acquerra de la force & de l'étendue. Enfin mettez à profit tous les ſecours de l'entendement, de l'imagination, de la mémoire & des ſens, pour comparer ce qui eſt déja connu avec ce qui ne l'eſt pas, & découvrir l'un par l'autre. Deſcartes diviſe tous les objets de nos connoiſſances, en propoſitions ſimples & en queſtions. Les queſtions ſont de deux ſortes: ou on les entend parfaitement, quoiqu'on ignore la manière de les réſoudre; ou la connoiſſance qu'on en a, eſt impar-

faite. Le plan de Descartes étoit de donner trente-six règles, c'est-à-dire, douze pour chacune de ces divisions. Il n'a exécuté que la moitié de l'ouvrage. Mais il est aisé de voir par cet essai, comment il portoit l'esprit de systême & d'analyse dans toutes ses recherches, & avec quelle adresse il décomposoit, pour ainsi-dire, tout le méchanisme du raisonnement.

Page 28 (20) Les méditations métaphysiques de Descartes parurent en 1641. C'étoit de tous ses ouvrages, celui qu'il estimoit le plus. Il le louoit avec un enthousiasme de bonne foi; car il croyoit avoir trouvé le moyen de démontrer les vérités métaphysiques, d'une manière plus évidente que les démonstrations de géométrie. Ce qui caractérise sur-tout cet ouvrage, c'est qu'il contient sa fameuse démonstration de Dieu par l'idée, démonstration si répétée depuis, adoptée par les uns & rejettée par les autres; & qu'il est le premier où la distinction de l'esprit & de la matière soit parfaitement développée: car avant Descartes on n'avoit point encore bien approfondi les preuves philosophiques de la spiritualité de l'ame. Une chose remarquable, c'est que Descartes ne donna cet ouvrage au public, que par principe de conscience. Ennuyé des tracasseries qu'on lui suscitoit depuis trois ans pour ses essais de philosophie, il avoit résolu de ne plus rien imprimer. J'aurois, dit-il, une vingtaine d'approbateurs & des milliers d'ennemis: ne vaut-il pas mieux me taire, & m'instruire en silence? Il crut cependant qu'il ne devoit pas supprimer un ouvrage qui pouvoit fournir ou de nouvelles preuves de l'existence de Dieu, ou de nouvelles lumières sur la nature de l'ame. Mais avant de le risquer, il le communiqua à tous les

hommes les plus ſavans de l'Europe, recueillit leurs objections, & y répondit. Le célèbre Arnaud fut du nombre de ceux qu'il conſulta. Arnaud n'avoit alors que vingt-huit ans. Deſcartes fut étonné de la profondeur & de l'étendue de génie qu'il trouva dans ce jeune homme. Il s'en falloit de beaucoup qu'il eût porté le même jugement des objections de Hobbes & de celles de Gaſſendi. Il fit imprimer toutes ces objections, avec les réponſes, à la ſuite des méditations; & pour leur donner encore plus de poids, le philoſophe dédia ſon ouvrage à la Sorbone. *Je veux m'appuyer de l'autorité*, diſoit-il, *puiſque la vérité eſt ſi peu de choſe, quand elle eſt ſeule.* Il n'avoit point encore pris aſſez de précautions. Ce livre, approuvé par des docteurs, diſcuté par des ſavans, dédié à la Sorbone, & où le génie s'épuiſe à prouver l'exiſtence de Dieu & la ſpiritualité de l'ame, fut mis, vingt-deux ans après, à l'index à Rome.

Page 30. (21) On a été étonné que, dans ſes méditations métaphyſiques, Deſcartes n'ait point parlé de l'immortalité de l'ame. Ses ennemis avoient beau jeu; & ils n'ont pas manqué de profiter de ce ſilence pour l'accuſer de n'y pas croire. Mais il nous apprend lui-même par une de ſes lettres, qu'ayant établi clairement dans cet ouvrage la diſtinction de l'ame & de la matière, il ſuivoit néceſſairement de cette diſtinction, que l'ame par ſa nature ne pouvoit périr avec le corps. Ce n'étoit donc pas ſeulement comme chrétien, mais même comme philoſophe, qu'il croyoit que l'ame eſt immortelle. Eh comment ſe refuſer à un dogme ſi conſolant & ſi doux! Peut-on croire à un premier Etre, juſte & bienfaiſant, ſans croire qu'il récompenſera l'homme vertueux qui

tâche de lui reſſembler ? Cette eſpérance n'eſt-elle pas le ſoutien de l'homme dans le malheur, ſon appui dans ſa foibleſſe, ſon encouragement dans ſes vertus ? Ah ! ſans doute il faut qu'il y ait un monde tout différent, où les inégalités cruelles de celui-ci ſoient réparées ; où l'homme juſte ſoit remis à ſa place ; où les oppreſſions ceſſent ; où les perſécuteurs n'aient plus de pouvoir ; où l'homme ſoit enfin l'égal de l'homme, ſans ne pouvoir plus être ni tourmenté ni avili. Il faut que celui qui a ſouffert, ou qui eſt mort pour la vertu, puiſſe dire à Dieu : Etre juſte & bon, je ne me repens pas d'avoir été vertueux. Comment donc peut-il y avoir des hommes qui renoncent volontairement à une ſi douce eſpérance ? Pour moi, ſi j'avois le malheur de douter de ce dogme, je chercherois bien plutôt à me faire illuſion. Je me garderois bieu d'ôter cette conſolation aux foibles, ce frein aux hommes puiſſans, cette reſſource d'un avenir à tous les malheureux. Je me garderois bien de m'avilir à mes propres yeux ; car plus l'homme aura une grande idée de ſon être, plus il ſera diſpoſé à ne rien faire d'indigne de lui-même.

Page 39. (22) La géométrie de Deſcartes parut en 1637 avec le traité de la méthode, ſon traité des météores & ſa dioptrique. Ces quatre traités réunis enſemble formoient ſes eſſais de philoſophie. Sa géométrie étoit ſi fort au deſſus de ſon ſiècle, qu'il n'y avoit réellement que très-peu d'hommes en état de l'entendre. C'eſt ce qui arriva depuis à Newton ; c'eſt ce qui arrive à preſque tous les grands hommes. Il faut que leur ſiècle coure après eux pour les atteindre. Outre que ſa géométrie étoit très-profonde & entiérement nouvelle, parce qu'il avoit

commencé où les autres avoient fini il avoue lui-même dans une de ses lettres, qu'il n'avoit pas été fâché d'être un peu obscur, afin de mortifier un peu ces hommes qui savent tout. Si on l'eût entendu trop aisément, on n'auroit pas manqué de dire qu'il n'avoit rien écrit de nouveau, au lieu que la vanité humiliée étoit forcée de lui rendre hommage. Dans une autre lettre, on voit qu'il calcule avec plaisir les géomètres en Europe qui sont en état de l'entendre. Il en trouve trois ou quatre en France, deux en Hollande, & deux dans les Pays-bas Espagnols. Il est difficile qu'un pareil dénombrement se fasse sans quelques petits mouvemens de vanité. Mais l'orgueil qui anime à faire de grandes choses, est quelquefois à côté de la vanité qui aime à en parler. D'ailleurs il seroit peut-être aussi dangereux qu'inutile, de vouloir ôter à l'homme de génie l'idée de sa supériotité. C'est peut-être un contre-poids nécessaire contre la cabale & l'envie, toujours trop occupées à le rabaisser. Une particularité remarquable, c'est que cette géométrie si étonnante fut faite à la hâte. Descartes la composa dans le temps qu'on imprimoit ses météores; & il en inventa même une partie pendant ce temps-là.

Page 40. (23) Presque toute la physique de Descartes est renfermée dans son livre des *Principes*. Cet ouvrage qui parut en 1644, est divisé en quatre parties. La première est toute métaphysique, & contient les principes des connoissances humaines. La seconde est sa physique générale, & traite des premières loix de la nature, des élémens de la matière, des propriétés de l'espace & du mouvement. La troisième est l'explication particulière du systême du monde & de l'arrangement des corps célestes.

La quatrième contient tout ce qui concerne la terre. On a tâché de présenter, avec autant de clarté qu'il est possible dans un discours, le tableau général de ses idées sur tous ces grands objets. Quoiqu'aujourd'hui il soit resté peu de choses de sa physique, il y a peu de ses erreurs qui n'ayent influé sur les vérités nouvelles ; & dans les idées même qui sont les plus abandonnées, on retrouve encore un génie inventeur, qui sert au moins à faire connoître l'homme, s'il ne sert point à instruire le philosophe. Ce qui caractérise le plus Descartes dans sa physique, c'est d'avoir le premier envisagé l'univers comme une grande machine, & d'avoir voulu tout expliquer par les loix du méchanisme. Cette idée ne peut être que celle d'un grand homme, & a donné la clef de mille découvertes.

Page 53. (24). Traité des météores, imprimé en 1637, comme on l'a déja dit. Ce fut un des ouvrages de Descartes qui éprouva le moins de contradiction. Au reste, ce ne seroit pas une manière toujours sûre de louer un ouvrage philosophique. Mais quelquefois aussi les hommes font grace à la vérité. C'est le premier morceau de physique que Descartes donna. On fut étonné de la manière nouvelle dont il expliquoit les phénomènes, & l'on commença à croire qu'il pouvoit y avoir autre chose que des mots dans la physique. Depuis on a été beaucoup plus loin ; mais on ne doit pas moins honorer celui qui a fait les premiers pas dans la carrière.

Page 55. (25) Les anciens avoient eu l'idée d'expliquer par la réfraction le méchanisme des couleurs dans l'arc-en-ciel. On trouve dans les questions naturelles de Sénèque un morceau intéressant sur ce sujet ; c'est un des

monumens les plus curieux de la physique ancienne. En 1590, Antonio de dominis, Evêque de Spalatro en Dalmatie, & chassé de son évêché par l'Inquisition, écrivit son petit traité sur l'arc-en-ciel. Il développa cette idée des anciens, la confirma par des expériences, & mit beaucoup de justesse & de sagacité dans l'explication de la plûpart des phénomènes. Descartes le suivit, le rectifia, & le surpassa en plusieurs choses. Enfin Newton a perfectionné l'explication de Descartes, & y a ajouté tout ce qui y manquoit. C'est ainsi que chaque siècle lève une partie du voile qui couvre la vérité. L'intelligence de ce phénomène est aujourd'hui complette. Il est bien étonnant, dit un de nos plus célèbres philosophes, que la nature de l'arc-en-ciel soit parfaitement connue, & qu'on ne sache pas pourquoi une pierre tombe.

Page 61. (26) Traité de la dioptrique, imprimé aussi en 1637, à la suite du discours sur la méthode. C'est le plus bel ouvrage de Descartes après sa géométrie. Il n'en a fait aucun où il y ait aussi peu d'erreurs & autant de vérités. Sur plusieurs des objets qu'il y traite, on n'a point encore été plus loin que lui. On peut donner deux raisons de la supériorité de cet ouvrage; l'une est, que par-tout il y est observateur, & qu'il ne s'y livre presque jamais à cet esprit de systême qui l'a si souvent égaré; l'autre, qu'il n'abandonne presque point le fil de la géométrie, qu'il applique continuellement à la physique.

Idem. (27) Traité de musique, composé par Descartes en 1618, dans le temps qu'il servoit en Hollande. Il n'avoit alors que vingt-deux ans. Cet ouvrage de sa jeunesse ne fut imprimé qu'après sa mort. Il fut commenté & traduit en plusieurs langues; mais il ne fit point

de révolution. La théorie de cet art ne devoit être approfondie que long temps après par un homme célèbre, dont le mérite est fort augmenté depuis qu'il est mort, & qu'on a justement appellé le Descartes de la musique.

Page 62. (28) Il s'en faut de beaucoup que le traité de méchanique de Descartes soit complet. Descartes le composa à la hâte en 1636, pour faire plaisir à un de ses amis, père du fameux Huyghens. C'étoit un présent que le génie offroit à l'amitié. Il espéroit dans la suite refondre cet ouvrage, & lui donner une juste étendue; mais il n'en eut point le temps. On le fit imprimer après sa mort, par cette curiosité naturelle qu'on a de rassembler tout ce qui est sorti des mains d'un grand homme. Ce petit traité parut pour la première fois en 1668.

Page 65. (29). Tout le monde connoît Descartes comme métaphysicien, comme physicien & comme géomètre : mais peu de gens savent qu'il fut encore un très-grand anatomiste. Comme le but général de ses travaux étoit l'utilité des hommes, au lieu de cette philosophie vaine & spéculative qui jusqu'alors avoit régné dans les écoles, il vouloit une philosophie pratique, où chaque connoissance se réalisât par un effet, & qui se rapportât toute entière au bonheur du genre-humain. Les deux branches de cette philosophie devoient être la médecine & la méchanique. Par l'une, il vouloit affermir la santé de l'homme, diminuer ses maux, étendre son existence, & peut-être affoiblir l'impression de la vieillesse : par l'autre, faciliter ses travaux, multiplier ses forces, & le mettre en état d'embellir son séjour. Descartes étoit sur-tout épouvanté du passage rapide & presque instantané de l'homme sur la terre. Il crut qu'il ne seroit

peut-être pas impossible d'en prolonger l'existence. Si c'est un songe, c'est du moins un beau songe, & il est doux de s'en occuper. Il y a même un coin de grandeur dans cette idée; & les moyens que Descartes proposa pour l'exécution de ce projet, n'étoient pas moins grands : c'étoit de saisir & d'embrasser tous les rapports qu'il y a entre tous les élémens, l'eau, l'air, le feu, & l'homme; entre toutes les productions de la terre, & l'homme; entre toutes les influences du soleil & des astres, & l'homme; entre l'homme enfin, & tous les points de l'univers les plus rapprochés de lui : idée vaste, qui accuse la foiblesse de l'esprit humain, & ne paroît toucher à des erreurs, que parce que, pour la réaliser, ou peut-être même pour la bien concevoir, il faudroit une intelligence supérieure à la nôtre. On voit par-là dans quelle vue il étudioit la physique. On peut aussi juger de quelle manière il pensoit sur la Médecine actuelle. En rendant justice aux travaux d'une infinité d'hommes célèbres qui se sont appliqués à cet art utile & dangereux, il pensoit que ce qu'on savoit jusqu'à présent n'étoit presque rien, en comparaison de ce qui restoit à savoir. Il vouloit donc que la médecine, c'est-à-dire la physique appliquée au corps humain, fût la grande étude de tous les philosophes. Qu'ils se liguent tous ensemble, disoit-il dans un de ses ouvrages. Que les uns commencent où les autres auront fini. En joignant ainsi les vies de plusieurs hommes & les travaux de plusieurs siècles, on formera un vaste dépôt de connoissances, & l'on assujettira enfin la nature à l'homme. Mais le premier pas étoit de bien connoître la structure du corps humain. Il commença donc l'exécution de son plan par

l'étude de l'anatomie. Il y employa tout l'hiver de 1629: il continua cette étude pendant plus de douze ans, observant tout & expliquant tout par les causes naturelles. Il ne lisoit presque point, comme on l'a déja dit plus d'une fois. C'étoit dans les corps qu'il étudioit les corps. Il joignit à cette étude celle de la chymie, laissant toujours les livres & regardant la nature. C'est d'après ces travaux qu'il composa son *traité de l'homme*. Dès qu'il parut, on le mit au nombre de ses plus beaux ouvrages. Il n'y en a peut-être même aucun dont la marche soit aussi hardie & aussi neuve. La manière dont il y explique tout le méchanisme & tout le jeu des ressorts, dut étonner le siècle *des qualités occultes & des formes substantielles.* Avant lui on n'avoit point osé assigner les actions qui dépendent de l'ame, & celles qui ne sont que le résultat des mouvemens de la machine. Il semble qu'il ait voulu poser les bornes entre les deux empires. Cet ouvrage n'étoit point achevé quand Descartes mourut. Il ne fut imprimé que dix ans après sa mort.

Page 69. (30) Descartes composa son traité des passions en 1646, pour l'usage particulier de la Princesse Elisabeth. Il l'avoit envoyé manuscrit à la Reine de Suède sur la fin de 1647. Il le fit imprimer à la solliciration de ses amis en 1649. Son dessein, dit-il, dans la composition de cet ouvrage, étoit d'essayer si la physique pourroit lui servir à établir des fondemens certains dans la morale. Aussi n'y traite-t-il guères les passions qu'en physicien. C'étoit encore un ouvrage nouveau & tout-à-fait original. On y voit, presque à chaque pas, l'ame & le corps agir & réagir l'un sur l'autre; & on croit, pour ainsi dire, toucher les liens qui les unissent.

Page 73. (31) Après avoir parcouru le tableau général des découvertes & des pensées de Descartes sur toutes les sciences, il ne seroit peut-être pas inutile d'indiquer en peu de mots quelle a été la source de ses erreurs, & comment un homme d'un génie si extraordinaire a pu s'égarer. On a vu qu'il avoit commencé par douter de tout. Il étoit vivement frappé de cet amas d'erreurs qui composoit, pour ainsi dire, la raison des hommes. La plûpart de ces préjugés lui paroissoient nés du rapport des sens; & ce n'étoit que par des méditations profondes & des spéculations intellectuelles, qu'il étoit parvenu lui-même à s'en délivrer. Il commença donc par croire que les sens étoient des guides trompeurs pour la raison humaine, & que leur rapport ne pouvoit assurer d'aucune vérité. Ce fut là, si on ose le dire, la première erreur de ce grand homme, & celle qui le mena à toutes les autres. Un peu plus de réflexion lui auroit aisément fait voir que ce ne sont pas nos sens qui nous trompent, mais le jugement que nous portons de nos sensations, jugement tout-à-fait étranger aux sensations même. Descartes persuadé que les sens ne pouvoient être un moyen assuré de connoître, remonta plus haut. Il crut qu'il y avoit dans l'ame des principes fixes, auxquels toutes les vérités étoient attachées, & d'après lesquels elle devoit juger & rectifier tous les rapports de ses sens. L'ame n'avoit pu se donner ces principes à elle-même. Ils étoient donc l'ouvrage de Dieu. Parvenu ainsi aux idées innées, Descartes dut se tromper sur la nature des idées simples; & cette erreur étoit encore de la plus grande conséquence: car puisqu'il faut que l'esprit humain, dans ses opérations, aille toujours du plus simple au plus composé, il

eſt très-important de ſavoir quelles ſont des idées ſimples par où il faut commencer. La vraie métaphyſique nous apprend que les idées ſimples ſont les premières qui réſultent des ſens & de la réflexion. Deſcartes, au contraire, devoit croire d'après ſon ſyſtème, que c'étoient des notions abſtraites, c'eſt-à-dire des principes. Dès-lors il dut rejetter l'étude des faits pour les principes. Il dut commencer par les cauſes, au lieu de commencer par les effets. Auſſi telle a été ſa marche. Il commença la chaîne de ſa philoſophie par la première cauſe, qui eſt Dieu. De ce ſommet élevé, il crut embraſſer toutes les cauſes générales; & liant toujours ſes idées les unes aux autres, il s'imagina pouvoir, de quelques principes, déduire toutes les vérités poſſibles. Celui qui avoit d'abord douté de tout, voulut alors tout expliquer. Le plaiſir oiſif de la méditation entraîna ce grand homme; & laiſſant à d'autres le travail obſcur & lent des obſervations, il ne s'occupa plus qu'à voir l'univers en grand: mais malheureuſement la vérité n'eſt pour l'homme que le réſultat d'une infinité de détails. Dès ce moment il eſt aiſé de voir comment de conſéquence en conſéquence, Deſcartes dut parvenir à des erreurs bien enchaînées. D'abord les grands principes de la nature ſont, & seront peut-être éternellement cachés à l'homme. Comment les deviner? comment lier enſuite toutes les parties du ſyſtème de l'univers, ſans qu'il y ait jamais de vuide? Quand Deſcartes trouvoit la chaîne interrompue, n'étoit-il pas obligé d'y ſuppléer par la conjecture? Dès-lors l'eſprit de ſyſtème prenoit la place de la vérité. Enfin, ſuivant cette marche, il falloit commencer par définir, pour connoître. Mais la notion générale n'étant que la

collection des idées particulières, comment rassembler ces idées que par l'étude des faits? On voit donc qu'il étoit nécessaire que Descartes se trompât. C'est l'abus des notions abstraites, c'est une fausse application de la métaphysique à l'étude de la nature, qui l'a égaré, comme elle avoit égaré avant lui Pythagore, Aristote & Platon. Je ne finirai point cet article sans remarquer que Descartes est parti du même point que Bacon, du doute général, ou du renversement de toutes les idées anciennes. Mais tous deux ont pris des routes opposées; l'un, celle des connoissances acquises par les sens; l'autre, celle des spéculations intellectuelles. Newton est venu, qui averti par la logique de Descartes, a repris la route de Bacon; & c'est aujourd'hui celle que l'on suit dans toute l'Europe.

Page 80. (52) On va donner une notice très-courte de tous les philosophes célebres cités dans cet endroit, avec l'époque de leur naissance & de leur mort. Les dates sont utiles en ce qu'elles servent à fixer les idées.

Newton est trop connu pour qu'on en parle. Le nommer, c'est en faire l'éloge. Il naquit en 1642, huit ans avant la mort de Descartes. Il publia ses principes mathématiques, ou son système de l'attraction en 1687; son optique, ou ses découvertes sur les couleurs, en 1704. Il mourut en 1727, âgé de 85 ans. Il avoit toujours été traité avec la plus grande distinction par la Reine Anne qui le fit Chevalier, & par le Roi Georges. Il fut enterré à Westminster, dans un lieu, dit M. de Fontenelle, qui avoit été souvent refusé à la plus haute Noblesse. Il avoit joui pendant près de trente ans d'une charge très-considérable, & laissa en mourant sept cent mille livres de biens.

Halley, célèbre astronome, né à Londres en 1656, six ans après la mort de Descartes, intime ami de Newton, & digne de l'être. Il perfectionna l'algèbre après Descartes, dressa des tables astronomiques, donna une théorie des comètes, entreprit un très-grand nombre de voyages sur mer pour faire de nouvelles découvertes, traça, dans toute l'étendue du globe, une ligne où commence la déclinaison de l'aiguille. Il mourut en 1742, à 86 ans.

Léibnitz, né à Léipsick en 1646, homme d'une érudition immense, qui eut tous les goûts & toutes les espèces de génie. Il publia en 1684 ses règles pour le calcul de l'infini. L'Angleterre lui disputa l'honneur de cette invention, qu'elle attribuoit à Newton. Ce procès fixa long-temps les yeux de l'Europe. On croit, pour l'honneur de l'esprit humain, que ces deux grands hommes étoient chacun inventeurs de leur côté. Le génie de Léibnitz est assez connu; voici un trait de son esprit. Il alloit un jour, par mer, de Venise à une ville voisine; c'étoit dans une petite barque où il se trouvoit seul & sans suite. Il s'éleva une furieuse tempête. Le pilote Italien le prenant pour un hérétique, crut qu'il étoit cause de ce malheur. En conséquence il proposa à ses camarades de le jetter dans la mer. Léibnitz qui heureusement les entendit, tira aussi-tôt de sa poche un chapelet, & le tourna entre ses mains d'un air dévot. C'est ce qui le sauva On a vu comment Descartes se tira d'affaire dans une circonstance à peu près semblable, L'un dut la vie à son chapelet, & l'autre à son courage. Léibnitz est mort en 1716.

Huyghens, dont il est souvent parlé dans cet ouvrage, grand

grand astronome & grand géomètre, fils d'un des amis les plus intimes de Descartes, né à la Haye en 1629, attiré en France par M. de Colbert, qui lui fit donner une forte pension. C'est lui qui le premier découvrit l'anneau de Saturne & le troisième satellite. Il appliqua aussi le premier le pendule aux horloges, & en rendit toutes les vibrations égales par le moyen de la cycloïde. Il perfectionna les télescopes, & fit plusieurs découvertes utiles. Il mourut à la Haye en 1695, âgé de 66 ans.

Harvey célèbre médecin Anglois, né en 1577, dix-neuf ans avant Descartes. On sait qu'il découvrit, ou du moins qu'il démontra le premier la circulation du sang. Toute la vieille école de médecine se déchaîna, comme elle le devoit, contre cette nouveauté. Descartes, que le mot de nouveauté n'effrayoit pas, s'en déclara hautement le défenseur, & en donna de nouvelles démonstrations. Harvey mourut en 1657, sept ans après Descartes, âgé de 80 ans. Il avoit été médecin du malheureux Charles I.

Borelli, célèbre professeur de philosophie & de mathématiques, né à Naples en 1608, mort à Rome en 1679. On a de lui un traité fameux sur le mouvement des animaux. Il est le premier qui ait appliqué la géométrie aux corps organisés.

Léeuwenhoek, fameux observateur, passa plus de soixante ans à faire des microscopes & à s'en servir. Il a fait plusieurs observations microscopiques sur le nerf optique, sur le sang, sur la séve des plantes, sur la texture des arbres. Mais ce qui l'a rendu le plus célèbre, c'est la découverte des animaux spermatiques, qui nagent en une quantité prodigieuse dans la liqueur destinée

à les porter. Il paroît que l'époque de cette découverte est l'an 1677. Hattfoeker, beaucoup plus jeune que lui, & qui n'avoit alors que vingt-un ans, la lui dispuța, & prétendit l'avoir faite le premier en 1674. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne la publia point alors : c'étoit un procès à peu près semblable à celui de Léibnitz & de Newton sur un objet très-différent.

Ruysch, un des plus grands hommes de la Hollande, anatomiste, médecin & naturaliste. Il porta à la plus grande perfection l'art d'injecter, qui avoit été inventé par Graaf & par Swammerdam. Perfectionner ainsi, c'est être soi-même inventeur. Sa méthode n'a jamais été bien connue. Il eut un cabinet qui fut long-temps l'admiration de tous les étrangers, & une des merveilles de la Hollande. Ce cabinet étoit composé d'une très-grande quantité de corps injectés & embaumés dont les membres avoient toute leur mollesse, & qui conservoient un teint fleuri, sans desséchement & sans rides. Les momies de M. Ruisch prolongeoient en quelque sorte la vie, dit M. de Fontenelle, au lieu que celles de l'ancienne Égypte ne prolongeoient que la mort. On eût dit que c'étoit des hommes endormis, prêts à parler à leur réveil. Pour embellir ce spectacle, il y avoit mêlé plusieurs animaux curieux, avec des bouquets de plantes aussi injectées, & des coquillages très-rares, le tout orné d'inscriptions tirées des meilleurs Poëtes. Le Czar Pierre, à son premier voyage en Hollande en 1698, fut transporté de ce spectacle. Il baisa avec tendresse le corps d'un petit enfant encore aimable, & qui sembloit lui sourire. A son second voyage en 1717, il acheta le cabinet & l'envoya à Pétersbourg. C'étoit une conquête digne d'un Souverain,

Ruisch, qu'un de ses confrères appelloit modestement *le plus misérable des anatomistes*, & que l'Europe appelloit *le plus grand*, étoit né à la Haye en 1638, douze ans avant la mort de Descartes, & mourut à Amsterdam en 1731, âgé de 93 ans.

Malpighi, célebre anatomiste Italien, & professeur en médecine, né à Bologne en 1628, mort à Rome en 1694. Un de ses plus beaux ouvrages est son anatomie des plantes. Descartes avoit eu la même idée.

Mallebranche, un des plus grands philosophes de son siècle, & un des plus célèbres disciples de Descartes, né à Paris en 1638. Jusqu'à 26 ans il s'étoit appliqué à l'étude des langues & de l'histoire. A cet âge, étant dans la boutique d'un Libraire, il tomba par hasard sur le *traité de l'homme* de Descartes. Il le feuilleta, entrevit une science dont il n'avoit point d'idée, & se sentit né pour elle. Il acheta le livre, le lut avec empressement, & même avec un tel transport, qu'il lui en prenoit des battemens de cœur qui l'obligeoient quelquefois d'interrompre sa lecture. L'invisible & inutile vérité, dit M. de Fontenelle, n'est pas accoutumée à trouver tant de sensibilité parmi les hommes, & les objets les plus ordinaires de leurs passions se tiendroient heureux d'y en trouver autant. Dès-lors Mallebranche abandonna toute autre étude pour la philosophie de Descartes. Au bout de dix années, il avoit composé son livre *de la recherche de la vérité*. L'auteur y est cartésien, dit encore M. de Fontenelle; mais il l'est comme Descartes. Il ne paroît pas l'avoir suivi, mais rencontré. Il mourut en 1715, âgé de 78 ans.

Locke, un des hommes qui font le plus d'honneur à

l'Angleterre ; né en 1632 pendant les guerres civiles de Charles I. Il fut élevé dans l'université d'Oxford, & sentit de bonne heure le vuide de tout ce qu'on enseignoit alors. Les premiers livres qui lui donnèrent du goût pour la philosophie, furent ceux de Descartes. Sa Méthode sur-tout fit une forte impression sur lui ; & il est vrai que c'est là qu'il apprit à le combattre. Comme il étoit souvent malade, il voyagea beaucoup pour sa santé. Il demeura assez long-temps à Montpellier. Il vint à Paris. Dans un séjour qu'il fit en Hollande, il fut accusé d'avoir fait quelques ouvrages contre le gouvernement d'Angleterre ; & on lui ôta une place qu'il avoit. Dans la suite on reconnut que les livres n'étoient pas de lui ; mais la place ne lui fut point rendue. Sous le règne de Guillaume, Prince d'Orange, on lui offrit des emplois considérables qu'il refusa. En 1695 il fut fait commis du commerce & des colonies Angloises, place qui lui rapportoit environ vingt-trois mille livres de notre monnoie. Il s'en démit en 1700, à cause de la foiblesse de sa santé. Il mourut en 1704, âgé de 73 ans.

Page 82. (33) En finissant ce tableau général de l'influence de l'esprit de Descartes sur la géométrie, sur la physique, sur les lettres, sur les arts & toutes les sciences, il doit être permis de faire des vœux pour qu'on applique enfin cet esprit à la législation & au gouvernement des Etats. L'art de procurer aux sociétés la plus grande somme de bonheur possible, est une des branches de philosophie des plus intéressantes ; & peut-être, dans toute l'Europe, est-elle moins avancée que n'étoit la physique à la naissance de Descartes. Il y a des préjugés non moins puissans à renverser. Il y a d'anciens systêmes

à détruire. Il y a des opinions & des coutumes funestes, & qui n'ont cessé de paroître telles que par l'empire de l'habitude. Les hommes réfléchissent si peu, qu'un mal qui se fait depuis cent ans, leur paroît presque un bien. Ce seroit une grande entreprise d'appliquer le doute de Descartes à ces objets, de les examiner pièce à pièce, comme il examina toutes ses idées, de faire une revue générale des coutumes, des usages & des loix, comme il fit la revue des systêmes, & de ne juger de tout que d'après sa grande maxime de l'*évidence*. Cette entreprise seroit bien digne d'un gouvernement sage, & qui voudroit rendre les hommes heureux : mais seroit-il permis de se flatter du succès ? Les idées une fois établies, ne sont-elles pas trop en possession de gouverner les hommes ? Que de difficultés pour secouer un usage même indifférent ! On diroit que les ames sont sujettes à cette loi d'inertie qui retient éternellement les corps dans l'état où ils se trouvent, si une force étrangère ne fait cesser leur mouvement ou leur repos.

Idem. (34) C'est en 1633 que Galilée fut condamné par l'Inquisition, pour avoir enseigné le mouvement de la terre. Il y avoit déja quatre ans que Descartes travailloi en Hollande. L'emprisonnement de Galilée fit une si forte impression sur lui, qu'il fut sur le point de brûler tous ses papiers. Alors les ouvrages de Descartes n'auroient jamais paru. Il n'eût point fait de révolution. Aucune impulsion donnée aux esprits. Aucune méthode pour découvrir la vérité. La philosophie ou n'eût pas été créée, ou l'eût été beaucoup plus tard ; & la nature, en donnant Descartes à l'humanité, lui eût fait un présent inutile. Voilà ce que l'Inquisition a pensé coûter aux hommes.

Page 83. (35) L'histoire de Socrate est trop connue, & il est inutile d'en parler. Tout le monde sait qu'il fut l'apôtre & le martyr de la vérité. Anaxagore annonça le premier chez les Grecs une intelligence suprême, qui avoit donné l'ordre, la vie & les proportions au monde. En conséquence, il fut chargé de fers & traîné en prison. Sans l'éloquence de Périclès, qui défendit un sage opprimé, Anaxagore subissoit le sort de Socrate. Aristote, accusé dans Athènes par un Prêtre de Cérès, s'enfuit à Chalcis, où fatigué des persécutions & des calomnies, il s'empoisonna. Héraclite, cruellement tourmenté dans sa patrie, se retira à la campagne, pour rompre tout commerce avec les hommes. Gerbert, né en Auvergne dans le dixième siècle, & l'un des plus grands génies qu'ayent produit ces siècles barbares, fut accusé d'être magicien, parce qu'il étoit méchanicien, chymiste & géomètre. Il est vrai que par la suite il devint pape sous le nom de Silvestre II. Roger Bacon, Anglois & moine, homme encore plus supérieur à son siècle, & qui par son génie devina plusieurs découvertes des siècles suivans, fut accusé d'être sorcier comme Gerbert, à cause de ses inventions méchaniques. Dans un voyage qu'il fit à Rome, son général le fit mettre au cachot. Il y resta jusqu'à ce qu'il eût prouvé qu'il n'y a point de magie à savoir les mathématiques. Il mourut en 1294. Ramus, un des hommes les plus savans du seizième siècle, fut dénoncé comme criminel d'Etat devant François I, parce qu'il combattoit Aristote, & invitoit tous les savans à faire des découvertes nouvelles. On le persécuta; on le flétrit; on brûla ses livres; on lui défendit d'enseigner dans le royaume. Enfin à la S. Barthelemi, ses ennemis

profitèrent de cette malheureuſe occaſion pour le faire aſſaſſiner. Il ſeroit très-aiſé de groſſir cette liſte : mais tous les noms qu'on pourroit y ajouter, n'apprendroient rien de plus.

Idem. (36) Il eſt très-sûr que Deſcartes prévit toutes les perſécutions qui l'attendoient. Il avoit ſouvent réſolu de ne rien faire imprimer, & il ne céda jamais qu'aux plus preſſantes ſollicitations de ſes amis. Souvent il regretta ſon loiſir qui lui échappoit pour un vain fantôme de gloire. Newton, après lui, eut le même ſentiment ; & au milieu des querelles philoſophiques, il ſe reprocha plus d'une fois d'avoir perdu ſon repos. Ainſi les hommes qui ont le plus éclairé le genre-humain, ont été forcés à s'en repentir. Au reſte Deſcartes ne fut jamais plus philoſophe, que lorſque ſes ennemis l'étoient le moins. Il n'avoit point ce fanatiſme ardent qui annonce avec hauteur des vérités nouvelles, comme nouvelles, & qui veut paroître le précepteur du genre-humain. L'enthouſiaſme peut échauffer quelques têtes, mais il avertit les hommes froids de ſe tenir ſur leur garde. Deſcartes crut donc qu'il valoit mieux miner inſenſiblement les barrières, que de les renverſer avec éclat. Il voulut cacher la vérité comme on cache l'erreur. Il tâcha de perſuader que ſes principes étoient les mêmes que ceux d'Ariſtote. Sans ceſſe il recommandoit la modération à ſes diſciples. Mais il s'en falloit bien que ſes diſciples fuſſent auſſi philoſophes que lui. Ils étoient trop ſenſibles à la gloire de ne pas penſer comme le reſte des hommes. La perſécution les animoit encore, & ajoutoit à l'enthouſiaſme. Deſcartes eût conſenti à être ignoré pour être utile : mais ſes diſciples jouiſſoient avec orgueil des

lumières de leur maître, & insultoient à l'ignorance qu'ils avoient à combattre. Ce n'étoit pas le moyen d'avoir raison.

Page 84. (37) Gisbert Voétius, fameux théologien protestant, & ministre d'Utrecht, né en 1589, & mort en 1676. Il vécut 87 ans, tandis que Descartes mourut à 54. Il étoit tel qu'on l'a peint dans ce discours. On se reprocheroit même de calomnier la mémoire d'un méchant homme. Tout ce qu'on raconte de ses persécutions contre Descartes, est exactement tiré de l'histoire. Il commença ses hostilités en 1639, par des thèses sur l'athéisme. Descartes n'y étoit point nommé : mais on avoit eu soin d'y insérer toutes ses opinions comme celles d'un athée. En 1640, secondes & troisièmes thèses, où étoit renouvellée la même calomnie. Régius, disciple de Descartes, & professeur de médecine, soutenoit la circulation du sang. Autre crime contre Descartes. On joignit cette accusation à celle d'athéisme. Ordonnance des magistrats qui défendent d'introduire des nouveautés dangereuses. En 1641, Voétius se fait élire recteur de l'université d'Utrecht. N'osant point encore attaquer le maître, il veut d'abord faire condamner le disciple comme hérétique. Quatrièmes thèses publiques contre Descartes. En 1642, décret des magistrats pour défendre d'enseigner la philosophie nouvelle. Cependant les libelles pleuvoient de toute part ; & le philosophe étoit tranquille au milieu des orages, s'occupant en paix de ses méditations. En 1643, Voétius eut recours à des troupes auxiliaires. Il alla les chercher dans l'université de Groningue, où un nommé *Schoockius* s'associa à ses fureurs C'étoit un de ces méchants subalternes qui n'ont pas

même l'audace du crime, & qui trop lâches pour attaquer par eux-mêmes, sont assez vils pour nuire sous les ordres d'un autre. Il débuta par un gros livre contre Descartes, dont le but étoit de prouver que la nouvelle philosophie menoit droit au *scepticisme*, à l'*athéisme* & à la *phrénésie*. Descartes crut enfin qu'il étoit temps de répondre. Il avoit déja écrit une petite lettre sur Voétius: & celui-ci n'avoit pas manqué de la faire condamner, comme injurieuse & attentatoire à la religion réformée, dans la personne d'un de ses principaux pasteurs. Dans sa réponse contre le nouveau livre, Descartes se proposoit trois choses, d'abord de se justifier lui-même, car jusqu'alors il n'avoit rien répondu à plus de douze libelles; ensuite de justifier ses amis & ses disciples; enfin de démasquer un homme aussi odieux que Voétius, qui par une ignorance hardie, & sous le masque de la religion, séduisoit la populace & aveugloit les magistrats. Mais les esprits étoient trop échauffés; il ne réussit point. Sentence contre Descartes, où ses lettres sur Voétius sont déclarées libelles diffamatoires. Ce fut alors que les magistrats travaillèrent à lui faire son procès secrétement, & sans qu'il en fut averti. Leur intention étoit de le condamner comme athée & comme calomniateur; comme athée, parce qu'il avoit donné de nouvelles preuves de l'existence de Dieu; comme calomniateur, parce qu'il avoit repoussé les calomnies de ses ennemis. Voilà, dans de certains momens quelle est la justice des hommes. Descartes apprit par une espèce de hasard qu'on lui faisoit son procès. Il s'adressa à l'ambassadeur de France, qui heureusement, par l'autorité du Prince d'Orange, fit arrêter les procédures déja très-

avancées. Il ſut alors toutes les noirceurs de ſes ennemis: il ſut toutes les intrigues de Voëtius. Ce ſcélérat, pour faire circuler le poiſon, avoit répandu dans toutes les compagnies d'Utrecht, des hommes chargés de le décrier. Il vouloit qu'on ne prononçât ſon nom qu'avec horreur. On le peignoit aux catholiques comme athée, aux proteſtans comme ami des Jéſuites. Il y avoit dans tous les eſprits une ſi grande fermentation, que perſonne n'oſoit plus ſe déclarer ſon ami. Il eſt donc des temps où l'innocence même du grand homme eſt abandonnée, & où l'on n'a pas même le courage d'élever pour lui une voix timide! En liſant l'hiſtoire des perſécutions qu'eſſuya Deſcartes, on pourroit demander s'il eſt du devoir du philoſophe de ſacrifier ſon repos pour enſeigner la vérité aux hommes. Qui oſera décider cette queſtion? Qui, parmi nous, ſe croit aſſujetti à un devoir ſi noble? Un miſantrope demanderoit : les hommes en valent-ils la peine? Non, ſans doute, répondroit un autre, mais la vérité!

Page 86. (38) Depuis que Deſcartes ſe fut établi en Hollande, il fit trois voyages en France en 1644, 1647 & 1648. Dans le premier, il vit très-peu de monde, & n'apprit qu'à ſe dégoûter de Paris. Ce qu'il y fit de mieux, fut la connoiſſance de M. de Chanut, depuis Ambaſſadeur en Suède. Comme leurs ames ſe convenoient, leur amitié fut bientôt très-vive. M. de Chanut mêloit à l'admiration pour un grand homme, un ſentiment plus tendre & plus fait pour rendre heureux. Il ſollicita auprès du Cardinal Mazarin, alors Miniſtre, une penſion pour Deſcartes, On ne ſait pourquoi la penſion lui fut refuſée. En 1648, les Hiſtoriens prétendent qu'il fut appellé en

France par les ordres du Roi. L'intention de la cour, disoit-on, étoit de lui faire un établissement honorable & digne de son mérite. On lui fit même expédier d'avance le brevet d'une pension, & il en reçut les lettres en parchemin. Sur cette espérance il arrive à Paris. Il se présente à la cour. Tout étoit en feu. C'étoit le commencement de la guerre de la Fronde. Il trouva qu'on avoit fait payer à un de ses parens l'expédition du brevet, & qu'il en devoit l'argent. Il le paya en effet; ce qui lui fit dire plaisamment que jamais il n'avoit acheté parchemin plus cher. Voilà tout ce qu'il retira de son voyage. Ceux qui l'avoient appellé furent curieux de le voir, non pour l'entendre & profiter de ses lumières, mais pour connoître sa figure. « Je m'apperçus, » dit-il dans une de ses lettres, qu'on vouloit m'avoir » en France », à peu près comme les grands seigneurs » veulent avoir dans leur ménagerie un éléphant, ou » un lion, ou quelques animaux rares. Ce que je pus » penser de mieux sur leur compte, ce fut de les regarder comme des gens qui auroient été bien-aise de » m'avoir à dîner chez eux; mais en arrivant, je trouvai » leur cuisine en désordre, & leur marmite renversée ». Au reste, il ne faut point omettre ici le juste éloge dû au Chancelier Seguier, qui distingua Descartes comme il le devoit, & le traita avec le respect dû à un homme qui honoroit son siècle & sa nation.

Idem. (39) Il s'en falloit de beaucoup que toute la famille de Descartes lui rendît justice, & sentît l'honneur que Descartes lui faisoit. Il est vrai que son père l'aimoit tendrement; il l'appelloit toujours son cher philosophe. Mais le frère aîné de Descartes avoit pour lui très-peu

de considération. *Ses parens*, dit l'historien de sa vie, *sembloient le compter pour peu de chose dans sa famille, & ne le regardant plus que sous le titre odieux de philosophe, tâchoient de l'effacer de leur mémoire, comme s'il eût été la honte de sa race.* On lui donna une marque bien cruelle de cette indifférence, à la mort de son père. Ce vieillard respectable, doyen du parlement de Bretagne, mourut en 1640, âgé de soixante & dix-huit ans. On n'instruisit Descartes, ni de sa maladie, ni de sa mort. Il y avoit déja près de quinze jours que ce bon vieillard étoit enterré, quand Descartes lui écrivit la lettre du monde la plus tendre. Il se justifioit d'habiter dans un pays étranger, loin d'un père qu'il aimoit. Il lui marquoit le desir qu'il avoit de faire un voyage en France pour le revoir, pour l'embrasser, pour recevoir encore une fois sa bénédiction; car alors les pères bénissoient encore leurs enfans; & cette cérémonie pure & sainte étoit pour les fils bien nés la plus chère partie de leur patrimoine. Quand la lettre de Descartes arriva, il y avoit déja un mois que son père étoit mort. On se souvint alors qu'il y avoit dans les pays étrangers une autre personne de la famille; & on lui écrivit par bienséance. Descartes ne se consola point de n'avoir pas reçu les dernières paroles & les derniers embrassemens de son père. Il n'eut pas plus à se louer de son frère dans les arrangemens qu'il fit avec lui pour ses affaires de famille, & les réglemens de succession. Ce frère étoit un homme intéressé & avide, & qui savoit bien que les philosophes n'aiment point à plaider. En conséquence il tira tout le parti qu'il put de cette douceur philosophique. Il faut convenir que les neveux de Descartes

rendirent à la mémoire de leur oncle tout l'honneur qu'il méritoit. Mais le nom de Descartes étoit alors le premier nom de la France.

Page 87. (40) Elisabeth de Bohème, Princesse Palatine, fille de ce fameux Electeur Palatin qui disputa à Ferdinand II. les royaumes de Hongrie & de Bohème, née en 1618. On sait qu'elle fut la première disciple de Descartes. Elle eut encore un titre plus cher; elle fut son amie : car l'amitié fait quelquefois ce que la philosophie même ne fait pas; elle comble l'intervalle qui est entre les rangs. Elisabeth avoit été recherchée par Uladislas IV, Roi de Pologne; mais elle préféra le plaisir de cultiver son ame dans la retraite, à l'honneur d'occuper un trône. Sa mère, dans son enfance, lui avoit appris six langues. Elle possédoit parfaitement les belles-lettres. Son génie la porta aux sciences profondes. Elle étudia la philosophie & les mathématiques. Mais dès que les premiers ouvrages de Descartes lui tombèrent entre les mains, elle crut n'avoir rien appris jusqu'alors. Elle le fit prier de la venir voir, pour qu'elle pût l'entendre lui-même. Descartes lui trouva un esprit aussi facile que profond. En peu de temps elle fut au niveau de sa géométrie & de sa métaphysique. Bientôt après, Descartes lui dédia ses Principes. Il la félicite d'avoir su réunir tant de connoissances, dans un âge où la plûpart des femmes ne savent que plaire. Cette dédicace n'est point un monument de flatterie; l'homme qui loue y paroît toujours un philosophe qui pense. Comment, dit-il, à la tète d'un ouvrage où je jette les fondemens de la vérité, oserois-je la trahir ? Il continua jusqu'à la fin de sa vie un commerce de lettres avec elle. Souvent cette

Princeſſe fut malheureuſe. Deſcartes la conſoloit alors. Malheureux & tourmenté lui-même, il trouvoit dans ſon propre cœur cette éloquence douce qui va chercher l'ame des autres, & adoucit le ſentiment de leurs peines. Après avoir été longtemps errante, & preſque ſans aſyle, Eliſabeth ſe retira enfin dans une Abbaye de la Weſtphalie, où elle fonda une eſpèce d'académie de philoſophes à laquelle elle préſidoit. Le nom de Deſcartes n'y étoit jamais prononcé qu'avec reſpect. Sa mémoire lui étoit trop chère pour l'oublier. Elle lui ſurvécut près de trente ans, & mourut en 1680.

Page 88. (41) C'eſt une choſe remarquable que Deſcartes ait eu pour diſciples les deux femmes les plus célèbres de ſon temps. On en a vu preſque dans chaque ſiècle, qui ont joint l'empire de l'eſprit à celui de la beauté. Les grâces qui leur étoient naturelles, n'empêchoient point qu'elles n'euſſent de l'étendue & de la profondeur dans l'eſprit. Si ces exemples ſont rares, c'eſt que les femmes ne ſont preſque jamais ce qu'elles pourroient être. Trop sûres de gouverner les hommes par le ſentiment, la plûpart dédaignent de les gouverner encore par les lumières. Heureuſement elles commencent à ſentir un peu plus leur avantage. Si Deſcartes vivoit dans ce ſiècle & parmi nous, il y a apparence qu'il ne regretteroit ni Eliſabeth, ni Chriſtine. Il trouveroit encore des femmes capables de le juger & de l'entendre ; il trouveroit dans leur amitié ces charmes qui adouciſſent les travaux & conſolent de l'envie. Je ne m'étendrai point ſur l'hiſtoire de Chriſtine, tout le monde la connoît. Ce fut M. de Chanut qui le premier engagea cette Reine à lire les ouvrages de Deſcartes. En 1647

elle lui fit écrire, pour savoir de lui en quoi consistoit *le souverain bien*. La plûpart des Princes, ou ne font pas ces questions-là, ou les font à des courtisans plutôt qu'à des philosophes; & alors la réponse est facile à deviner. Celle de Descartes fut un peu différente. Il faisoit consister le souverain bien dans la volonté toujours ferme d'être vertueux, & dans le charme de la conscience qui jouit de sa vertu. C'étoit une belle leçon de morale pour une Reine. Christine en fut si contente, qu'elle lui écrivit de sa main pour le remercier. Peu de temps après, Descartes lui envoya son traité des passions. En 1649, la Reine lui fit faire les plus vives instances pour l'engager à venir à Stockolm; & déja elle avoit donné ordre à un de ses amiraux pour l'aller prendre, & le conduire en Suède. Le philosophe, avant de quitter sa retraite, hésita long-temps. Il est probable qu'il fut décidé par toutes les persécutions qu'il essuyoit en Hollande. Il partit enfin, & arriva au commencement d'Octobre à Stockolm. La Reine le reçut avec une distinction qu'on dut remarquer dans une cour. Elle commença par l'exempter de tous les assujettissemens des courtisans. Elle sentoit bien qu'ils n'étoient pas faits pour Descartes. Elle convint ensuite avec lui d'une heure où elle pourroit l'entretenir tous les jours & recevoir ses leçons. On sera assez étonné quand on saura que ce rendez-vous d'un philosophe & d'une Reine étoit à cinq heures du matin, dans un hiver très-cruel. Christine, passionnée pour les sciences, s'étoit fait un plan de commencer la journée par ses études, afin de pouvoir donner le reste au gouvernement de ses Etats. Elle n'accordoit au repos que le temps qu'elle ne pouvoit lui refuser; & n'avoit d'autre délassement

que la conversation de ceux qui pouvoient l'instruire. Elle fut si satisfaite de la philosophie de Descartes, qu'elle résolut de le fixer dans ses Etats par toutes sortes de moyens. Son projet étoit de lui donner à titre de seigneurie, des terres considérables dans les provinces les plus méridionales de la Suède, pour lui & pour ses héritiers à perpétuité. Elle espéroit ainsi l'enchaîner par ses bienfaits. Malgré les bontés de la Reine, il paroît que Descartes eut toujours un sentiment de préférence pour la Princesse Palatine; soit que celle-ci ayant été sa première disciple, il dût être plus flatté de cet hommage; soit que les malheurs d'une jeune Princesse la rendissent plus intéressante aux yeux d'un philosophe sensible. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il employa tout son crédit auprès de Christine pour servir Elisabeth; mais l'intérêt même qu'il parut y prendre, l'empêcha probablement de réussir: car la Reine de Suède, assez grande pour aspirer à l'amitié de Descartes, ne l'étoit point assez pour consentir à partager ce sentiment avec une autre.

Page 91. (42) Les qualités particulières de Descartes étoient telles qu'on les indique ici. On doit lui en savoir gré; la vertu est peut-être plus rare que les talens; & le philosophe spéculatif n'est pas toujours philosophe pratique. Descartes fut l'un & l'autre. Dès sa jeunesse il avoit raisonné sa morale. En renversant ses opinions par le doute, il vit qu'il falloit garder des principes pour se conduire. Voici quels étoient les siens. 1°. D'obéir en tout temps aux loix & aux coutumes de son pays. 2°. De n'enchaîner jamais sa liberté pour l'avenir. 3°. De se décider toujours pour les opinions modérées, parce que, dans le moral, tout ce qui est extrême est

presque

presque toujours vicieux. 4°. De travailler à se vaincre soi-même, plutôt que la fortune, parce que l'on change ses desirs plutôt que l'ordre du monde, & que rien n'est en notre pouvoir que nos pensées. Ce fut là, pour ainsi dire la base de sa conduite. On voit que cet homme singulier s'étoit fait une méthode pour agir, comme il s'en fit une pour penser. Il fut de bonne heure indifférent pour la fortune, qui de son côté ne fit rien pour lui. Son bien de patrimoine n'alloit pas au-delà de six ou sept mille livres; c'étoit être pauvre pour un homme accoutumé dans son enfance à beaucoup de besoins, & qui vouloit étudier la nature; car il y a une foule de connoissances qu'on n'a qu'à prix d'argent. Sa médiocrité ne lui coûta point un desir. Il avoit sur les richesses un sentiment bien honnête, & que tous les cœurs ne sentiront pas; il estimoit plus mille francs de patrimoine, que dix mille livres qui lui seroient venues d'ailleurs. Jamais il ne voulut accepter de secours d'aucun particulier. Le Comte d'Avaux lui envoya une somme considérable en Hollande. Il la refusa. Plusieurs personnes de marque lui firent les mêmes offres: il les remercia, & se chargea de la reconnoissance, sans se charger du bienfait. *C'est au public*, disoit-il, *à payer ce que je fais pour le public.* Il se faisoit riche en diminuant sa dépense. Son habillement étoit très-philosophique, & sa table très-frugale. Du moment qu'il fut retiré en Hollande, il fut toujours vêtu d'un simple drap noir. A table il préféroit, comme le bon Plutarque, les légumes & les fruits à la chair des animaux. Ses après-dînées étoient partagées entre la conversation de ses amis & la culture de son jardin. Occupé le matin du systême du monde,

il alloit le soir cultiver ses fleurs. Sa santé étoit foible ; mais il en prenoit soin sans en être esclave. On sait combien les passions influent sur elle ; Descartes en étoit vivement persuadé, & il s'appliquoit sans cesse à les régler. C'est ainsi que M. de Fontenelle est parvenu à vivre près d'un siècle. Il faut avouer que ce régime ne réussit pas si bien à Descartes ; *mais*, écrivoit-il un jour, *au lieu de trouver le moyen de conserver la vie, j'en ai trouvé un autre bien plus sûr, c'est celui de ne pas craindre la mort.* Il cherchoit la solitude, autant par goût que par système. Il avoit pris pour devise ce vers d'Ovide : *benè qui latuit, benè vixit. Vivre caché, c'est vivre heureux.* Et ces autres de Sénèque : *illi mors gravis incubat, qui notus nimis omnibus, ignotus moritur sibi. Malheureux en mourant, qui, trop connu des autres, meurt sans se connoître lui-même.* Il devoit donc avoir une espèce d'indifférence pour la gloire ; non pour la mériter, mais pour en jouir. Dans le monde on met un prix à cette fumée ; mais le solitaire a une autre manière de voir. Il apprécie l'opinion ; & les discours des hommes ne sont presque plus un besoin pour lui. Descartes craignoit la réputation, & s'y déroboit. Il la regardoit sur-tout comme un obstacle à sa liberté & à son loisir, les deux plus grands biens d'un philosophe, disoit-il. On se doute bien qu'il n'étoit pas grand parleur. Il n'eût pas brillé dans ces sociétés où l'on dit d'un ton facile des choses légères, & où l'on parcourt vingt objets sans s'arrêter sur aucun. On pourroit dire de lui qu'il avoit reçu son esprit en lingot, plus qu'en monnoie courante. D'ailleurs, la conversation est un art qu'il faut apprendre comme les autres. L'habitude de méditer & de vivre seul l'avoit

rendu taciturne ; mais ce qu'on ne croiroit peut-être pas, c'eſt qu'elle ne lui avoit rien ôté de ſon enjouement naturel. Il avoit toujours de la gaieté, quoiqu'il n'eût pas toujours de la joie. La philoſophie n'exempte pas des fautes, mais elle apprend à les connoître & à s'en corriger. Deſcartes avouoit ſes erreurs, ſans s'appercevoir même qu'il en fût plus grand. C'eſt avec la même franchiſe qu'il ſentoit ſon mérite, & qu'il en convenoit. On ne manquoit point d'appeller cela de la vanité ; mais s'il en avoit eu, il auroit pris plus de ſoin de la déguiſer. Il n'avoit point aſſez d'orgueil pour tâcher d'être modeſte. Ce ſentiment, tel qu'il fût, n'étoit point à charge aux autres. Il avoit dans le commerce une politeſſe douce, & qui étoit encore plus dans les ſentimens que dans les manières. Ce n'eſt point toujours la politeſſe du monde, mais c'eſt sûrement celle du philoſophe. Il évitoit les louanges, comme un homme qui leur eſt ſupérieur. Il les interdiſoit à l'amitié ; il ne les pardonnoit pas à la flatterie. Il n'eut jamais avec ſes ennemis, d'autre tort que celui de les humilier par ſa modération ; & il eut ce tort très-ſouvent. La calomnie le bleſſoit plus comme un outrage fait à la vérité, que comme une injure qui lui fût perſonnelle. *Quand on me fait une offenſe*, diſoit-il, *je tâche d'élever mon ame ſi haut, que l'offenſe ne parvienne pas juſqu'à moi.* L'indignation étoit pour lui un ſentiment pénible ; &, s'il eût fallu, il eût plutôt ouvert ſon ame au mépris. Au reſte, ces deux ſentimens lui étoient comme étrangers ; & ce qui ſe trouvoit naturellement dans ſon ame, c'étoit la douceur & la bonté. Cette ame forte & profonde étoit très-ſenſible. Nous avons déja vu ſon tendre attachement pour ſa nourrice.

Il traitoit ses domestiques comme des amis malheureux qu'il étoit chargé de consoler. Sa maison étoit pour eux une école de mœurs, & elle devint pour plusieurs une école de mathématiques & de sciences. On rapporte qu'il les instruisoit avec la bonté d'un père; & quand ils n'avoient plus besoin de son secours, il les rendoit à la société, où ils alloient jouir du rang qu'ils s'étoient fait par leur mérite. Un jour l'un d'eux voulut le remercier. *Que faites-vous*, lui dit-il, *vous êtes mon égal, & j'acquitte une dette.* Plusieurs qu'il avoit ainsi formés, ont rempli avec distinction des places honorables. J'ai déja rapporté quelques traits qui font connoître sa vive tendresse pour son père. Je ne prétends pas le louer par-là; mais il est doux de s'arrêter sur les sentimens de la nature. On lui a reproché de s'être livré aux foiblesses de l'amour, bien différent en cela de Newton, qui vécut plus de 80 ans dans la plus grande austérité de mœurs. Il y a apparence que Descartes, né avec une ame très-sensible, ne put se défendre des charmes de la beauté. Quelques auteurs ont prétendu qu'il étoit marié secrétement; mais, dans un de ces entretiens où l'ame abandonnée à elle-même s'épanche librement au sein de l'amitié, Descartes, à ce qu'on dit, avoua lui-même le contraire. Quoi qu'il en soit, tout le monde sait qu'il eut une fille nommée Francine. Elle naquit en Hollande le 13 Juillet 1635, & fut baptisée sous son nom. Déja il pensoit à la faire transporter en France, pour y faire commencer son éducation; mais elle mourut tout-à-coup entre ses bras le 7 Septembre 1640. Elle n'avoit que cinq ans. Il fut inconsolable de cette mort. Jamais, dit-il, il n'éprouva de plus grande dou-

leur, de sa vie. Depuis, il aimoit à s'en entretenir avec ses amis. Il prononçoit souvent le nom de sa chère Francine. Il en parloit avec la douleur la plus tendre, & il écrivit lui-même l'histoire de cette enfant, à la tête d'un ouvrage qu'il comptoit donner au public. Il semble que n'ayant pu la conserver, il vouloit du moins conserver son nom. On a fait un crime à Cicéron d'avoir trop aimé & trop pleuré sa fille. Je ne sais si on fera le même reproche à Descartes; mais je plains ceux pour qui ces prétendues foiblesses d'un grand homme ne le rendroient pas plus intéressant. Avec ce naturel bon & tendre, Descartes dut avoir des amis. Il en eut en effet un très-grand nombre. Il en eut en France, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne, & jusqu'à Rome. Il en eut dans tous les états & dans tous les rangs. Il ne pouvoit point se faire que, de tous ces amis, il n'y en eût plusieurs qui ne lui fussent attachés par vanité. Ceux-là, il les payoit avec sa gloire; mais il réservoit aux autres cette amitié simple & pure, ces doux épanchemens de l'ame, ce commerce intime qui fait les délices d'une vie obscure, & que rien ne remplace pour les ames sensibles. La plûpart des hommes veulent qu'on soit reconnoissant de leurs bienfaits; pour moi, disoit Descartes, je crois devoir du retour à ceux qui m'offrent l'occasion de les servir. Ce beau sentiment, qu'on a tant répété depuis, & qui est presque devenu une formule, se trouve dans plusieurs de ses lettres. A l'égard de Dieu & de la religion, voici comme il pensoit. Jamais philosophe ne fut plus respectueux pour la divinité. Il prétendoit que les vérités même qu'on appelle éternelles & mathématiques, ne sont telles que

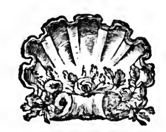
parce que Dieu l'a voulu. Ce sont des loix, disoit-il, que Dieu a établies dans la nature, comme un Prince fait des loix dans son royaume. Il trouvoit ridicule que l'homme osât prononcer sur ce que Dieu peut, & ce qu'il ne peut pas. Il n'étoit pas moins indigné que ceux qui traitoient de Dieu dans leurs ouvrages, parlassent si souvent de *l'infini*, comme s'ils savoient ce que veut dire ce mot. Les catholiques l'accusèrent d'être calviniste; les calvinistes, d'être pélagien; sur son doute, on l'accusa d'être sceptique; plusieurs l'accusèrent d'être déiste; & l'honnète Voétius d'être athée. Voilà les accusations. Voici maintenant ce qu'il y a de vrai. Il épuisa son génie à trouver de nouvelles preuves de l'existence de Dieu, & à les présenter dans toute leur force. Dans tous ses ouvrages, il parla toujours avec le plus grand respect de la religion révélée. Dans tous les pays qu'il habita, il fit toujours les fonctions de catholique. Dans son voyage d'Italie, pour s'acquitter d'un vœu, il fit un pélérinage à Notre-Dame de Lorrette. Dans ses méditations métaphysiques & dans ses lettres, il donna deux explications différentes de la transubstantiation. Dans son séjour en Suède, il ne manqua jamais une fois aux exercices sacrés qui se faisoient dans la chapelle de l'ambassadeur. Dans sa dernière maladie, il se confessa & communia de la main d'un religieux, en présence de l'ambassadeur & de toute sa famille. Est-ce là un calviniste? Est-ce là un pélagien? Est-ce un déiste, un sceptique, un athée? Jusqu'à quand calomniera-t-on les hommes célèbres? Jusqu'à quand ira-t-on chercher dans la religion, des armes pour les perdre plus sûrement, & faire servir ce qu'il y a de plus sacré à ce qu'il y a de

plus odieux, à la vengeance & à la haine ? On ne sauroit trop s'élever contre cet esprit de fureur. On ne sauroit trop venger l'homme juste & religieux que la calomnie outrage. Il est vrai que Descartes est enfin justifié, mais c'est après sa mort. J'ai tâché de rassembler en peu de mots toutes ses qualités personnelles ; il y a souvent des rapports entre l'homme & le philosophe, qu'on est bien-aise de saisir ; & quand il n'y en auroit pas, les moindres détails sur un homme célèbre intéressent encore.

Idem. (43) Descartes fut attaqué le 2 Février 1650 de la maladie dont il mourut. Il n'y avoit pas plus de quatre mois qu'il étoit à Stockolm. Il y a grande apparence que sa maladie vint de la rigueur du froid, & du changement qu'il fit à son régime, pour se trouver tous les jours au palais à cinq heures du matin. Ainsi il fut la victime de sa complaisance pour la Reine ; mais il n'en eut point du tout pour les médecins Suédois qui vouloient le saigner. *Messieurs*, leur crioit-il dans l'ardeur de la fièvre, *épargnez le sang François*. Il se laissa saigner au bout de huit jours, mais il n'étoit plus temps ; l'inflammation étoit trop forte. Il eut du moins, pendant sa maladie, la consolation de voir le tendre intérêt qu'on prenoit à sa santé. La Reine envoyoit savoir deux fois par jour de ses nouvelles. M. & Madame de Chanut lui prodiguoient les soins les plus tendres & les plus officieux. Madame de Chanut ne le quitta point depuis sa maladie. Elle étoit présente à tout. Elle le servoit elle-même pendant le jour ; elle le soignoit durant les nuits. M. de Chanut, qui venoit d'être malade, & encore à peine convalescent, se traînoit souvent dans sa

chambre, pour voir, pour consoler & pour soutenir son ami. Ah! c'est dans ces momens où tout nous échappe, c'est alors que les soins de l'amitié ont droit d'intéresser & d'attendrir. Descartes mourant serroit par reconnoissance les mains qui le servoient; mais ses forces s'épuisoient par degrés, & ne pouvoient plus suffire au sentiment. Le soir du neuvième jour il eut une défaillance. Revenu un moment après, il sentit qu'il falloit mourir. On courut chez M. de Chanut; il vint pour recueillir le dernier soupir & les dernières paroles d'un ami; mais il ne parloit plus. On le vit seulement lever les yeux au ciel, comme un homme qui imploroit Dieu pour la dernière fois. En effet, il mourut la même nuit, le 11 Février à quatre heures du matin, âgé de près de cinquante-quatre ans. M. de Chanut, accablé de douleur, envoya aussi-tôt son secrétaire au palais, pour avertir la Reine à son lever que Descartes étoit mort. Christine, en l'apprenant, versa des larmes. Elle voulut le faire enterrer auprès des Rois, & lui élever un mausolée. Des vues de religion s'opposèrent à ce dessein. M. de Chanut demanda & obtint qu'il fût enterré avec simplicité dans un cimetière, parmi les catholiques. Un prêtre, quelques flambeaux, & quatre personnes de marque qui étoient aux quatre coins du cercueil, voilà quelle fut la pompe funèbre de Descartes. M. de Chanut, pour honorer la mémoire de son ami & d'un grand homme, fit élever sur son tombeau une pyramide quarrée, avec des inscriptions. La Hollande, où il avoit été persécuté de son vivant, fit frapper en son honneur une médaille dès qu'il fut mort. Seize ans après, c'est-à-dire en 1666, son corps fut transporté en France. On coucha ses osse-

mens ſur les cendres qui reſtoient, & on les enferma dans un cercueil de cuivre. C'eſt ainſi qu'ils arrivèrent à Paris, où on les dépoſa dans l'égliſe de Sainte Geneviève. Le 24 Juin 1667, on lui fit un ſervice ſolemnel avec la plus grande magnificence. On devoit, après le ſervice, prononcer ſon oraiſon funèbre; mais il vint un ordre exprès de la cour, qui défendit qu'on la prononçât. On ſe contenta de lui dreſſer un monument de marbre très-ſimple, contre la muraille, au deſſus de ſon tombeau, avec une épitaphe au bas de ſon buſte. Il y a deux inſcriptions, l'une latine en ſtyle lapidaire, & l'autre en vers françois. Voilà les honneurs qui lui furent rendus alors. Mais pour que ſon éloge fût prononcé, il a fallu qu'il ſe ſoit écoulé près de cent ans, & que cet éloge d'un grand homme ait été ordonné par une compagnie de Gens de Lettres.



LETTRE

DE M. DE VOLTAIRE

A L'AUTEUR

DE L'ÉLOGE DE DESCARTES.

JE n'ai reçu qu'aujourd'hui, Monſieur, le préſent dont vous m'avez honoré, & la lettre charmante dont vous l'accompagnez. La mort de notre Réſident, chez qui le paquet eſt reſté longtemps, a retardé mon plaiſir, & je me hâte de vous témoigner ma reconnaiſſance. Vous ne ſavez pas combien je vous ſuis redevable. Ce n'eſt point là un diſcours académique; c'eſt un excellent ouvrage d'éloquence & de philoſophie. Autrefois nous donnions pour ſujet du prix, des textes faits pour le Séminaire de *S. S.*....; aujourd'hui les ſujets ſont dignes de vous. Il eſt plaiſant qu'à la ſuite d'un écrit ſi ſublime, il ſe trouve une approbation de deux D.......: elle ne peut nuire pourtant à votre ouvrage, il eſt admirable malgré leur ſuffrage.

On ne lit plus *Descartes*; mais on lira son éloge, qui est en même temps le vôtre. Ah! Monsieur, que vous y montrez une belle ame, & un esprit éclairé! Quel morceau que l'histoire de la persécution du nommé *Voet* contre *Descartes!* Vous avez employé & fortifié les crayons de *Démosthène* pour peindre un coquin absurde qui ose poursuivre un grand homme. Vous m'avez fait un vrai plaisir de ne pas oublier le petit Conseiller de province qui méprisait le Philosophe son frère. Tout votre ouvrage m'enchante d'un bout à l'autre, & je vais le relire dès que j'aurai dicté ma lettre; car l'état où je suis me permet rarement d'écrire. Vous avez parfaitement séparé le génie de *Descartes* de ses chimères, & vous avez habilement montré combien l'auteur même des tourbillons était un homme supérieur.

On m'a dit que vous faites un poëme épique sur le Czar *Pierre*. Vous êtes fait pour célébrer les grands hommes; c'est à vous à peindre vos confrères. Je m'imagine qu'il y aura une philosophie sublime dans votre poëme. Le siècle est monté à ce ton-là, & vous n'y avez pas peu contribué.

Vous faites, dans votre éloge de *Descar-*

tes, un éloge de la solitude qui m'a bien touché. Plût à Dieu que vous voulussiez partager la mienne, & y vivre avec moi comme un frère que l'éloquence, la poésie & la philosophie m'ont donné. J'ai dans ma mazure un ami, qui est, comme moi, votre admirateur, & avec qui je voudrais passer le reste de ma vie; c'est M. *D*....., qu'un malheureux emploi de finance rappelle à Paris. Il vous dira quelle obligation je vous aurais, si vous daigniez venir tenir sa place. Il est vrai que dans l'été nous avons un peu de monde, & même des spectacles; mais je n'en suis pas moins solitaire. Vous travailleriez avec le plus grand loisir: vous feriez renaître ces temps que nos petits-maîtres regardent comme des fables, où les talens & la philosophie réunissaient des amis sous le même toît. J'ai bien peur que ma proposition ne soit aussi qu'une fable; mais enfin il ne tient qu'à vous d'en faire la vérité la plus consolante pour votre serviteur, pour votre admirateur, &, permettez-moi de le dire, pour votre ami,

V.......

ÉLOGE

DE LOUIS,

DAUPHIN DE FRANCE.



ÉLOGE DE LOUIS, DAUPHIN DE FRANCE.

Noſcere provincias, noſci exercitui, diſcere à peritis, ſequi optimos, nihil appetere jactatione.
Imperare poſſet magis quàm vellet.
Tacit.

En célébrant le Prince que la France regrette, ce n'eſt pas un vain éloge que j'entreprends. Qu'importe à une cendre inſenſible nos regrets & nos louanges! Quelques vérités utiles à ceux qui, comme lui, ſont deſtinés à gouverner, honoreront plus ſa mémoire, que les larmes que nous pouvons

verser sur sa tombe. O vous qui le pleurez, c'est là l'hommage qui est digne de lui. Je vais rendre compte à la Patrie de ses travaux, de ses pensées, de tout ce qu'il eût voulu faire pour la rendre heureuse. Je sais qu'enlevé à la fleur de son âge, il n'a pu former que des vœux pour l'Etat; mais sa mémoire ne doit pas nous en être moins chère. Qu'avoit fait pour Rome ce Germanicus, dont le nom est encore aujourd'hui si célèbre? Il remporta quelques victoires, mais il ne fit rien pour le bonheur de Rome. Il fut vertueux; voilà sa gloire. Tous les Romains le pleurèrent. Les ennemis de l'Empire ne furent pas insensibles à sa mort; & la plume de Tacite traça ses vertus à la postérité. Trop inférieur à ce grand homme par les talens, j'aspire à l'égaler dans l'amour des vertus. J'aurai du moins la gloire de l'imiter, en louant un Prince qui a passé quinze ans à se rendre digne de régner, & qui n'eut de desir que celui de voir les hommes heureux.

Dans cet éloge, je ne dirai rien qui ne soit dicté par l'amour du bien public, & dont j'aye à rougir devant celui qui voit les cœurs des hommes. Si jamais le mensonge n'a souillé mes écrits, si la flatterie n'a point corrompu

corrompu mon cœur, ô Prince, ce n'eſt pas en te louant que je commencerai l'apprentiſſage de la baſſeſſe & du vice. Tu vécus vertueux, & ton ame dédaigneroit de vils éloges que tu n'aurois pas mérités.

Ceux qui avoient la confiance de ce Prince, ceux qu'il nommoit ſes amis, ne trouveront point leur nom dans cet ouvrage. C'eſt à la nation qui les connoît, à les louer. C'eſt à eux à faire leur renommée par leurs vertus ou leurs talens. Qu'ils méritent les éloges publics, & la France les pleurera auſſi quand ils ne ſeront plus. Mais vous, ô reſtes de lui-même, ô gages d'une union tendre & ſacrée, jeunes Princes, & vous ſur-tout qui devez ſuccéder à ſon rang, enfant de l'Etat & de la Patrie, en écrivant ce foible ouvrage, mon cœur s'occupera ſouvent de vous. J'oſerai quelquefois vous parler de vos devoirs. J'oſerai mettre devant vos yeux une grande Nation dont vous êtes l'eſpérance. Déja mon cœur, en vous parlant, éprouve cette émotion qu'inſpire l'amour de ſon pays. Ah! puiſſiez-vous éprouver bientôt vous-même ce ſentiment ſi doux, préſage du bonheur de nos enfans & de nos neveux! Puiſſiez-vous,

Prince, vous accoutumer de bonne-heure à écouter la voix de la Patrie & de la Vérité!

LA naiſſance de LOUIS DAUPHIN parut être un bienfait du ciel. L'arrière-petit-fils de LOUIS XIV, à peine échappé des ruines de ſa maiſon, alarmoit l'Etat par une foible ſanté. Une maladie dangereuſe l'avoit preſqu'enlevé aux vœux de la Nation. Le ſang de ce Duc de Bourgogne adoré eût été tari pour la France. L'incertitude de l'avenir, des orages paſſés, des prétentions qui pouvoient acquérir de la force, tout inquiétoit & alarmoit nos pères. L'Etat fatigué des longues agitations du règne de LOUIS XIV, ne déſiroit que le repos. C'eſt dans ces circonſtances que naquit LOUIS DAUPHIN DE FRANCE. La naiſſance d'un enfant qui doit régner, eſt un grand événement pour une Nation. Ce moment décide peut-être ſi un peuple entier pendant quarante ans, doit être heureux ou malheureux: & tandis que le peuple qui n'a jamais que la penſée du moment, entoure avec des bénédictions le berceau d'un enfant, le citoyen ſage & ſenſible lève ſes mains au ciel, & demande à Dieu que cet enfant ſoit juſte.

Le DAUPHIN étoit né pour la vertu; mais il falloit commencer par soutenir la plus terrible des épreuves, celle de son rang. Il étoit Prince, & il le savoit. Dans un âge où l'esprit ne voit aucuns rapports, où l'ame est trompée par les sens sans être aidée par la réflexion, où les événemens n'ont pu donner de forme au caractère, comment résister à toute la pompe de l'éducation royale? Comment soupçonner l'égalité des hommes, lorsque tant de respects effacent cette idée? Comment sentir sa foiblesse, parmi tant de forces auxquelles on commande? Pour rompre ce charme dangereux, il faudroit mettre l'enfant aux prises avec la nature; il faudroit lui donner l'éducation des événemens & de la nécessité, le familiariser avec sa foiblesse, le fatiguer de sa propre ignorance. Il faudroit sur-tout l'élever hors des cours, lui cacher peut-être son rang, & ne lui apprendre ce secret, que lorsqu'il auroit assez de vertu pour en être épouvanté. Mais ces vues ne paroîtront que des chimères au plus grand nombre des hommes; & l'habitude, le plus fort des empires, gouvernera toujours les peuples & les Rois.

La religion avec la probité présidèrent à

l'éducation du Prince, mais il retira peu de fruits de ces premières années. La nature lui réservoit la gloire de se créer lui-même; & dès qu'il se connut, il recommença son éducation. Il se livra d'abord aux charmes de cette littérature, si touchante pour ceux qui la cultivent, si dédaignée par ceux qui ne sentent rien. Il prêtoit l'oreille à la tendre harmonie des poëtes. L'orateur de Rome portoit dans son ame la douce impression de son éloquence. L'étude des langues lui ouvrit tous les siècles & tous les pays *. Il apprit à juger les nations dans leurs ouvrages. Tous les arts vinrent former son goût. Il admiroit cette espèce de création qui donne de la vie aux couleurs, des passions au marbre, du

* L'étude des langues, qui est le premier instrument des connoissances humaines, est peut-être plus utile encore aux Princes, qu'aux particuliers. Depuis que leur dignité ne leur permet presque plus de voyager pour s'instruire, en parcourant les ouvrages des différentes nations, ils appellent, pour ainsi-dire, ces nations autour d'eux, & ils les jugent. C'est là qu'ils trouvent l'esprit des siècles & des peuples; c'est là qu'en comparant tous les préjugés, ils peuvent les vaincre l'un par l'autre, & se guérir des erreurs de leur nation, par le spectacle des erreurs de la terre.

mouvement à l'airain. Un art plus enchanteur encore vint s'emparer de ſon ame, c'eſt celui qui fait naître le ſentiment, de l'harmonie des ſons. La muſique, qui chez les anciens faiſoit partie de la politique, devroit peut-être entrer dans l'éducation de tous les Princes. Trop portés par leur élévation, à une certaine fierté de caractère, peut-être ſeroient-ils heureux de n'être pas inſenſibles à un art, qui en réveillant les plus douces émotions dans l'ame, la diſpoſe à l'attendriſſement & à la pitié

Je ne crains pas qu'on reproche au DAUPHIN la connoiſſance & le goût de ces arts d'agrément. Chargé de les protéger, le Prince doit les connoître. Lui ſeul peut les porter au grand; lui ſeul peut lutter contre la pente invincible qui, dans les temps de luxe & de molleſſe, force le talent à ſuivre le cours de ſon ſiècle, & à ſe rétrécir ou ſe corrompre. Mais leur connoſſance ne forme dans le Prince qu'une éducation de ſentiment & de goût. Il en eſt une autre plus relative au bonheur des peuples & au devoir des Rois, & qui eſt le fruit des études les plus profondes.

Comme il eſt un moment dans la nature, où la raiſon ſe forme, où l'exiſtence s'étend,

où l'homme qui jusqu'alors n'avoit vécu que pour lui-même, commence à vivre dans ses semblables ; il est un moment pareil où le jeune Prince, digne de gouverner un jour, commence à naître pour ses Etats, & voit pour la première fois les rapports qui le lient au sort de vingt millions d'hommes, & qui lient vingt millions d'hommes à lui. D'abord il s'étonne & s'enorgueillit peut-être. Bientôt il est effrayé. Telle est la révolution qui se fit dans le DAUPHIN de la France, il y a quinze ans.

Il avoit assez de lumières pour sentir que l'étude du gouvernement avoit besoin d'un esprit vigoureux & profond, accoutumé à réflechir & à commander à ses idées. La pensée, comme un coursier rebelle, résiste à ceux qui n'ont pas pris l'habitude de la dompter. Il vit donc qu'il falloit d'abord travailler son esprit, & former l'instrument avant de commencer l'ouvrage. Il se jetta dans l'étude des livres philosophiques. D'abord il étudie la logique de ces solitaires célèbres, admirateurs, rivaux & compagnons de Pascal. C'est là qu'il apprend cet art qu'on a réduit en règles, de lier ensemble ses idées, & de passer de l'une à l'autre en les enchaînant.

Pour juger combien cet art eſt utile au Prince, qu'on penſe qu'un faux raiſonnement dans un conſeil, a ſouvent préparé la chûte d'un Etat. Ces ſecours ne lui ſuffiſoient point. Il s'applique à l'étude des philoſophes les plus célèbres. Le père & le créateur de la philoſophie moderne lui offre ſa Méthode & ſon Doute. Il recherche avec Mallebranche les erreurs de l'imagination & des ſens, & s'aſſure du caractère de la vérité. Il ſuit pas à pas dans Loke, la marche & le développement de l'eſprit humain. Ces ouvrages faiſoient les délices de ce Prince, & l'objet de ſes méditations. C'étoit là qu'il mûriſſoit ſon eſprit pour des études plus relevées. Il y a plus de rapport, qu'on ne croit, entre l'eſprit du philoſophe & celui du Prince. Dans tous les deux, l'inſtrument eſt le même; l'objet ſeul des travaux eſt différent. Tous deux doivent apprendre à généraliſer leurs idées, à ſaiſir de grands réſultats, à ſuivre l'enchaînement des effets & des cauſes. Tous deux doivent ſe faire des principes qui aſſurent leur marche, autour deſquels ils puiſſent raſſembler les détails, & les lier d'une chaîne commune. Tous deux doivent appuyer ces principes, non ſur le préjugé, ſur des idées paſſagères & des con-

ventions d'un moment, mais fur l'ordre & les rapports immuables des chofes. Tous deux enfin doivent éviter l'efprit de fyftème, qui égare au lieu de guider *. C'eft dans les mêmes vues que le DAUPHIN avoit étudié l'hiftoire immenfe de la philofophie. Ce vafte tableau des opinions & des erreurs lui apprenoit à connoître l'efprit humain : il voyoit quelles opinions ont été liées avec les climats, les fiècles, les gouvernemens, & l'influence qu'elles ont eue fur le fort des peuples & des Rois.

Quand il fe fut, pour ainfi-dire, effayé, & qu'il eut développé en lui cette portion de l'efprit philofophique qui fuit la chaîne des objets, il fe livra tout entier à l'étude qui devoit l'occuper le refte de fa vie. D'abord il fe forma pour lui-même un plan raifonné de tous les objets du gouvernement.

Il n'y a des peuples & des Rois que depuis que les fociétés font établies. Pour connoître l'étendue du pouvoir fouverain, il étoit donc remonté à l'origine de ces grands corps, qui

* On ne peut donc douter que l'étude des ouvrages philofophiques ne foit très-utile pour l'efprit d'un jeune Prince. Elle l'étend, le fortifie & l'éclaire.

raſſemblant les hommes épars ſur la terre, ont formé de toutes les volontés une ſeule volonté, & de toutes les forces diviſées, une force publique & générale. C'eſt dans ce moment qu'il avoit vu la ſouveraineté élever ſa tête au milieu des hommes. Elle étoit appuyée ſur la loi; mais elle paroiſſoit marcher entre le deſpotiſme & l'anarchie; & la loi vigilante, meſurant ſes pas, la tenoit toujours à une égale diſtance de ces deux termes. Le DAUPHIN avoit médité tous ces livres célèbres qui, en marquant les rapports du Souverain avec le peuple, ont établi les fondemens du droit public. Mais la droiture de ſon ame, qui cherchoit toujours la vérité, ne lui faiſoit voir ſouvent qu'avec indignation, dans ces livres vantés, les préjugés de l'homme mis à la place des loix de la nature, la force érigée en droit, le ſang des peuples vendu aux caprices de la tyrannie, la ſervitude autoriſée par des raiſonnemens d'eſclaves, la dignité de la nature humaine méconnue par des hommes, le peuple calomnié devant ſes chefs, & des Ecrivains foibles ou mercénaires, qui aſſez hardis pour ſe charger de la cauſe du genre-humain, la trahiſſoient indignement pour un vil intérêt d'honneurs ou de fortune.

Il ſentoit que la grandeur des Souverains étant d'être juſtes, c'étoit offenſer les Rois que de leur livrer les peuples comme des troupeaux. C'eſt dans ces vues d'humanité qu'il avoit peſé le droit de la guerre. Je goûte une ſatisfaction bien douce, en apprenant aux hommes qu'il y avoit un Prince deſtiné à régner ſur eux, qui n'avoit que de l'horreur & du mépris pour ce brigandage inſenſé. Il ne croyoit pas que la conquête d'une province pût être miſe en balance avec la vie d'un homme; & le Prince qui remportoit une victoire injuſte, lui paroiſſoit être autant de fois aſſaſſin & meurtrier, qu'il périſſoit d'hommes ſur le champ de bataille.

Inſtruit de l'origine & de l'étendue du pouvoir ſouverain, & du rapport des nations avec les nations, il cherche les moyens de procurer à l'Etat qui doit lui être confié, la plus grande félicité du plus grand nombre; mais pour y parvenir, il faut qu'il connoiſſe les hommes. Un DAUPHIN ne les voit point agir. Il ne les entend pas. Sa dignité qui en impoſe, arrête toutes les paſſions. Le Prince qui pendant trente ans n'a vu que des courtiſans, n'a pas encore vu d'hommes. Il a donc beſoin d'être tranſporté dans un pays nou-

veau, où la nature se déploye avec toutes ses foiblesses, où l'on voye le jeu de tous les ressorts, où les vices n'ayent plus de masque, où les fourberies politiques portent leur nom. Ce pays est l'histoire. Le DAUPHIN la parcourt avec avidité. Il voit dans les hommes qui ont vécu, ceux qu'il doit gouverner un jour. Il y trouve la morale toujours incertaine des particuliers, & la morale encore plus flottante des Etats. Il y étudie l'art de faire sortir du milieu de tous ces chocs & de toutes ces résistances, la plus grande somme de bonheur. Les hommes qui ont régné, attirent sur-tout ses regards. Si tout-à-coup on transportoit un jeune Prince dans un vaste & immense mausolée, où les cendres de tous les Souverains qui ont existé sur la terre, Rois, Pontifes, Empereurs, ou Califes, fussent réunies, & qu'il pût voir écrit sur chacune de ces urnes le jugement des Nations & de la Renommée, là le respect & l'amour, ici la haine & le mépris, quelle impression ne feroit pas sur lui ce grand spectacle? Voilà ce qu'est l'histoire pour le Prince. Du milieu de tous ces tombeaux, il voit s'élever le fantôme de la postérité qui lui crie, c'est ici que tu seras toi-même placé, c'est ici qu'un jour tu dois être jugé.

L'hiſtoire des Républiques anciennes avoit élevé ſon ame par le ſpectacle des vertus. Les Etats modernes, malgré le vice & la foibleſſe de leur inſtitution, lui avoient offert des leçons utiles. Mais il s'arrête ſur l'hiſtoire de la France. Ses loix & ſa conſtitution, les droits des Rois & ceux des peuples, les maux de l'anarchie & les maux du deſpotiſme, la ſource de la grandeur ou de la décadence dans chaque époque, les avantages ou les abus de chaque principe d'adminiſtration, les orages des guerres civiles, les convulſions du fanatiſme, le choc de deux pouvoirs rivaux, les ſuites cruelles d'une autorité uſurpée; il cherche à tout voir & à profiter de tout. Il ſuit avec attention, à travers les différens ſiècles, l'origine, les progrès & les changemens de ces corps intermédiaires qui ſont de l'eſſence des monarchies, qui conſervent le dépôt des loix, & veillent ſur les formes dont doit être revêtue l'autorité ſouveraine. C'étoit dans cette hiſtoire qu'il avoit appris à connoître & à juger ſa nation. Il avoit vu, dans tous les temps de la monarchie, une nation aimable & généreuſe, gaie dans le malheur, brave dans les combats, plus près de l'excès que de l'opiniâtreté du

courage, plus faite pour être gouvernée par les mœurs que par les loix, plus ſenſible à l'opinion qu'à la vertu, auſſi impétueuſe dans ſa foibleſſe que dans ſa force, brillante & légère, profondément occupée aujourd'hui de ce qu'elle oubliera demain, ardente, capable d'enthouſiaſme, incapable de grands crimes, & peut-être de tout ce qui demande de l'énergie & de la ſuite ou dans le bien ou dans le mal. Il penſoit qu'une telle nation avoit plus beſoin de chefs qu'une autre pour la conduire; que les principes qui lui manquoient, devoient être dans la tête du Prince; qu'en donnant une ame à cette force impétueuſe, on pouvoit vaincre les plus grandes réſiſtances; que le reſſort de l'honneur, plus fort que les récompenſes & que les peines, pouvoit ſuppléer à toutes les vertus, & rendre toutes les paſſions utiles.

L'hiſtoire lui avoit donné la connoiſſance des hommes; mais elle ne pouvoit lui donner celle des provinces & de l'état actuel du royaume. Le Duc de Bourgogne ſon aïeul, avide comme lui de s'inſtruire, avoit demandé des mémoires aux Intendans; mais il ne ſe trouva qu'un ſeul homme, ou inſtruit, ou actif, ou digne de ſervir la Patrie & le

Prince; & l'héritier de la France ne put parvenir à la connoître. Instruit par cet exemple, le DAUPHIN désiroit de voyager lui-même dans les provinces. Il sentoit que c'étoit là une des meilleures parties de l'éducation d'un fils de Roi. En effet, qu'apprend-on dans une cour ? Quel spectacle y vient intéresser l'ame? Quels malheureux y réveillent la sensibilité? Quels objets y éclairent & y aggrandissent l'esprit? Du luxe, de l'orgueil & du faste, voilà les leçons des cours. C'est en parcourant les provinces, qu'un fils de Roi deviendroit homme & politique. C'est là qu'il pourroit estimer les forces d'une nation: car la nation n'est point dans les palais; elle est dans les sillons des campagnes, sous le chaume du laboureur, dans l'atelier de l'artisan, sous les toits obscurs de la médiocrité. C'est là que sont les armées & les flottes, les mains qui nourrissent l'Etat, les bras qui le défendent, les arts qui l'enrichissent. Près des cours on ne sent ni la misère ni la dépopulation d'un Etat. A mesure que les campagnes se dépeuplent, la capitale se remplit. L'or, par une pente invincible, y coule sans cesse du fond des provinces. Le luxe même y cache la misère; & l'indigence, poursuivie par la

honte, apprend, pour lui échapper, à imiter la richeſſe. Mais dans les provinces, on voit à découvert l'état d'un royaume. S'il eſt malheureux, la misère y traîne ſes lambeaux; la pâleur y décèle le beſoin. Dans le ſilence des campagnes, on entend mieux les cris des enfans qui demandent du pain à leur mère affamée. La vue d'une chaumière qui tombe en ruine, ou d'une grange entr'ouverte, feroit naître plus d'idées utiles au Prince, que toute la pompe des palais des Rois. Le DAUPHIN étoit vivement frappé de l'utilité de ces voyages; il aimoit à ſe rappeller ſouvent cette idée; il aimoit à en parler: & lorſqu'il commença à s'affoiblir, lorſqu'il eſpéroit encore, & que la France eſpéroit avec lui, le premier uſage qu'il eût voulu faire de ſa ſanté, ô peuples, eût été l'exécution de ce projet. Mais s'il y a des connoiſſances qu'il étoit obligé d'attendre, il alloit au devant de celles qui ne dépendoient que de l'activité de ſon eſprit.

Il avoit vu que tout gouvernement utile aux peuples eſt fondé ſur les loix. Il veut donc les connoître. Mais le Prince n'a pas beſoin de les étudier comme le Magiſtrat. Celui-ci doit en ſuivre les détails; l'autre doit en ſaiſir

l'enfemble & l'efprit général. Lorfque le DAUPHIN commença cette grande étude, depuis quelques années paroiffoit en France ce livre célèbre, où toutes les loix des nations font envifagées fous tous leurs rapports. Le DAUPHIN l'avoit lu avec la réflexion d'un homme d'Etat. L'obfcurité répandue quelquefois fur cet ouvrage utile, & profond lors même qu'il ne paroît pas l'être, lui fit défirer d'entendre & de confulter l'auteur lui-même. Déja il étoit affez inftruit pour l'admirer fouvent, & le combattre quelquefois. Il lui propofa fes doutes; & tel fut le fuccès de ces conférences, que le DAUPHIN aima toujours & refpecta ce grand Homme, lors même qu'il ne penfoit pas comme lui. Ainfi un Roi célèbre du Nord confulta Léibnitz fur la légiflation; & le philofophe eut la gloire d'éclairer le Prince *.

Fidèle au plan qu'il s'eft tracé, il defcend de ces idées générales fur toutes les loix, aux

* C'eft dans cette occafion qu'on pouvoit appliquer à Monfieur le Dauphin ce mot de Montefquieu lui-même : « que le Prince ne craigne pas ces rivaux qu'on » appelle les hommes de mérite ; il eft leur égal, dès » qu'il les aime ».

loix

loix particulières de la France. Il avoit jetté les yeux ſur ce cahos. Il avoit vu preſque toutes nos loix politiques & civiles prendre leur ſource dans ce gouvernement ſingulier qui établit à la fois la dépendance des choſes & celle des perſonnes, qui fit naître une foule de droits ſur un même domaine, créa des ſeigneurs, fit des maîtres, & oublia les hommes, compoſa la puiſſance ſouveraine d'une foule de petits pouvoirs enchaînés & dépendans, dont la chaîne ſe relâchoit à meſure qu'elle devenoit plus étendue, eſpèce d'ariſtocratie tumultueuſe, & de deſpotiſme diviſé, qui avoit la dépendance des monarchies ſans l'activité de ſon principe, & les troubles des républiques ſans leur liberté. Du ſein de ce gouvernement féodal, le DAUPHIN avoit vu ſortir nos loix ſur les diſtinctions des biens, ſur celles des perſonnes, ſur les privilèges des rangs, ſur les droits des domaines, ſur les ſucceſſions des citoyens, & la foule preſque innombrable de nos coutumes. La France lui parut comme accablée ſous le fardeau de ſa légiſlation; & il déſiroit qu'en écartant ce qui eſt fait pour d'autres ſiècles ou d'autres mœurs, on mît enfin une juſte harmonie entre nos beſoins & nos loix.

Dans l'étude des loix criminelles, il s'élève jusqu'à ce point de la morale politique, qui tend plus à prévenir les crimes qu'à les punir, & empêche le législateur d'en être le complice. Les mœurs, autre espèce de loi qui dirige l'opinion publique & qui en fait la force, avoient également fixé son attention. Mais il voyoit avec douleur que ce ressort s'affoiblissoit tous les jours parmi nous. On l'a entendu déplorer cette vénalité honteuse, qui a mis un prix à tout, même à la vertu. On l'a vu chercher par quels moyens on pourroit remettre l'or à sa place, jusqu'où pouvoit s'étendre l'influence des chefs sur le caractère des peuples; & si dans la cour d'un Monarque, en dirigeant utilement la dépendance & l'intérêt, on ne pourroit pas faire servir les vices même d'instrument aux vertus.

Mais en remarquant dans son siècle cette pente générale des ames vers la corruption & l'amour de l'or, il avoit vu dans tous les esprits une secousse heureuse, qui les portoit à la recherche de tous les grands objets de la politique. Chaque siècle a son esprit & son caractère. Le Prince est sur la hauteur, & sa fonction est d'observer la pente & le cours du torrent. S'il a du génie & une véri-

table force, il le dévance. Quand la direction est funeste, il se met au devant pour la rompre. Mais s'il est sans vigueur & sans énergie dans l'ame, & qu'il reste derrière sa nation, alors il n'est point fait pour son siècle, & son siecle n'est point fait pour lui. Il perd & laisse échapper une grande époque; le but de la nature est manqué, & l'ouvrage de l'humanité perfectionnée reste encore suspendu pour des siècles. Le DAUPHIN ne vouloit point que, s'il étoit un jour appellé au trône de la France, il pût se reprocher de n'avoir pas fait aux hommes tout le bien qu'il pouvoit leur faire. Il savoit que l'agriculture, le commerce & les finances sont les trois grands ressorts dans les Etats modernes, comme la vertu & l'amour de la Patrie dans les constitutions anciennes; & il avoit résolu de s'instruire à fond sur tous ces objets de l'économie politique. O vous, qui que vous soyez sur la terre, qui êtes destinés à régner, apprenez par l'exemple de ce Prince à vous instruire. Le statuaire s'exerce à manier le ciseau. Le peintre étudie l'art des couleurs, & dessine les têtes de Raphaël. L'architecte va parmi les ruines antiques mesurer les colonnes, & lever les proportions des palais. Le

plus difficile des arts, l'art de régner eſt-il donc le ſeul qu'il ne faille point apprendre? Autrefois dans des Etats moins grands, & où les mœurs faiſoient preſque tout, la vertu peut-être ſuffiſoit pour gouverner les hommes. Mais aujourd'hui les Etats ſont de vaſtes machines. Pour en diriger les reſſorts, il faut les connoître. Un ſeul qui ſe dérange arrête tous les mouvemens. Vous ne pouvez vous tromper, qu'une nation ne ſoit malheureuſe. Un ſeul édit mal calculé ſur les finances, peut porter le déſeſpoir dans vos campagnes, & ôter cent mille bras à la Patrie. Une ſeule erreur ſur le commerce peut fermer vos ports, & repouſſer loin de vous les richeſſes étrangères. Les guerres injuſtes, les batailles perdues ne ſont que des fléaux d'un moment : mais les erreurs politiques font le malheur d'un ſiècle, & préparent le malheur des ſiècles ſuivans. Le DAUPHIN étoit frappé de ces vérités, & il regardoit comme le premier devoir de ſon rang d'acquérir des connoiſſances économiques; il les cherchoit dans les livres, dans les converſations, dans des conférences réglées avec des hommes inſtruits. Il avoit donné une attention particulière au commerce, qui de tout temps a eu tant d'in-

fluence sur les Etats, mais qui aujourd'hui est devenu presque la base de la politique de l'Europe. En effet, depuis que l'or est la mesure de tout, depuis que la grandeur des Etats se calcule, les moyens d'acquérir de l'argent, & les canaux qui le portent, sont devenus le premier objet de l'administration. C'est dans les comptoirs des marchands qu'on se dispute les mers & les champs de batailles. Le DAUPHIN étudioit le commerce en Homme d'Etat. L'agriculture qui en est la source & la base, l'industrie qui l'étend en appropriant les productions aux besoins des peuples, la liberté qui en est l'ame, & qui par la confiance l'attire des bouts de l'univers, le crédit public qui l'affermit en multipliant les richesses réelles par des richesses fictives, le change qui le facilite en fixant la proportion entre les valeurs relatives des signes, enfin cette balance utile du commerce, qui est aujourd'hui celle du pouvoir, & qui est le résultat de l'équilibre entre ce que l'on donne & ce que l'on reçoit; tous ces objets avoient été tour à tour le but de ses méditations & de ses recherches. Il avoit joint à cette étude, celle des finances qui devroient soutenir le commerce, & qui trop souvent le détruisent.

S'il eſt utile à un Prince d'être inſtruit de cette branche de l'adminiſtration, c'eſt ſur-tout dans ces criſes violentes où les reſſorts de l'Etat ſont preſque forcés, quand l'Etat créancier & débiteur de lui-même, s'effraye de ſes engagemens, quand les remèdes ſont preſque auſſi dangereux que les maux. C'eſt alors que le Prince a le plus beſoin de lumières pour comparer & pour choiſir. Témoin de toutes les ſecouſſes qui depuis quelques années agitoient l'eſprit national ſur cet objet, le DAUPHIN ſuivoit d'un œil attentif tous ces mouvemens, & ſaiſiſſoit tous les traits de lumière qui ſortoient du choc des opinions & des ſyſtèmes. Il avoit lu avec autant d'avidité que d'attention les Mémoires de ce fameux Miniſtre de Henri IV, qui ſera éternellement célèbre, & pour le bien qu'il fit, & pour celui qu'il voulut faire. Il l'admiroit également, ſoit qu'en rétabliſſant l'ordre, il arrachât le peuple à ceux qui s'enrichiſſoient de ſa misère, ſoit que par une intrépide économie, il éteignît les dettes publiques, & pourvût aux beſoins de l'Etat ſans nuire à ceux du citoyen. Le ſage & courageux Sully lui paroiſſoit le modèle des Miniſtres, comme Henri IV le modèle des

Rois. Avide de s'inſtruire, il a recours à tous les hommes d'Etat. Les uns l'inſtruiſoient par leurs diſcours, & les autres par leurs écrits. Le génie éclairé par l'expérience, veilloit ſouvent par les ordres de ce prince, pour lui compoſer des mémoires. C'eſt de ces mémoires comparés qu'il tâche d'extraire la vérité. Il rapproche les ſyſtèmes. Il pèſe les avantages. Il preſſent les abus. Dans les grands ouvrages il ſaiſit les principes, & s'applique enſuite à développer lui-même les conſéquences. Dans d'autres il ſépare les vérités mêlées à des erreurs. Souvent il remonte au principe des erreurs même, parce qu'il eſt utile de voir comment on peut s'égarer. Il apprend à diſtinguer la ligne preſque inviſible que la nature a tracée pour les Etats comme pour les hommes, & ſur laquelle ſe trouve le bien politique comme le bien moral. Souvent il développe ſes idées par écrit, il les lie enſemble par la méthode, & ſe forme une chaîne de principes, qui lui préſente en un inſtant le ſpectacle & le fruit de pluſieurs mois d'étude. Je voudrois pouvoir citer ces écrits précieux, ils loueroient mieux ce Prince que ma foible voix. Mais ces écrits appartiennent à l'Etat. C'eſt le plus noble héritage

qu'il ait laissé. Ils seront pour ses enfans l'image de son esprit & de son ame; & même après sa mort, quelque chose de lui sera encore utile à la Patrie.

Je n'ai point encore parcouru tout le cercle de ses connoissances; & il en avoit d'autres qu'on ne devoit point attendre d'un Prince qui n'étoit presque jamais sorti de la cour. On sera étonné d'apprendre qu'il connoissoit la marine, comme s'il eût habité long-temps sur des vaisseaux. Des officiers de mer interdits de l'entendre, se demandoient où il avoit appris le pilotage & l'art de la manœuvre. C'est ainsi que ce Prince avoit embrassé tous les objets de l'administration publique. Au milieu d'une cour, & dans l'âge des passions, il s'étoit livré à des études profondes. Je n'exagère rien, en disant que les heures qu'il n'employoit point au travail, lui paroissoient perdues. Nous savons aujourd'hui qu'il en donnoit trop peu au sommeil, & qu'il forçoit la nuit à lui rendre le temps que les bienséances & les devoirs lui avoient enlevé pendant le jour. O peuples! c'étoit vous qui étiez le but de ses travaux. C'étoit votre bonheur dont il s'occupoit. De son cabinet solitaire, où si souvent il médita en silence,

il parcouroit vos campagnes & vos villes. La douce image de la félicité publique venoit errer devant ses yeux, & le soutenoit la nuit au milieu de ses veilles. Quelle est l'ame dure, quel est le citoyen insensible & glacé qui, en voyant ainsi un jeune Prince se dévouer tout entier au travail pour le bonheur public, ne se sente attendri par la reconnoissance & par l'amour ?

Un homme remercia le ciel d'être né du temps de Socrate, pour l'entendre & devenir meilleur. Le DAUPHIN le remercioit de l'avoir fait naître dans un temps où il pouvoit trouver assez de lumières pour s'instruire. En effet, nous sommes dans le siècle où les Rois peuvent apprendre & faire de grandes choses. Le temps n'est plus où l'Europe étoit divisée en un certain nombre de gouvernemens gothiques & barbares, fondés sur l'ignorance & sur des coutumes de Sauvages. Le peuple a cessé d'être esclave ; les Nobles ont cessé d'être tyrans ; le despotisme a chassé l'anarchie ; les mœurs ont affoibli le despotisme ; l'intérêt & les siècles ont amené les lumières ; on connoît mieux les rapports de tout ; on a balancé toutes les constitutions ; on a perfectionné tous les arts ;

il s'agit enfin de perfectionner la société : c'est le grand but de la nature ; ce doit être l'ouvrage des Rois. Quelques hommes ramassent les pierres de l'édifice, & en dessinent le plan ; mais c'est aux Rois à le construire. Ils ont l'empire de la force ; qu'ils y joignent l'empire du génie : la force alors sera dans chaque état ce qu'elle est dans la constitution du monde, le lien de toutes les parties, le principe de l'harmonie générale. Mais pour produire ces grands effets, il faut que les Princes ayent passé la moitié de leur vie à s'instruire, & qu'ils passent le reste à commander. O toi que nous regrettons, ô Prince ! tu n'as rien fait pour nous, mais le citoyen sensible n'honorera pas moins ta cendre de ses larmes. Ton cœur a entendu le vœu de l'humanité. Tu as connu tes devoirs ; tu les a remplis. Tu as donné au soin pénible de t'instruire, tes plus belles années. Tu as cherché tous les moyens de faire un jour du bien aux hommes. Tu es quitte envers la nature & la patrie ; & c'est à nous à te pleurer.

Il est des Princes dont l'éloge est fini, quand on a loué leurs talens. Jamais le doux nom de la vertu ne fut fait pour eux. Ils

étonnent, mais ils n'ont pas le droit d'attendrir & d'intéresser. Le Prince à qui nous offrons cet hommage, joignit à des connoissances profondes le mérite plus rare d'être vertueux. C'est un exemple de plus pour ceux qui doivent régner ; c'est un encouragement utile pour nous-mêmes, dans des temps où la vertu peut-être est devenue pénible. Ah ! si dans le dernier rang même, elle mérite les éloges & le respect, ne l'honorerons-nous point, placée près du trône? Ne soyons point ingrats, & n'oublions pas du moins qu'elle est utile.

Si l'homme a une grandeur réelle, c'est parce qu'il peut perfectionner son ame. L'univers physique obéit en aveugle aux loix qui le dirigent. Les limites invariables des êtres sont posées, & ils ne connoissent pas même la perfection qui leur manque. L'homme seul, en travaillant sur lui-même, peut ajouter à l'ouvrage de la nature ; il peut agrandir ses vertus, s'en créer de nouvelles, & perfectionner ses sentimens, comme ses idées. C'est le devoir de l'homme, c'est surtout le devoir du Prince. Né pour commander aux nations, il faudroit que la perfection de son ame suivît les rapports de sa puissance;

il doit donc ſe meſurer ſans ceſſe avec l'étendue de ſes devoirs, pour ſe rendre meilleur. Telle fut (& cet éloge donné à un Prince n'eſt point une flatterie) telle fut la conſtante occupation du DAUPHIN pendant les quinze dernières années de ſa vie. Il étudioit l'art des vertus, en même temps qu'il apprenoit l'art des Rois, ou plutôt ces deux arts ſont le même. Le premier devoir du Prince eſt de ſe commander : le DAUPHIN exerça de bonne heure ſur lui cet utile empire. Pourquoi craindrions-nous de dire qu'il avoit reçu de la nature des paſſions ardentes, & cette fierté qui dans un particulier peut être voiſine de la grandeur, mais qui dans un jeune Prince devient trop aiſément de l'orgueil. Je ne parle point de cet orgueil utile qui fait faire de grandes choſes, mais de celui qui rétrécit l'ame au lieu de l'étendre, & bleſſe l'humanité ſans ſervir l'Etat. Heureuſement il connut bientôt que plus on eſt élevé, plus on eſt obligé de faire pardonner ſon rang; que les hommes refuſent par orgueil ce que l'orgueil exige, & que ce n'eſt qu'en leur faiſant du bien qu'il faut leur apprendre qu'on eſt au deſſus d'eux. Son eſprit plus développé lui porta dans la ſuite les

principes de l'égalité des hommes ; mais il avoit déja commencé à travailler fortement ſur lui-même. Un penchant impétueux le portoit à la colère : ce ſentiment qui rendit Alexandre meurtrier de ſon ami, & Théodoſe aſſaſſin de vingt mille de ſes ſujets, l'effraya dès qu'il le connut. Bientôt il ſut ſe vaincre ; & telle étoit à la fin la douceur de ſes mœurs, qu'il n'avoit plus même le mérite de combattre. Je ſais que des Princes ſont parvenus à ſe vaincre par vanité. La vanité étoit dans leur ame le contre-poids des paſſions ; & ils aimoient mieux ſe tourmenter par des ſacrifices, que ſe déshonorer par des foibleſſes. Dans le DAUPHIN ces combats généreux avoient pour principe la vertu même : la vertu, ce ſentiment ſublime qui nous élève au deſſus de nous-mêmes, qui développe à nos yeux toute la beauté de l'ordre moral, qui dirige nos actions & nos penſées, non ſur l'inſtinct du moment, mais ſur un plan invariable & toujours ſuivi, ce ſentiment qui retranche à l'homme tout ce qui eſt vil, & ne lui laiſſe d'activité que pour ce qui eſt grand & juſte, étoit profondément gravé dans l'ame de ce Prince. La vertu préſidoit à ſa penſée ; elle reſpiroit dans ſes diſcours ;

elle étoit devenue la base de son caractère; & à force de s'y conformer, il ne la suivoit plus par principes, mais par besoin. Delà cette estime, ou plutôt ce respect si tendre pour les hommes vertueux. Tout ce qui lui offre l'image de la vertu, a des droits sur son cœur. Il la respecte dans l'indigence; il va au devant d'elle dans le malheur. Quand la vertu est malheureuse, disoit-il, c'est le crime des hommes; c'est à ceux qui les gouvernent, à le réparer. Il ne l'avilissoit pas au point de la croire inutile au gouvernement des Etats. Il eût été bien loin d'adopter cette politique de quelques tyrans, qui croyoient qu'il étoit peut-être bon de louer la vertu en public, mais qu'il falloit toujours la tenir éloignée des trônes, qu'elle portoit de la foiblesse dans les grands intérêts, que ces hommes justes ne savent que resserrer les limites de la puissance qu'il faut toujours étendre, & que l'intérêt de l'Etat, c'est-à-dire de ceux qui le gouvernent, est de ne confier l'autorité qu'à des hommes qui sachent au besoin avoir le courage de la honte & l'audace du crime. Le DAUPHIN eût aimé à rassembler autour de lui les hommes vertueux : c'eût été un de ses projets. Quel spectacle que celui d'un

Prince qui du haut du trône donne le signal à la vertu, & lui crie : sors de l'obscurité, brise tes fers ! Que l'insulte & le mépris cessent de te poursuivre ; viens te ranger auprès du trône ; viens l'honorer, il est vil sans toi. Que l'humanité soit vengée ; qu'à ta voix elle se rassure ; viens, amène avec toi tous ceux qui te connoissent & qui t'aiment ; unissons-nous pour le bonheur des hommes. Mille fois les méchans se sont ligués pour le malheur & pour le crime ; montrons à la terre une ligue nouvelle, la ligue de tous les hommes vertueux pour faire le bonheur d'une nation. O vous, qui méritez ce titre, je vous appelle tous, j'implore votre secours. Citoyens, étrangers même, si vous êtes vertueux, la Patrie vous adopte. En servant l'Etat vous devenez ses enfans. J'aspire à la gloire d'être votre chef. Enchaînons le crime, commandons au hasard, diminuons les maux. Faisons tous ensemble l'essai de ce que peut sur la terre l'autorité unie à la vertu. Croit-on qu'avec de tels sentimens, il regardât les honneurs, le rang ou la naissance comme un droit qui dispense d'être vertueux ? Et qu'étoit la Noblesse dans son institution, que l'image & le symbole de la vertu même ?

Tout a été perdu, dès que ces deux chofes ont été féparées. On peut donc juger de quel œil il regardoit le vice, même accrédité & puiffant; quel mépris il avoit pour ceux qui, chargés d'une illuftre naiffance, déshonorent à la fois leurs aïeux & eux-mêmes, aviliffent & les honneurs qu'ils ont, & ceux auxquels ils prétendent, infultent à la renommée, & joignent l'orgueil à la honte. Le DAUPHIN refpectoit les titres, mais il jugeoit les perfonnes; & jamais la bienféance ne lui arracha pour les dignités cet hommage du cœur qu'il n'accordoit qu'au mérite.

On ne peut être vertueux fans être jufte; & cette qualité eft peut-être de toutes, celle qui eft la plus néceffaire au Prince. Dans les grandes fociétés les paffions tendent fans ceffe à rompre l'égalité établie par la loi entre les citoyens; c'eft un choc continuel de la force contre la force. La Juftice rétablit l'équilibre entre les forces qui fe combattent. C'eft la Juftice qui crie à l'homme puiffant, tu es efclave de la loi; c'eft elle qui dit au riche, le pauvre eft ton égal. Si la Juftice s'affoupit, la tyrannie s'éveille, elle lève auffi-tôt fes cent bras; & les chaînes de l'oppreffion s'étendent. Je ne fais point un mérite

rite au DAUPHIN d'avoir eu la justice dans le cœur ; c'étoit son devoir, puisqu'il étoit Prince. Mais je remarquerai qu'elle tenoit en lui à un respect inviolable pour les loix. Comme il les avoit méditées, il avoit appris à les aimer. Delà son éloignement pour les abus du pouvoir. Il pensoit que tout membre de l'Etat ne doit être jugé que par la loi de l'Etat, & que la liberté du citoyen ne peut être sacrifiée qu'à la liberté publique. Ce même sentiment lui faisoit détester les accusations secrettes, & cette espèce d'hommes aussi cruelle que lâche, qui trafiquent dans l'ombre, de la sûreté de leurs concitoyens. Il regardoit les délations comme le ressort d'un gouvernement foible & corrompu qui avilit une partie des citoyens pour perdre l'autre, corrompt les ames en payant l'infamie, & encourage à la calomnie par l'intérêt. Pour rendre inutiles ces moyens honteux de nuire, il vouloit qu'il n'y eût d'autres crimes que ceux de la loi, & que la loi elle-même accusât ceux qu'elle condamne. Ce Prince eût donc désiré d'être juste ; mais pour l'être, il veut connoître la vérité. Il s'effraye à la vue d'une espèce de conspiration générale pour plonger les Princes dans l'erreur. Toutes les

hiſtoires lui offroient la vérité trahie dans les cours par ambition ou par foibleſſe, des Rois qui ignoroient ſeuls ce qui étoit ſu de l'Europe entière, & les cris des peuples gémiſſans repréſentés aux pieds des trônes, comme les acclamations de la félicité publique. Epouvanté de ces exemples, il cherche par-tout la vérité; il l'étudie dans les livres; il l'appelle dans les converſations; il tâche de la familiariſer avec ſon rang; il conjure ſes amis de ne pas le traiter comme Prince; offrez-moi, leur dit-il, la vérité ſans détour, ſi vous m'en croyez digne. Il faut publier, à la gloire de ceux qui l'ont approché, qu'il eut quelquefois ce bonheur. Il trouva des hommes qui eurent le courage de lui dire des vérités fortes; & il eut le courage encore plus grand de les en aimer davantage. Comme il connoiſſoit les cours, il ſavoit que de tout temps il y a eu des flatteurs qui, pour plaire, ſe ſont fait un ſyſtème de corrompre, & veulent aller à la fortune par la baſſeſſe. Il avoit donc appris à ſe défier des hommes. Oſons le dire, la crainte d'être trompé le rendoit ſoupçonneux: mais ce ſentiment qui dans Tibère & Louis XI n'a produit qu'une politique ſombre, dans Antonin ou Marc-Aurèle n'eût été

qu'un inſtrument de plus pour le bonheur public. Plaignons les hommes de ce que trop ſouvent c'eſt leur rendre juſtice que de les eſtimer peu ; mais plaignons encore plus les Princes d'avoir acquis le droit funeſte de juger ainſi l'humanité. Dans le DAUPHIN, cette défiance étoit même reſpectable, parce qu'elle prenoit ſa ſource dans ſa paſſion pour le bonheur des peuples. Son cœur aimoit véritablement l'État. Cet amour, cette vertu ſi rare qui attache un homme à tout un peuple, devroit peut-être dans les monarchies être encore plus l'ame des Princes que des citoyens. Les Princes ne ſont-ils pas les premiers enfans de la Patrie ? N'a-t-elle pas tout fait pour leur grandeur ? Ne prodigue-t-elle pas pour eux ſon ſang, ſes travaux, ſes richeſſes ? Ne ſont-ce pas les peuples qui nourriſſent le Père de l'Etat, qui travaillent pour le ſervir, qui meurent pour le défendre ? Ne doit-il pas y avoir entr'eux & lui un commerce touchant de bienfaits, de ſervices & de reconnoiſſance ? L'ame du DAUPHIN ſentoit vivement ces rapports ſi doux du Prince avec le peuple. Dans ces temps malheureux où la néceſſité forçoit d'augmenter le poids des impoſitions publiques, il eût

voulu retrancher ſur ſes propres dépenſes, pour diminuer le fardeau des citoyens. Il calcule avec une économie ſévère, ce qu'il coûte à l'Etat. Il ne veut point permettre que ſa penſion ſoit augmentée. « J'aimerois mieux, » dit-il, que cette ſomme pût être diminuée » ſur les tailles ». Triſtes habitans des campagnes, vous qui dans les champs de vos pères travaillez toute l'année, pour payer à l'Etat le fruit de votre induſtrie & de vos peines, le bruit de la mort de ce Prince ſans doute eſt déja parvenu juſqu'à vous. Vous l'avez appriſe peut-être, lorſque vous arroſiez quelque ſillon de vos ſueurs. Ah! que vos ames ſimples & droites s'attendriſſent ſur lui! Dites, en vous repoſant un moment ſur votre charrue: il eût voulu nous rendre heureux. Quand vous gémirez, quand l'indigence fera couler vos pleurs, dites: hélas! s'il eût vécu, ſa main eût voulu les eſſuyer! Dans vos temples groſſiers, aux pieds de vos autels ruſtiques, offrez des vœux pour lui, il ne ceſſoit d'en faire pour votre bonheur. Il a porté ce ſentiment juſqu'au tombeau; & même en expirant, toujours occupé de vos beſoins, il a craint d'être à charge après ſa mort. Tant qu'il a vécu, ne pouvant faire le

fort de la nation, il fecouroit du moins tous les infortunés qu'il connoiffoit. Une partie de la fomme que l'Etat lui paye chaque mois, il la deftine à foulager les infortunes fecrettes de ces familles qui, victimes à la fois de la misère & de la honte, craignent d'expofer leur malheur à l'œil du mépris. Il nourrit ces guerriers qui n'ayant de patrimoine que l'honneur, font menacés de perdre par l'indigence, une vie qu'ils ont prodiguée pour l'Etat. C'eft ainfi qu'en faifant du bien aux particuliers, il fe rend digne d'en faire à la nation; car le droit d'être bienfaifant, eft un droit qu'il faut mériter de la nature: elle endurcit les ames viles pour les punir, & condamne leurs yeux à ne jamais verfer ces douces larmes qui font la plus pure récompenfe de la vertu. Rappellerai-je ce jour & cette chaffe déplorable, où un hafard qu'il ne put prévoir, amena fous les coups de ce Prince un Ecuyer malheureux? Le DAUPHIN innocent montre le même défefpoir qu'Alexandre coupable. Non, je n'infulte pas l'humanité jufqu'à louer un Prince d'un fentiment qui n'eft que jufte: c'eft par de telles louanges que des efclaves corrompent des Rois. Mais fon défefpoir, à la vue de cet événement fu-

neste, ses transports, ses cris, ses pleurs, l'ardeur avec laquelle il se précipite sur ce corps sanglant, les soins qu'il prodigue à cet infortuné, & par lesquels il semble vouloir le rappeller à la vie, la douleur profonde qu'il a toujours conservée, la lettre qu'il écrivit à la veuve, ses soins paternels pour le fils, sa résolution de renoncer pour toujours à un amusement qu'il aimoit, résolution qu'il a tenue le reste de sa vie, tout annonce en lui, non la pitié d'un moment, mais cette sensibilité profonde d'un cœur vraiment humain, qui sait estimer la vie d'un homme, & sent que toute la puissance des Rois n'est rien pour réparer de tels malheurs *.

* Pour faire connoître & le Prince dont nous parlons, & les hommes qui quelquefois environnent les Princes, il est bon de rappeller ici un trait assez peu connu. Madame de Chambéry, veuve de cet Ecuyer malheureux, accoucha d'un fils peu de temps après. Monsieur le Dauphin déclara qu'il vouloit servir de père à l'enfant, & commença par le tenir lui-même sur les fonds de baptême avec Madame la Dauphine. Quelqu'un lui remontra que cela étoit contre l'étiquette, & qu'une pareille démarche *n'étoit point d'usage.* A cette étrange remontrance, voici ce qu'il répondit : *Il n'est point d'usage non plus, qu'un Officier du Dauphin périsse par la main de son maître.*

Cette humanité, la première des vertus, avoit été développée en lui dans une de ces circonstances qui donnent à l'ame une forte secousse, & y laissent une impression qui ne s'efface plus; c'étoit à Fontenoy; c'étoit dans ce jour si célèbre, jour de danger comme de gloire. La France avoit vaincu sous les yeux de son Maître. Trois nations avoient fui. Les débris de quinze mille hommes étoient répandus sur la plaine. Le tumulte avoit cessé. Un calme affreux régnoit sur tout ce champ de carnage. Des morts entassés sur des morts, des vainqueurs immolés sur des vaincus, des guerriers mutilés, des restes épars, des mourans & des hommes plus mal heureux qui ne peuvent mourir; les gémissemens sourds, les cris aigus, le sang, l'horreur, toutes les blessures, tous les genres de mort; quel spectacle pour un jeune Prince élevé & nourri dans le palais des Rois, & qui sort des fêtes de l'hymen! C'est la première leçon d'humanité que la nature lui donne. L'éclat de la victoire disparoît; la pitié dans son cœur élève un cri touchant & terrible. Son père attendri, & qui pleure les malheurs des Rois, trouve à ses côtés un fils digne de lui. Les larmes du DAUPHIN coulent; & la Patrie qui l'ob-

ſerve, ſent avec tranſport qu'elle aura un ami dans un Prince. Cette ſenſibilité étoit encore relevée par ſon courage. On l'avoit vu donner des marques de valeur dans cette même bataille. On l'avoit vu, quand nos troupes fuyoient, quand la victoire étoit preſque décidée pour l'ennemi, vouloir marcher à la tête de la Maiſon du Roi, pour aller charger cette colonne terrible; & il avoit fallu retenir un Prince de ſeize ans, qui ne voyoit que la gloire où quarante mille hommes ne voyoient que le danger. Deux batailles de plus donnent la paix aux nations. Mais des diviſions nouvelles naiſſent du ſein même de la paix. Une étincelle en Amérique allume l'embrâſement en Europe. On s'agite. Les Etats ſe heurtent. Le Nord eſt ébranlé. Le Midi répond à ces grands mouvemens. Tout s'arme; & tandis que les ravages de la guerre s'étendent vers les extrémités de l'Amérique, de l'Afrique & de l'Aſie, l'Allemagne eſt le centre d'un mouvement plus terrible. Cinq grandes armées s'y entrechoquent. Les batailles ſe multiplient, les événemens ſe ſuccèdent, & la Renommée attentive eſt occupée à publier les ſuccès & les revers. Parmi ces ſecouſſes générales, l'ame du DAUPHIN eſt

agitée ; il porte tout le poids de l'oisiveté des cours ; il voudroit être utile ; il voudroit essayer aussi la fortune, & se faire, une renommée dans l'Europe. Il sollicite l'honneur de commander. Jusqu'à présent, dit-il, je n'ai rien fait pour les peuples, j'apprendrai du moins à les défendre. Car, quoiqu'il sentît vivement que la guerre est un fléau barbare, il voïoit que tel est le sort des Rois, tel est cet équilibre si vanté de l'Europe moderne, que parmi les chocs continuels de l'ambition, la guerre y est presque inévitable ; qu'un Prince a besoin de la connoître pour ne pas la craindre ; & que pour n'être point attaqué, il faut pouvoir combattre. Il est important, disoit-il encore, qu'un homme qui doit régner soit connu : sa réputation devient une partie de sa puissance. Si ses vœux avoient pu être remplis, si la crainte d'exposer une tête si chère à l'Etat, n'eût forcé l'Etat lui-même à se priver d'un tel secours, l'Allemagne auroit vu de nouveau Germanicus à la tête des armées. Il fût peut-être devenu pour la France, ce qu'a été pour l'Angleterre ce Prince Noir si célèbre, mort, comme lui, à la fleur de son âge, & pleuré aussi dans son pays. Il eût, comme ces deux Princes, joint la sa-

geſſe à la valeur ; comme eux, il eût allié les grâces à la dignité du commandement ; & adoré des troupes, elles euſſent fait de grandes choſes, autant pour lui peut-être, que pour la Patrie. Tel eſt le ſentiment qu'il leur avoit inſpiré dans le camp de Compiegne, où on le vit honorer la dignité du Soldat par toutes les careſſes d'un Général, & enchanter l'Officier par ces grâces nobles dont le cœur d'un François ſent ſi bien le prix. O tranſports ! O tendreſſe ! On admiroit en lui la douce égalité, la familiarité touchante, & ce charme ſecret qui va ſi bien chercher les cœurs. Tous étoient à lui. Officiers & Soldats, Citoyens, Etrangers, & la Cour & le Peuple, tout étoit rempli de la plus douce ivreſſe. On crut revoir des traits de Henri IV. On crut quelquefois l'entendre. Le nom du DAUPHIN étoit dans toutes les bouches. Chacun le béniſſoit ; & ces plaines de Compiegne, ces plaines qu'il voyoit alors pour la dernière fois, ne retentiſſoient que d'acclamations de joie, & de chants militaires.

A tant de vertus, il joint le mérite plus rare encore de ne pas les connoître. Sans faſte, ſans oſtentation, auſſi loin de l'orgueil qui veut s'élever, que de l'orgueil qui s'hu-

milie, ſimple dans ſes diſcours comme dans ſes mœurs, inconnu à ſes propres yeux, il ne ſe doute pas même des droits qu'il peut avoir à l'eſtime. Un jour il s'étonne de s'entendre louer. Quel droit, dit-il, ai-je à des éloges? Je n'ai rien fait. Cette ame noble & pure comptoit pour rien ſes vertus & quinze ans de travaux pour ſe rendre utile. Ce ſentiment ſe répandoit ſur toute ſa perſonne. Il oublioit qu'il étoit Prince. Le faſte, qu'on prend ſi aiſément pour de la grandeur, ne put jamais approcher de lui. Il le mépriſoit. Il fuyoit le luxe, moins encore parce qu'il corrompt & rétrécit l'ame, que par un goût naturel de ſimplicité. Econome, parce qu'il ne perdoit jamais de vue la ſource des richeſſes des Princes, il craignoit toujours que ce qui étoit deſtiné à ſes propres beſoins, ne fût le pain du laboureur, & l'aliment du pauvre. Il craignoit preſque de trouver ce fruit des impoſitions publiques, humide encore des larmes de quelques malheureux.

Par tout ce que jai dit de l'ame du DAUPHIN, il eſt aiſé de voir que la ſenſibilité faiſoit la baſe de ſon caractère. On a demandé ſi dans un Prince cette qualité n'étoit pas plus dangereuſe qu'utile, & ſi la raiſon ſeule

& l'amour général de l'ordre ne suffisoient pas pour faire le bien. Je plains ceux dont l'ame indifférente & froide peut faire de pareilles questions. Je les plains de raisonner si tristement les devoirs, & de méconnoître ce pouvoir invincible du sentiment sur le cœur de l'homme. C'est la raison qui nous éclaire, mais c'est le sentiment qui nous fait agir. C'est lui seul qui échauffe l'ame, & lui donne cette activité qui triomphe de tout, & exécute tout. C'est lui qui combat les passions viles par une passion généreuse & forte. C'est lui qui anime le tableau de l'ordre & du bonheur public, mort pour celui qui ne voit que des proportions & des rapports. C'est lui qui fait l'enthousiasme des grandes choses. C'est lui qui saisit l'ame du Prince; qui la transporte au milieu de vingt millions d'autres ames; qui l'unit invinciblement à toutes celles-là; qui humecte ses yeux de toutes les larmes qui se répandent; qui le fait frissonner à tous les gémissements; qui le fait palpiter à la vue de tous les malheureux; qui porte sur son cœur le contre-coup de tous les maux épars sur trois cents lieues de pays; qui le force à soulager ceux qui souffrent, pour se délivrer lui-même d'une

douleur qui le fatigue & le tourmente; qui le récompenſe enſuite par les tranſports qu'excite la vue d'un peuple heureux, & multiplie encore le bien par le charme inconcevable de l'avoir fait. O raiſon! O froide & calculante ſageſſe! as-tu jamais rien fait de pareil pour le bonheur des hommes?

Ce ſentiment, le principe & l'ame des vertus, n'unit pas ſeulement le Prince aux peuples; il lui fait aimer d'autres devoirs moins étendus, mais non moins chers, & plus près encore de la nature. Il préſide aux noms ſacrés d'époux, de fils & de père. Toutes les vertus ſont liées. Celui qui ne remplit pas les devoirs d'un homme, ne remplira point ceux d'un Roi; & Louis XI, qui fut un fils dénaturé, ne fut pour les peuples qu'un tyran. Le DAUPHIN n'intéreſſe pas moins ſous ces nouveaux rapports: comme il n'eut à rougir de rien, nous n'aurons rien à déguiſer. J'aime à revenir ſur ces jours de ſa jeuneſſe, où ſon cœur s'ouvrit pour la première fois au doux ſentiment de l'amour, & où il forma aux pieds des autels les premiers nœuds. Son ame ardente & ſenſible, & à qui la voix de la nature commençoit à parler, ſe livra à tous les tranſports d'une première

paſſion; & les charmes de la vertu ſe mêlant à ceux de l'amour, ſa paſſion même devint pour lui un reſſort utile. Elle commença à donner plus de vigueur à ſes ſentimens & d'étendue à ſes idées. Il vivoit dans l'union la plus tendre: il étoit heureux. Vains ſonges de la vie! A peine avoit-il goûté le bonheur, que tout ce qu'il aimoit lui fut arraché. Dans l'âge où l'on commence à peine à ſentir, il éprouva les tourmens de la douleur & ceux du déſeſpoir. O vous qui deviez le conſoler, qui étiez deſtinée à le rendre heureux le reſte de ſa vie, Princeſſe à qui il fut ſi cher, & qui le pleurez aujourd'hui avec la France, ah! pardonnez ſi je retrace ici ſes premiers ſentimens. Rien de ce qui intéreſſe ſa gloire, ne vous eſt étranger: vous eûtes celle d'effacer en lui des impreſſions terribles & profondes. Vous lui apprîtes qu'il pouvoit connoître encore l'amour; & ſon ame flétrie ſentit avec étonnement qu'elle alloit renaître au bonheur. Seize ans ſe ſont écoulés dans l'enchantement de la ſociété la plus douce; & la cour a vu dans la maiſon d'un Prince toute la ſimplicité des mœurs antiques. Sainte & paiſible innocence de deux jeunes époux qui s'aiment, malheur aux ſiècles & aux villes où

vous ne feriez plus regardée comme le premier bonheur & le plus touchant des ſpectacles! Les douceurs de la vie domeſtique ont pour les ames ſaines, un charme que les ames corrompues ne peuvent connoître. C'eſt le premier vœu de la nature; elle récompenſe tous ceux qui rempliſſent ſes devoirs. Peut-être même ces devoirs ſimples & touchans ſont-ils plus néceſſaires aux Princes, qui n'étant preſqu'entourés que de courtiſans & de flatteurs, privés des doux plaiſirs de la confiance & de l'égalité, aſſez malheureux pour n'avoir preſque rien qu'ils puiſſent aimer, s'ils veulent goûter quelques-uns de ces plaiſirs de l'ame, charme néceſſaire de la vie, ſont obligés de ſe jetter dans les bras de la nature. Le DAUPHIN y cherchoit l'heureux délaſſement de ſes travaux. Tout le temps qu'il n'employoit pas à des études pénibles, il le paſſoit entre une épouſe & des ſœurs adorées. Leurs cœurs unis s'épanchoient enſemble. Pourquoi ces vertus d'un Prince ne ſont-elles plus parmi nous que les vertus du peuple?

Je parlerai avec le même plaiſir de ſa piété filiale & de ſon amour ſi tendre pour celui qu'il adoroit comme père, & reſpectoit

comme Roi. Placé près du trône, il parut n'envifager ce rang que pour le redouter. Il ne s'occupoit que de travaux pour le bien remplir un jour : il ne faifoit des vœux que pour ne le remplir jamais. Je ne fuis ni courtifan, ni orateur; je ne fuis qu'interprète de la vérité, & fimple hiftorien des penfées de ce Prince. Je le vois au milieu de fes enfans, tantôt fouriant à leurs careffes, tantôt occupé du foin de former leurs ames encore jeunes, & de développer leurs idées naiffantes. Il regardoit comme le plus faint de fes devoirs celui de père. Ah! penfoit-il fouvent, fi le citoyen obfcur doit compte à la Patrie des citoyens qu'il lui donne, quelle dette n'ai-je pas à remplir, moi dont les enfans gouverneront un jour l'Etat ? Il faut d'abord que j'en faffe des hommes, pour en faire enfuite des Princes. Chaque vertu que je leur infpirerai, fera un bienfait à la Patrie. Chaque négligence feroit un crime contre la nation. Je réponds à la poftérité & de tout le mal qu'ils peuvent faire, & de tout le bien qu'ils ne feront pas. Il s'occupoit donc tous les jours de leur éducation. Il s'attachoit furtout à leur infpirer cette tendre humanité qui eft trop rarement la vertu des cours.

Conduifez

Conduisez mes enfans, disoit-il, dans la chaumière du paysan; montrez-leur tout ce qui peut les attendrir; qu'ils voient le pain noir dont se nourrit le pauvre; qu'ils touchent de leurs mains la paille qui leur sert de lit. Je veux qu'ils apprennent à pleurer. Un Prince qui n'a jamais versé de larmes, ne peut être bon. Voilà les leçons qu'il vouloit qu'on leur donnât. Le jour où on leur suppléa les cérémonies du baptême, il se fit apporter devant eux le régistre où la religion inscrit les noms des enfans baptisés. Le nom du fils d'un artisan précédoit sur la liste celui des jeunes Princes. Il le leur montra. Apprenez de-là, leur dit-il, que tous les hommes sont égaux par le droit de la nature, & aux yeux de Dieu qui les a créés.

Quoique tous ses enfans lui fussent également chers, ses premiers soins étoient pour l'enfant de la Patrie, pour celui que sa naissance appelloit à la fonction pénible & dangereuse de gouverner un jour. Dès que l'ame de ce jeune Prince eût été capable de recevoir des leçons plus dignes de l'homme, son dessein étoit de lui donner alors une seconde éducation. Alors il eût voulu être le premier gouverneur de son fils. Ah! dans ces confé-

rences secrettes que n'eût-il pas dit à ce jeune Prince ! De quel ton il lui auroit parlé de ses devoirs ! Comme il se seroit attendri en lui prononçant les noms de la Patrie & du Peuple ! Comme, à ces noms si doux, il l'eût quelquefois arrosé de ses larmes ! O vous qui êtes chargé de ce précieux dépôt, suppléez à tout ce qu'un père auroit voulu faire ! C'est à vous qu'il a légué ses sentimens & son ame, pour les transmettre à ce fils. Parlez-lui souvent des exemples de son père. Parlez-lui de ses devoirs. Qu'il en connoisse l'étendue. Montrez-lui la destinée de tout un peuple qui doit dépendre un jour de ses vertus ou de ses vices ; tous les maux qu'il doit prévenir ; tout le bien qu'il doit faire ; l'influence qu'il doit avoir sur les mœurs ; le respect qu'il doit inspirer pour les loix. Qu'il sache que sa jeunesse n'est point destinée au plaisir, ni au repos ; que sa vie toute entière doit être pénible & laborieuse. Portez dans son ame une terreur utile. Epouvantez le par le tableau de toutes les grandes qualités qui lui seront nécessaires ; sagesse, activité, circonspection, volonté ferme, génie de l'avenir, science du moment, sûreté du coup-d'œil ; cette humanité qui met le Prince à la place du sujet ; cette éco-

nomie qui calcule le ſang & les larmes ; cet empire de ſoi-même qui fait que l'on réſiſte à tout ce qui eſt au dehors ; ce noble orgueil de la conſcience qui s'indigne des fauſſes louanges des eſclaves ; enfin ce deſpotiſme heureux de la vertu qui veut commander ſeule & ſans partage ſous l'empire des loix, pour arracher les peuples à l'empire des tyrans ſubalternes. Mais en l'effrayant de ſes devoirs, ah ! faites-les-lui aimer. Qu'ils deviennent ſon occupation la plus douce. Que ſa penſée ne puiſſe ſe repoſer ſur eux, ſans que ſon ame n'éprouve une émotion ſecrette. Qu'au milieu de ſes travaux l'idée du bonheur public vienne quelquefois l'attendrir utilement, & faire couler quelques larmes de ſes yeux. Telles auroient été les intéreſſantes leçons que le DAUPHIN, s'il eût vécu, auroit données à ſon fils.

Celui qui aimoit ainſi ſes enfans, ſa Patrie, ſon épouſe, ſon père, devoit avoir beſoin d'amis. Il en avoit. Ce n'étoit point les amis d'un Prince, c'étoit ceux d'un particulier ſenſible. Il n'oublioit pas cependant qu'il étoit à la cour. Comme un homme qui marche ſur un terrein dangereux, & qui en marchant cherche à aſſurer ſes pas, il obſervoit long-

temps avant que d'aimer : mais ſon amitié, quand il la donnoit, étoit ſuivie de la plus douce confiance. Elle étoit toujours le prix de la vertu. Avec quelle tendre inquiétude il s'occupoit de ſes amis pendant la guerre! Leur abſence faiſoit éprouver des beſoins réels à ſon cœur. Alors il avoit recours à cet art qui, ſans doute, a été inventé par l'amour ou l'amitié, art qui rapproche les ames, & communique les ſentimens à la plus grande diſtance. Ses lettres étoient comme ſa converſation. Une gaieté douce & familière s'y mêloit à la tendreſſe naturelle de ſon cœur. Il avoit ce tour aimable de plaiſanterie qui ſuppoſe toujours la fineſſe des idées, tour ſi agréable quand c'eſt la nature qui le donne, ſi ridicule quand c'eſt la vanité qui le cherche. S'il eût moins veillé ſur lui, peut-être auroit-il eu beſoin de ſon rang pour ſe faire pardonner ſes bons mots ; mais il ſe livroit à ce goût avec tout l'agrément d'un particulier, & toute la diſcrétion d'un Prince.

On ne connoîtroit pas le DAUPHIN, ſi je ne parlois d'un ſentiment qui régloit en lui tous les autres, & qui étoit profondément gravé dans ſon cœur ; c'eſt la Religion. Je n'entrerai dans aucun détail ſur cet important

ſujet. Il appartient aux Miniſtres des autels. Déja ils ont fait retentir les temples de leurs éloges ſacrés. Pour moi je ne ſuis que l'orateur de la Patrie, & je n'enviſage ici le DAUPHIN que comme Prince. C'eſt ſous ce rapport que je regarderai l'eſprit de religion, & que je verrai ſur-tout en lui un frein puiſſant qui ſoumet à des loix, ceux qui par la force ſont au deſſus des loix. L'eſprit religieux donne un maître à celui qui n'en a pas. Il affermit ſa morale. Il contre-balance ſes paſſions. Il met un prix à ſes vertus. Il place les remords à la ſuite du crime, & la crainte à côté de la toute-puiſſance. Il montre un Juge entre les Rois & le Peuple. Il leur fait voir au deſſus de leur tête un dépôt terrible, où va ſe rendre chaque larme qui coule & qu'ils pouvoient empêcher, chaque goutte de ſang qu'ils ont verſée injuſtement, chaque ſoupir du foible qu'ils n'ont pas entendu, chaque cri de l'infortuné auquel ils ont été inſenſibles. Il les traîne d'avance à ce tribunal où l'infortune publique élèvera ſa voix pour les accuſer, où vingt millions d'hommes réunis crieront tous à la fois : ô Dieu ! qui nous a créés, rends-nous juſtice, nous avons été malheureux. Il leur offre ſur-tout un grand &

magnifique modèle. La contemplation du premier Etre élève & agrandit l'ame. Elle la ſoutient dans des combats dont Dieu eſt le témoin. Elle lui défend de s'avilir devant Dieu qui la voit. Ah! ſi la vue d'un ami vertueux m'empêche de faire le mal, que fera donc le Prince qui marche en préſence de Dieu? Celui qui médite l'éternelle Juſtice, doit être juſte. Celui qui penſe à la Bonté infinie, deviendra bon. Sans ceſſe il tendra à ſe perfectionner lui-même, & à s'approcher de l'Etre qu'il contemple. Sainte & ſublime idée de Dieu, remplis donc l'ame des Rois, ou de ceux qui doivent le devenir; & pour le bonheur de l'humanité, fais qu'ils ſoient religieux, afin qu'ils ſoient juſtes. Le DAUPHIN étoit profondément rempli de ces idées, & il les regardoit comme un garant de plus du bonheur des hommes. Un eſprit comme le ſien, accoutumé à des lectures fortes qui avoient élevé ſon ame en l'éclairant, ne pouvoit confondre avec la religion, cette ſuperſtition qui la déshonore. Auſſi ſage qu'inſtruit, auſſi éloigné de la licence qui ôte des chaînes utiles & ſacrées, que de la ſuperſtition qui veut en donner de nouvelles, il honoroit Dieu avec la grandeur que cet Etre

ſuprême exige de l'homme. Il protégeoit les Miniſtres des autels comme citoyens ; il les reſpectoit, lorſqu'ils s'honoroient par leurs mœurs. Il avoit appris par l'hiſtoire que, dans certains ſiècles, il avoit fallu les craindre. Le choc éternel du ſacerdoce & de l'empire lui avoit fait chercher, ſans préjugé comme ſans foibleſſe, les limites des deux pouvoirs, limites trop ſouvent déplacées par l'ambition, par l'ignorance, ou par les mains du fanatiſme. Les maux que ce fanatiſme avoit cauſés d'un bout de l'Europe à l'autre, lui en avoient inſpiré une juſte horreur. Il liſoit avec plaiſir ces livres où la douce humanité lui peignoit tous les hommes, & même ceux qui s'égarent, comme un peuple de frères. Auroit-il donc été lui-même ou perſécuteur ou cruel ? Auroit-il adopté la férocité de ceux qui comptent l'erreur parmi les crimes, & veulent tourmenter pour inſtruire. Ah ! dit-il plus d'une fois, ne perſécutons point. Ce n'eſt pas ainſi qu'on éclaire les hommes. Empêchons qu'ils ne faſſent du mal, mais ſans leur en faire. Peuples, Soldats, Citoyens, voilà le Prince que vous regrettez. Voilà celui qui étoit deſtiné à vous gouverner un jour. Mais tant de connoiſſan-

ces & de vertus devoient être inutiles à la Patrie. Il devoit mourir jeune, & avant d'avoir goûté la douceur de faire du bien à son pays. Depuis plusieurs années il portoit dans son sein le germe d'une maladie funeste. Long-temps nous l'avons vu se flétrir & se consumer sous nos yeux. Chaque jour lui ôtoit une partie de lui-même; mais il n'interrompit jamais ses travaux, & il sembloit survivre à ses forces par le desir de nous être utile. L'espérance nous restoit encore; elle disparut à la fin. C'est alors que nous avons vu un spectacle aussi noble que touchant. C'est alors que nous avons connu ce Prince qui, jusqu'à ce moment, l'avoit été trop peu. Ne craignons pas de l'avouer, il a commencé à paroître grand lorsque les autres cessent de l'être. Forcé pendant trente ans à n'être rien, il lui a fallu mourir pour montrer ce qu'il étoit; & le triste flambeau de la mort, seul a répandu la lumiere sur sa vie. Pour le louer ici, l'éloquence n'a rien à exagérer: il suffit de raconter. On lui annonce qu'il doit mourir: il n'en est pas ému. Son cœur est tranquille, & son visage ne s'altère pas. Sa gaieté même ne l'abandonne pas un moment. Entouré de visages désolés, lui seul paroît

indifférent & calme. Sa grandeur eſt ſans effort, & ſa fermeté ſans oſtentation. Il ne s'élève pas. Il ne voit pas même qu'on le regarde. Chaque jour il meſure l'état où il eſt, par la clarté de ſes idées, & calcule avec tranquillité la diminution ſucceſſive de ſes forces. Il a le loiſir de ſe livrer à l'impreſſion de tous les objets qui l'affectent. Il obſerve tout. Il ſourit au milieu de ſes douleurs. Une douce plaiſanterie ſe mêle à ces momens affreux. On diroit qu'il n'eſt que le ſpectateur d'une choſe indifférente ; & la mort ne ſemble être pour lui qu'une action ordinaire de la vie. Quoi ! dans le moment où tout échappe, où le trône diſparoît & s'enfonce & ne laiſſe voir à ſa place qu'un tombeau qui s'ouvre ; quand tous les êtres s'éloignent, pour ainſi dire, & ſe reculent ; quand les reſſorts de la machine crient & ſe rompent ; lorſque le temps n'eſt plus que le calcul lent & affreux de la deſtruction ; quand l'ame ſolitaire, arrachée à la nature & à ſes propres ſens, eſt ſur le point d'entrer dans un avenir impénétrable ; quoi ! dans ce moment être tranquille ! Qui peut ainſi affermir l'homme, au milieu de tout ce qu'il y a de plus effrayant pour l'homme ? Ah ! c'eſt la paix de l'homme de

bien. C'eſt la douce conſcience de la vertu. C'eſt le ſentiment ſecret de l'immortalité; l'immortalité! le plus ſaint des deſirs, la plus précieuſe des eſpérances, qui pendant la vie donne des tranſports à l'ame généreuſe, & raſſure à la mort l'ame juſte. Et que peut craindre l'homme vertueux quand il va rejoindre le premier Etre? N'a-t-il pas rempli le poſte qui lui étoit aſſigné dans la nature? Il a été fidèle aux loix qu'il a reçues; il n'a point défiguré ſon ame aux yeux de celui qui l'a faite. Peut-être a-t-il ajouté quelque choſe à l'ordre moral de l'univers. L'heure ſonne. Le temps a ceſſé pour lui. Il va demander à Dieu la récompenſe du juſte. C'eſt un fils qui a voyagé & qui retourne vers ſon père. Qu'eſt-ce qu'un trône dans ce moment? Un grain de ſable un peu plus élevé ſur la terre. Alors ces vains objets diſparoiſſent. Mais il en eſt de plus touchans, & qui ont le droit d'intéreſſer juſques dans les bras de la mort. Ce ſont ceux qui pendant une vie courte & agitée ont été les appuis de notre foibleſſe: ce ſont les ames ſur qui la nôtre ſe repoſoit avec attendriſſement, & qui partageant avec nous nos plaiſirs & nos peines, nous faiſoient éprouver les charmes ſi doux de la ſenſibilité. C'eſt en les

quittant que l'ame se déchire. C'est alors que l'on meurt ; car qu'est-ce que mourir, sinon se séparer de ceux qu'on aime ? L'ame du DAUPHIN, malgré sa fermeté, a donc senti la mort. Car son courage n'a point empêché qu'il ne fût sensible. Il a rempli en mourant les plus tendres devoirs envers tous ceux qu'il a aimés. Ses mains affoiblies pressent celles du meilleur des pères. Il lui recommande ceux qui lui ont été chers, & dépose dans son cœur paternel, des soins que son amitié ne peut plus remplir. Il partage toute la douleur d'une mere. Il donne les marques de l'amour le plus tendre à une épouse qu'il adore, à des sœurs qu'il a toujours chéries. Sa main mourante détache deux boucles de ses cheveux. Il leur remet ce gage, triste partie de lui-même, qu'elles verront encore quand il ne sera plus. Il prend la main d'un homme qu'il avoit aimé ; il la serre contre son cœur, & lui dit : » vous n'êtes jamais sorti de ce cœur là ». Il fait rassembler autour de son lit tous ceux qui par leur rang, par leur devoir, par les nœuds bien plus respectables de l'amitié, avoient été attachés à sa personne. Il les regarde tous avant de mourir. Il les remercie avec l'affection la plus

tendre. Il s'émeut en les voyant pleurer. » Ah ! dit-il, je favois bien que vous m'aviez » toujours aimé ». Mais vous, ô fes amis, vous qui aviez été les confidens de toutes fes penfées, & qui cachés dans ce moment, vouliez lui dérober vos larmes, fon œil vous cherche, il veut encore une fois fe repofer fur vous. Il vous reconnoît, mais fon ame attendrie ne peut fupporter ce fpectacle, & il fe détourne en foupirant. Déja il fe fentoit affoiblir. Il veut dire adieu à fes enfans. Il veut les embraffer encore une fois, leur donner la dernière bénédiction & les derniers avis d'un père. Mais il craint de ne pouvoir foutenir une fcène auffi touchante. Il appelle celui qui eft chargé de leur éducation. Son cœur lui confie les derniers mouvemens de fa tendreffe pour fes enfans ; & fa voix entrecoupée, affoiblie par la douleur & par l'amour, peut à peine prononcer les dernières paroles. Prêt à expirer, les queftions qu'il fait encore, font fur les perfonnes qu'il aime, & qu'il ne voit plus. On avoit arraché d'auprès de lui l'époufe à qui il étoit fi cher. Son repos, fon état l'occupe encore en ce moment. Ah ! du moins, demande-t-il, peut-elle pleurer ? Il ne faut pas que la Patrie

ignore, que ſon ſouvenir fut auſſi mêlé aux derniers momens de ce Prince. Preſqu'en mourant, il fit des vœux pour elle; & ſes bras à demi-glacés ſe ſoulevèrent, pour demander au ciel le bonheur de la France. Ainſi eſt mort ce Prince trop peu connu; ce Prince qui a été vertueux à la cour; qui eût été populaire ſur le trône; qui aimoit ſingulièrement l'Etat & l'humanité; qui a eu toutes les vertus d'un homme, & qui auroit eu celles d'un Roi; qu'on a méconnu, parce qu'il n'avoit pas cet empreſſement qui court à la renommée; dont l'exemple apprend à tous les Princes comme ils doivent vivre, & à tous les hommes comme ils doivent mourir. Il a mérité nos regrets, notre eſtime, peut-être notre admiration: la poſtérité le louera ſans doute, & la juſtice tardive honorera du moins ſon tombeau.*

La mort d'un homme vertueux eſt un malheur pour l'humanité entière: non qu'il puiſſe toujours être fort utile aux hommes; quelquefois il vit & meurt obſcur; mais il n'eſt pas moins vrai qu'il orne la terre, & donne plus de dignité à la nature humaine. Ce ſont ces ames qui réconcilient les regards de Dieu avec la terre. Mais ſi l'homme vertueux qui

meurt étoit un Prince, s'il eſt mort à la fleur de ſon âge, s'il devoit faire un jour le bonheur d'une nation, quelle doit être alors la douleur publique? La mort du DAUPHIN a intéreſſé la France, & les ennemis même de la France. La cour qui l'a vue de près, en a été conſternée. Les vaſtes palais de Fontainebleau ont été baignés de larmes. On arrache la Famille Royale à un ſéjour déſolé. On fuit : ces palais immenſes deviennent déſerts, & la mort ſeule y habite : mais tous les cœurs reſtent attachés à cet appartement funèbre; ils errent autour de ce lit de mort, & fixés près d'une vaine cendre, redemandent au ciel ce qui n'eſt plus. Quel retour! Preſque juſqu'au dernier moment on avoit eſpéré. On revoit ces chemins par où il avoit paſſé, où la douce eſpérance le ſoutenoit encore. La nouvelle arrive dans Paris: en un inſtant elle eſt répandue dans les maiſons, dans les places publiques. *Il eſt mort.* A ce mot, qui de nous n'a été attendri? Notre froide indifférence s'eſt émue. Nos vains plaiſirs ont été ſuſpendus. Tous les vrais citoyens ont pleuré. Le riche s'eſt étonné de ſe trouver ſi ſenſible. Le pauvre a ſenti qu'il pouvoit être plus malheureux. Le peuple, ce bon peuple, toujours

vrai dans sa douleur comme dans sa joie, a formé des regrets sincères; il a gémi de cette mort, comme d'une calamité personnelle pour lui. Les Soldats, en pleurant, ont renversé leurs drapeaux. On a pris le deuil dans les provinces éloignées. L'amour de la Patrie qui y est plus vif, y a rendu la douleur plus touchante. Plus on aime la vertu, & plus on a regretté ce Prince. Tous les temples ont été revêtus de deuil. Le deuil est étendu sur la France; mais le cri de la nature s'élève au milieu de la douleur générale de la nation. Quel moment que celui où un Roi qui vient de perdre son fils déja formé pour le trône, pénétré de douleur, se fait amener les Princes ses petits-fils, saisit avec transport l'aîné de ces jeunes enfans, l'enlève entre ses bras, le presse contre ses joues mouillées de larmes, & s'écrie plusieurs fois en pleurant: « vous » êtes donc mon successeur ». A ce spectacle personne ne put retenir ses larmes; & toute la cour, en silence, crut perdre le DAUPHIN une seconde fois. Ainsi, ô révolution des temps! ainsi, après la mort du célèbre Duc de Bourgogne, on vit Louis XIV, en cheveux blancs, panché sur le berceau de Louis XV, le caresser de ses mains royales, & re-

garder avec attendrissement, dans ce jeune enfant, l'espérance d'un grand peuple.

Mais vous, sur qui maintenant les yeux de la Patrie sont fixés, vous qui occupez la place du Prince que nous regrettons, en succédant à son rang, Prince, succédez aussi à ses vertus. Qu'un si grand exemple ne soit pas perdu pour vous. Je crois entendre votre auguste père qui vous dit encore : mon fils, vous êtes né pour régner, mais votre naissance n'est qu'un hasard dangereux, votre enfance n'est qu'un état de foiblesse. A votre âge qu'êtes-vous pour l'humanité ? Qu'êtes-vous pour la Patrie ? Acquérez des vertus, vous mériterez des hommages. Votre rang vous promet des grandeurs ; vos vertus seules vous donneront l'estime des hommes. On vous rend des respects, mais ils ne sont point encore à vous. Ne vous y trompez pas : on honore en vous le rang qui vous est destiné ; on honore le sang de votre aïeul. Méritez qu'un jour ces respects d'un peuple s'adressent à vous-même. O Prince ! plus avancé en âge, vous entendrez souvent prononcer le nom de votre père. On vous demandera compte de ce qu'il eût voulu faire pour la France. Sa mort vous a chargé d'une dette immense, & qu'une

qu'une vie entière consacrée à l'Etat, peut à peine acquitter. Croissez pour la Patrie. Croissez pour la rendre heureuse. Ah ! si jamais des flatteurs cherchoient à vous corrompre, si l'oubli des devoirs que votre rang vous impose, pouvoit un jour vous égarer, alors puissiez-vous voir la tombe de votre père ! Jurez sur cette tombe d'être vertueux, d'aimer la Patrie, de travailler à son bonheur ; ou si jamais ce triste & utile spectacle ne devoit frapper vos yeux, les lieux même qu'il a habités, ces lieux témoins de ses travaux, ces appartemens qui ont retenti plus d'une fois des témoignages de sa justice & de sa bonté, tout vous reprocheroit un jour de ne pas lui ressembler. On vous remettra dans quelques années, ces manuscrits précieux où ses sentimens sont tracés. Vous y trouverez par-tout l'amour du bien public, & le desir du bonheur des hommes. Si la vertu n'étoit pas dans votre cœur, pourriez-vous en soutenir la vue dans ces écrits ? Ah ! Prince ! l'heureuse nécessité d'être vertueux vous environne de toute part. Les éloges même que dicte par-tout la douleur publique, sont pour vous un engagement nouveau. Vous y verrez vos devoirs tracés par des plumes éloquentes.

Pardonnez ; j'ai osé aussi me mêler dans la foule des Orateurs ; j'ai osé, comme citoyen, élever ma foible voix. Si elle parvient jusqu'à vous ; si l'amour de l'Etat qui m'anime, peut donner quelque prix à mon hommage ; si les vertus du Prince que j'ai loué, font survivre cet écrit aux premiers momens de la douleur publique, ô Prince ! puissiez-vous quelquefois le lire ; puissiez-vous, en le lisant, vous attendrir, & sur la France, & sur votre auguste père, & ne pas désapprouver le zèle d'un citoyen obscur, mais vrai & libre, qui ne connoît de langage que la vérité, & de passion, que celle de l'amour de son pays & de ses concitoyens.

Tibi providendum est ne à bonis desideretur.

TACIT.



DISCOURS

PRONONCÉS

DANS L'ACADEMIE FRANÇOISE,

LE JEUDI 22 JANVIER 1767,

A LA RÉCEPTION

DE M. THOMAS.



M. Thomas *ayant été élu par Messieurs de l'Académie Françoise, à la place de* M. Hardion, *y vint prendre séance le Jeudi 22 Janvier 1767, & prononça le Discours qui suit.*

Messieurs,

La plûpart de ceux que vos suffrages ont appellés parmi vous, vous ont apporté des titres pour ainsi-dire étrangers. En adoptant ces Hommes célèbres, vous fixiez leur réputation, mais vous ne l'aviez point fait naître. Pour moi je m'honore de n'apporter ici que des titres que je vous dois. Je suis votre ouvrage, Messieurs. S'il m'étoit permis un jour d'aspirer à quelque gloire, c'est vous qui m'en avez ouvert la route. Mon œil reconnoît les lieux où vos suffrages ont en-

couragé ma jeunesse. Mon cœur, avec plus de transport, reconnoît parmi vous, ceux qui m'ont dirigé par leurs conseils, & qui m'honorent de leur amitié. Vous récompensez donc en moi vos propres bienfaits, MESSIEURS; & je ressemble à ces Soldats Romains qui, pour obtenir un nouveau grade dans les armées, offroient aux Généraux, pour gage de leur valeur, les javelots & les couronnes que ces Généraux même leur avoient plus d'une fois donnés sur les champs de bataille.

Le premier devoir qu'imposent les bienfaits, c'est de s'en rendre digne. Mon zèle sera le garant de ma reconnoissance. Associé à vos assemblées, MESSIEURS, j'observerai de plus près votre génie. A votre exemple, je tâcherai de rendre mes travaux utiles; car vous pensez que les talens ne sont rien, s'ils ne servent au bonheur de l'humanité. Permettez-moi de m'arrêter sur cet objet. Je vais considérer un moment avec vous l'homme de lettres comme citoyen. Dans un sujet si étendu, je ne choisirai que quelques idées; je parle devant vous, MESSIEURS; & le souvenir de tout ce que vous avez fait, suppléera à tout ce que je ne pourrai dire.

Au moment où l'homme eſt éclairé par la raiſon, quand ſes lumières commencent à ſe joindre à ſes forces, & que l'ouvrage de la nature eſt achevé, la Patrie s'en empare; elle demande à chaque citoyen, que feras-tu pour moi? Le Guerrier dit, je te donnerai mon ſang; le Magiſtrat, je défendrai tes loix; le Miniſtre de la Religion, je veillerai ſur tes autels; un peuple nombreux, du milieu des ateliers & des campagnes, crie, je me dévoue à tes beſoins, je te donne mes bras; l'Homme de lettres dit, je conſacre ma vie à la vérité, j'oſerai te la dire. La vérité eſt un beſoin de l'homme; elle eſt ſur-tout un beſoin des Etats. Tout abus naît d'une erreur. Tout crime, ou particulier ou public, n'eſt qu'un faux calcul de l'eſprit. Il y a un degré de connoiſſances où le bien ſeroit inévitable. Pour hâter ce moment, il faut hâter les lumières. Ceux qui gouvernent les hommes, ne peuvent en même temps les éclairer. Occupés à agir, un grand mouvement les entraîne, & leur ame n'a pas le temps de s'arrêter ſur elle-même. On a donc établi, on a protégé par-tout une claſſe d'hommes dont l'état eſt de jouir en paix de leur penſée, & le devoir de la rendre active pour le bien public; des

hommes qui, séparés de la foule, ramassent les lumières des pays & des siècles, & dont les idées doivent, sur tous les grands objets, représenter, pour ainsi-dire, à la Patrie, les idées de l'espèce humaine entière. Voilà, MESSIEURS, la fonction de l'Homme de lettres citoyen. L'utilité en fait la grandeur. Elle demande un génie profond, une ame élevée, un courage intrépide. Elle suppose un sentiment plus tendre, & la vertu la plus digne de l'homme, le desir du bonheur des hommes. J'aime à me peindre ce citoyen généreux méditant dans son cabinet solitaire. La Patrie est à ses côtés. La justice & l'humanité sont devant lui. Les images des malheureux l'environnent; la pitié l'agite, & des larmes coulent de ses yeux. Alors il apperçoit de loin le puissant & le riche. Dans son obscurité, il leur envie le privilège qu'ils ont de pouvoir diminuer les maux de la terre. Et moi, dit-il, je n'ai rien pour les soulager; je n'ai que ma pensée; ah! du moins rendons-la utile aux malheureux. Aussi-tôt ses idées se précipitent en foule; & son ame se répand au dehors.

Il peint les infortunés qui gémissent. Il attaque les erreurs, source de tous les maux.

Il entreprend de diriger les opinions. Il s'élève contre les préjugés, non pas contre ces préjugés utiles qui ont fait quelquefois la grandeur des peuples, & qui font un reſſort pour la vertu, mais contre ces préjugés honteux qui, ſans élever l'ame, rétréciſſent la raiſon, & aſſerviſſent l'eſprit humain, pendant des ſiècles, à des erreurs héréditaires. Il remue ces ames indolentes & froides qui, gouvernées par l'habitude, n'ont jamais fait un pas qui n'ait été tracé; qui ne connoiſſent que des uſages & jamais des principes; pour qui c'eſt une raiſon de plus de faire le mal, lorſqu'il ſe fait depuis des ſiècles. Il combat cette prévention contre les nouveautés utiles; cette ſuperſtition politique qui s'attache invinciblement à tout ce qui n'a que le mérite d'être ancien, & proſcrit le bien même qui ne s'eſt pas encore fait. Citoyens, leur dit-il, quelle erreur vous ſéduit? Quoi! vous permettez des découvertes à vos phyſiciens & à vos artiſtes; vous admirez le géomètre qui a démontré les rapports d'une nouvelle courbe, & vous défendriez d'acquérir de nouvelles lumières ſur l'art de vous rendre heureux! Ne voyez-vous pas que tout ſe perfectionne par le temps? le temps ſoulève len-

tement le voile qui couvre les vérités. Il en laiſſe échapper une ou deux pour chaque ſiècle. Voulez-vous repouſſer les préſens qu'il fait à l'homme? Les mœurs changent. Les beſoins d'un ſiècle ne ſont pas ceux d'un autre. Oſez donc admettre tout ce qui ſera utile. Que parlez-vous de nouveauté? Tout ce qui eſt bon, eſt de tous les âges: tout ce qui eſt vrai, eſt éternel.

Tels ſont les ſentimens & les vœux de l'Homme de lettres citoyen. Tous ceux qui comme lui ſont animés du même zèle, travailleront ſur le même plan. Chaque partie des travaux littéraires correſpondra à une partie des travaux politiques. L'Homme d'Etat a beſoin de l'expérience des ſiècles: que parmi les gens de lettres, il y en ait donc qui s'appliquent à l'hiſtoire, mais qu'ils vous imitent, MESSIEURS; qu'ils ne ſe traînent pas ſur des événemens ſtériles; qu'ils offrent le tableau raiſonné des gouvernemens & des nations. Qu'ils fixent ces grandes époques qui ſont comme des hauteurs d'où l'on découvre une vaſte étendue de faits enchaînés l'un à l'autre. Qu'ils nous expliquent comment une ſeule idée d'un homme de génie a quelquefois changé un ſiècle. La légiſlation

occupe l'Homme d'Etat. Quel ſera l'Homme de lettres digne de le précéder ou de le ſuivre ? S'il en eſt un, qu'il ſe livre à l'étude des loix. Qu'il y porte cet eſprit étendu & libre, qui ne voit rien par les préjugés, & cherche tout dans la nature, qui s'élève au deſſus de tout ce qui eſt, pour voir tout ce qui doit être; qui dans chaque cauſe voit les effets, dans chaque partie l'enſemble, dans le bien même les abus. Qu'il cherche comment on peut rendre les loix ſimples à la fois & profondes, leur donner du poids contre la mobilité du temps, leur imprimer ſur tout ce caractère d'unité qui fait tout partir d'un principe, dirige tout à un but, de toutes les loix ne fait qu'une loi. Tandis qu'il méditera ſur la légiſlation, que d'autres creuſent les fondemens de la morale, de la politique, de la ſcience du commerce, de celle des finances; qu'ils cherchent dans les ſillons & les tréſors des Princes, & la grandeur des Peuples. Ainſi les idées ſe multiplient; & de toutes les lumières diſperſées, il ſe forme une maſſe générale de lumières. Alors vient l'Homme d'Etat: il deſcend de la hauteur où il eſt placé, & promène ſes regards ſur ce vaſte dépôt des connoiſſances publiques. C'eſt

le génie qui éclaire, mais ce sont les ames fortes qui gouvernent. Le Philosophe, par sa vie obscure, doit mieux juger les choses que les hommes. L'Homme d'Etat exercé par les événemens, accoutumé à voir les projets se choquer contre les passions, à sentir les résistances, à trouver dans la machine politique, des grains de sable qui arrêtent les mouvemens d'une roue, occupé tantôt de résultats qu'on ne peut bien voir que d'où il est, tantôt de détails que l'homme qui médite ne devine point, l'Homme d'Etat seul choisira dans la foule des idées, tout ce qui peut s'appliquer aux besoins du gouvernement & de la Patrie.

La gloire de l'Homme qui écrit, MESSIEURS, est donc de préparer des matériaux utiles à l'Homme qui gouverne. Il fait plus; en rendant les peuples éclairés, il rend l'autorité plus sûre. Tous les temps d'ignorance ont été des temps de férocité. L'empire de celui qui commande, n'est alors que l'empire de la force. Alors il se fait un choc continuel d'un seul contre tous. C'est alors que le sang coule, que les trônes se renversent, que des pouvoirs rivaux s'élèvent. C'est alors le temps des grandes impostures qui

trompent les nations & les ſiècles, des maximes qui arment les peuples contre les Rois, & les Rois contre les peuples. Alors on ne connoît ni les fondemens des loix, ni les rapports de la nation avec le Souverain, ni le bien, ni le mal, ni le remède, ni l'abus. Le peuple inſenſé & barbare eſt, à chaque inſtant, prêt à égorger l'Homme d'Etat qui veut lui être utile, & qui oſe lui préſenter un bien qu'il ne conçoit pas. O vous qui calomniez les lumières, voilà le tableau de l'ignorance! Mais chez un peuple éclairé, la force du pouvoir n'eſt pas dans le pouvoir même; elle eſt dans l'ame de celui à qui l'on commande. Plus on connoît la ſource de l'autorité, & plus on la reſpecte. On adore dans la loi, la volonté générale. On ſe ſoumet à des conventions d'où doit naître le bonheur. L'homme altier ſait qu'en obéiſſant, il ſacrifie une portion de ſa liberté pour conſerver l'autre; l'homme avare, que l'impôt qu'il paye eſt le garant de ſa propriété; l'homme robuſte & méchant, qu'il ne ſeroit plus que foible & malheureux, s'il ne mettoit ſes forces en dépôt dans la maſſe publique. Les lumières apprennent qu'il n'y a dans l'Etat qu'une loi, qu'une force, qu'un pouvoir;

elles adouciſſent les mœurs, & ôtent aux ames cette activité inquiète & féroce, qui oſe tout parce qu'elle ne prévoit rien.

Auſſi, MESSIEURS, les grands Hommes d'état ont-ils toujours protégé la philoſophie & les lettres. Ils ont regardé comme le bienfaiteur de la Patrie, le Citoyen qui contribuoit à étendre les connoiſſances. Mais je ne puis le diſſimuler, MESSIEURS, cet état ſi noble a ſes dangers. La vérité reſſemble à cet élément utile & terrible qu'il faut manier avec prudence, qui éclaire, mais qui embrâſe, & qui peut dévorer celui même qui ne s'en ſert que pour le bien public. Le jeune homme vertueux & ſimple, & dont le cœur honnête conſerve encore toutes les illuſions du premier âge, croit imprudemment qu'il eſt toujours permis d'être utile, & ſe livre ſans défiance au doux ſentiment qui l'entraîne. Souvent même la vérité lui inſpire une ardeur généreuſe. Alors l'enthouſiaſme s'empare de ſon ame; ſes idées s'élèvent; ſes expreſſions s'animent; il croit pouvoir mener la vérité en triomphe, & briſer les barrières qui ſe trouvent ſur ſon paſſage. Vaine erreur d'un cœur ſéduit! Tout s'arme; les paſſions s'irritent, l'orgueil menace, l'in-

térêt combat, l'envie s'éveille, la calomnie accourt; alors la vérité s'enfuit, & ne laiſſe dans le cœur flétri de celui qui l'annonçoit, que le ſentiment triſte & profond de ſon imprudence, & du malheur des hommes. Pour l'intérêt de la vérité même, il faut l'annoncer ſans fanatiſme, comme ſans foibleſſe. Que ſon langage ſoit donc ſimple & touchant comme elle. Qu'elle ne cherche point à étonner; qu'elle ne parle point aux hommes avec empire; qu'elle n'inſulte pas même avec dédain aux erreurs qu'elle combat. Elle a déja aſſez de tort d'être la vérité; qu'à force de douceur, elle mérite qu'on lui pardonne. Qu'elle ſe défende ſur-tout de cette impatience du bien, qui en eſt la plus dangereuſe ennemie. Regardons la nature. Rien ne s'y fait par ſecouſſes, ni par des fermentations précipitées. Tout ſe prépare en ſilence. Tout ſe mûrit par des progrès inſenſibles & lents. Ainſi la vérité agit. Jettée au milieu d'un peuple, elle y travaille d'abord en ſecret. Elle mine ſourdement les opinions. Elle ſe gliſſe à travers les préjugés. Elle s'inſinue comme les eaux qui ſe filtrent ſans être apperçues, & dépoſent lentement à travers le limon, les germes de fécondité qu'elles por-

tent. Un jour viendra que toutes ces idées utiles rassemblées, pourront enfin se produire au grand jour, & seront peut-être la raison commune des peuples. L'autorité seule peut avancer ce moment ; l'autorité peut commander au génie, & hâter les lumières. Quoi ! l'esprit humain a calculé les mouvemens des cieux ! Seroit-il donc plus difficile de calculer tous les mouvemens du corps politique, & d'assigner tout ce qui en retarde, ou en accélère la marche ? C'est en travaillant d'après un plan éternel, que la nature produit tous les grands effets de l'univers physique : il faudroit que l'autorité essayât de même ce que produiroient dans l'ordre moral la philosophie & les lettres, dirigeant leurs travaux sur un plan fixe pendant des siècles. Ce sont les connoissances qui font l'éducation de chaque individu ; ce seroit à elles à former l'éducation du genre-humain. Pourquoi borner ses vues à la société qui nous environne ? Osons former des vœux pour l'humanité entière. Je vois jusques dans notre Europe civilisée, des traces subsistantes de la barbarie antique ; je vois l'Amérique sauvage, l'Asie esclave, l'Afrique barbare, partout le genre-humain avili & malheureux.

C'est

C'eſt aux connoiſſances dirigées par les gouvernemens, à guérir tant de maux; c'eſt à elles à perfectionner les peuples. O! ſi de tous les points de l'univers, les hommes réuniſſoient leurs travaux! ſi toute la force de l'entendement humain développé, pouvoit être appliquée un jour à ce grand art des ſociétés! quel ſpectacle préſenteroit alors le globe de la terre! Les trois parties du monde éclairées comme l'Europe, toutes les villes floriſſantes, toutes les campagnes fécondes, les déſerts peuplés, les gouvernemens ſages, les peuples libres, les chefs heureux du bonheur de tous, le concert & l'harmonie admirable de tout le genre-humain, & la terre digne enfin des regards de Dieu. Telle eſt l'influence que les connoiſſances & les lettres dirigées par les Princes pourroient avoir un jour ſur le bonheur des hommes. Mais cette idée ſi conſolante n'eſt peut-être qu'un vain ſonge. Peut-être que ce grand édifice reſtera toujours imparfait, parce que le temps qui ne s'arrête pas, détruira toujours un côté, tandis qu'on élevera l'autre. Peut-être même, par une loi éternelle, l'ignorance doit-elle toujours couvrir une partie de la terre; ſemblable à la mer qui fait lentement le tour du globe, & qui, à meſure qu'elle ſe retire & découvre à l'œil

de nouveaux pays, inonde & engloutit successivement les anciens? Si tel est le malheur de l'humanité; si l'Ecrivain dans ses travaux ne peut se proposer un but si vaste, il en est un du moins qu'il ne perdra jamais de vue, c'est le bonheur de sa nation, c'est la gloire d'étendre les lumières dans son pays, en perfectionnant les mœurs.

Différentes causes, MESSIEURS, agissent continuellement sur les mœurs des peuples; le gouvernement qui donne une impulsion générale; les loix qui en servant de frein, dirigent les habitudes; l'exemple des chefs, espèce de législation fondée sur la foiblesse & l'intérêt; le commerce, qui mêle les nations & les vices; le climat, force toujours active & toujours cachée; enfin le plus puissant des ressorts, la religion, qui pénètre où les loix ne vont pas, juge la pensée, éternise le bien comme le mal. Mais chez une nation où le goût des lettres est répandu, l'esprit général de ceux qui l'éclairent, peut, & doit aussi influer sur la partie morale.

Il est sur-tout, il est un pouvoir qui distingue l'homme de génie & le grand Ecrivain, c'est celui d'attacher son ame à ses écrits, de peindre sa pensée avec ces expressions animées & brûlantes qui sont le langage de la

perſuaſion & le cri de la vérité. Alors chaque idée qu'il exprime, va frapper avec force les ames qui l'environnent. Le ſentiment qu'il a ſe communique ; on s'étonne d'adopter d'autres idées, d'autres paſſions, que celles qu'on avoit ; dans l'émotion qu'on éprouve, le cœur palpite, les traits changent, les larmes coulent ; l'ame portée hors d'elle-même, ne ſent, ne vit, n'exiſte plus que dans l'ame de l'Ecrivain qui l'anime, & qui lui dicte avec empire tous ſes mouvemens. Quel uſage, MESSIEURS, fera-til d'un pouvoir ſi noble ? La vertu le réclame. Elle parle à ſon cœur. Elle lui dit : ton génie m'appartient. C'eſt pour moi que la nature te fit ce préſent immortel. Etends mon empire ſur la terre. Que l'homme coupable ne puiſſe te lire ſans être tourmenté ; que tes ouvrages le fatiguent ; qu'ils aillent dans ſon cœur remuer le remords ; mais que l'homme vertueux, en te liſant, éprouve un charme ſecret qui le conſole. Que Caton prêt à mourir, que Socrate buvant la ciguë te liſent, & pardonnent à l'injuſtice des hommes.

Docile à cette voix, MESSIEURS, ſon cœur enflammé tracera tous les devoirs de l'homme, les devoirs tendres d'époux, de père, de fils, les devoirs ſublimes de citoyen.

Malheur à l'Ecrivain mercénaire qui trahiroit la cause de la Patrie & de l'humanité ! Malheur surtout à ceux qui aviliroient les ames ! Ils feroient les lâches complices de la corruption de leur siècle. L'amour des loix, la sainteté de la justice, le zèle éclairé dans les magistrats, les dévouemens généreux dans la noblesse, voilà les objets dignes d'être présentés à la nation. Ainsi Démosthène troublant le sommeil de ses concitoyens, les rappelloit sans cesse à leur ancienne grandeur. Il est vrai que le poison fut sa récompense ; mais il n'eût point mérité la gloire d'avoir retardé la chûte de sa Patrie, si en mourant il n'eût remercié les Dieux.

Parmi nous, MESSIEURS, & par la constitution de l'Etat, l'Homme de lettres n'est point appellé à discuter de grands intérêts en présence des peuples. Il ne parle point aux citoyens assemblés. Il ne peut confier son ame qu'à ses écrits. Il faut donc qu'un but moral anime tous ses ouvrages. Il faut que ceux même qui paroissent n'avoir d'autre objet que l'agrément, parlent encore à la raison, & que le plaisir même paye un tribut à l'utilité publique. C'est par-là, MESSIEURS, que le théâtre bien dirigé pourroit avoir la plus

grande influence sur le caractère moral des nations. C'est là que le sentiment se communique par des secousses promptes & rapides, & que les impressions profondes qu'on reçoit, se fortifient encore par le nombre de ceux qui les partagent. Que ceux donc qui, entraînés par leur génie, se consacrent à ce grand art, nous peignent la morale en action; qu'ils nous offrent la vertu mâle & généreuse aux prises avec les passions qui la combattent, & telle qu'un athlète vigoureux, les accablant enfin du poids de sa force; que le crime ne paroisse jamais qu'éperdu devant le remords & fuyant devant lui; que nos larmes de tendresse, que nos cris d'admiration soient pour l'homme de bien échappé au péril, ou vainqueur de lui-même. Elevez, affermissez nos ames; rapprochez de notre foiblesse les grandes vertus; apprenez-nous à préférer la gloire du malheur à un succès coupable, & la mort à la honte.

L'histoire, par des moyens différens, produira encore les mêmes effets. L'histoire est trop souvent un appel que la vertu fait à la postérité. L'historien prononce les jugemens de l'univers, non plus de l'univers foible & corrompu, de l'univers esclave, mais de l'u-

nivers libre & juste pour qui tout disparoît ; hors la vérité. Qu'après avoir flétri les vices, son cœur vienne se reposer sur la touchante image des vertus. Ainsi Tacite peignoit Burrhus à côté de Néron : ainsi fatigué de malheurs & de crimes, las de peindre ou des tyrans ou des esclaves, il réservoit pour le charme & la consolation de sa vieillesse, l'heureux tableau des vertus de Trajan. Ainsi parmi vous, MESSIEURS, ceux qui transmettront à la postérité les événemens de ce règne, aimeront à s'arrêter sur l'ame de votre auguste Protecteur. Dans un Roi ils peindront un homme ; ils peindront la sensibilité dans la grandeur, l'humanité dans la toute-puissance, l'amitié même sur le trône. Ils peindront cette bonté qui fait disparoître la crainte, & invite l'amour ; ces détails de bienfaisance pour tous ceux qui l'entourent, besoins toujours nouveaux d'un cœur toujours sensible. Ils feront voir cette humanité appliquée aux peuples, dans ces crises violentes où les Etats se heurtent & se choquent ; le chef d'une nation guerrière, ami de la paix ; un Roi ennemi de cette fausse gloire qui séduit tous les Rois ; dans les guerres nécessaires, le calcul du sang des hommes mis à côté des

eſpérances & des projets ; dans un jour de triomphe, les larmes d'un vainqueur ſur le champ de bataille ; dans la paix, l'agriculture encouragée, le laboureur levant ſa tête affoiblie, oſant enfin regarder la richeſſe, & l'or englouti trop long-temps par les artiſans du luxe, refluant par le commerce des grains, vers la cabane & les ſillons du pauvre.

Ces détails de la bonté des Rois intéreſſeront toujours l'Homme de lettres citoyen, qui aura le bonheur de les peindre. Quel état, MESSIEURS, que celui où, par devoir, on doit être toujours l'interprête de la morale & de la vertu ! Mais pour être digne de la peindre, il faut la ſentir. Le véritable Homme de lettres ne ſe bornera donc point à enſeigner la vertu dans ſes écrits. On ne verra point ſes mœurs contredire ſes ouvrages ; & lorſqu'un ſentiment honnête viendra s'offrir ſous ſa plume, il ne le repouſſera point comme un accuſateur. Heureux ſi, dans la douceur de la vie domeſtique, il peut épurer ſon ame ! Heureux ſi ſa maiſon eſt le ſanctuaire de la nature ! ſi tous les jours il peut aimer ce qu'il honore ! ſi tous les jours il peut ſerrer dans ſes bras une mère qui répond à ſes careſſes, & dont la vieilleſſe ado-

rée n'offre aux yeux du fils qui la contemple ; que l'image des vertus & le souvenir attendrissant des bienfaits ! Dans le monde, simple & sans faste, aussi éloigné de la fausseté que de la rudesse, il parlera aux hommes sans les flatter, comme sans les craindre. Il ne séparera point le respect qu'il doit aux titres, du respect que tout homme se doit. Il sait que la dignité des rangs est à un petit nombre de citoyens, mais que la dignité de l'ame est à tout le monde ; que la première dégrade l'homme qui n'a qu'elle ; que la seconde élève l'homme à qui tout le reste manque. Si la fortune lui donne un bienfaiteur, il remerciera le ciel d'avoir un devoir de plus à remplir. A ses ennemis il opposera le courage & la douceur ; à l'envie, le développement de ses talens ; à la satire, le silence ; aux calomniateurs, sa vertu. La vertu, dans un cœur noble, se nourrit par la liberté. Il sera donc libre ; & sa liberté sera de n'obéir qu'à l'honneur, de ne craindre que les loix. Jouiroit-il de cette indépendance, s'il pouvoit ouvrir son ame au desir de la fortune, & au vil intérêt ? Non. L'intérêt & la liberté se combattent. Homme de lettres, si tu as de l'ambition, ta pensée devient es-

clave, & ton ame n'eſt plus à toi. Va, la richeſſe ne cherche pas les hommes libres. Elle ne pénètre pas dans les ſolitudes. Elle ne court pas après la vertu. Elle fuit ſur-tout la vérité. Si tu t'occupes de fortune, tu te mets toi-même à l'enchère; crains de calculer bientôt le prix d'une baſſeſſe, & le ſalaire d'un menſonge. Si ton ame eſt noble, ta fortune eſt l'honneur; ta fortune eſt l'eſtime de ta Patrie, l'amour de ſes concitoyens, le bien que tu peux faire. Si elle ne te ſuffit pas, renonce à un état que tu déshonores: tu ſerois à la fois vil & malheureux, tourmenté & coupable; tu ſerois trop à plaindre. Que le véritable Homme de lettres eſt différent, MESSIEURS! Tout ce qui trouble & agite les autres hommes n'a point d'empire ſur lui. Il ne court point après les récompenſes; la ſienne eſt dans ſon cœur. Si les richeſſes s'offrent à lui, il s'honore par leur uſage; ſi elles s'éloignent, il s'honore par ſa pauvreté. Ainſi les jours ſe ſuccèdent, ainſi les années s'écoulent entre le bonheur & la paix. Enfin la tranquille vieilleſſe vient couronner ſes travaux. Il voit le dernier terme ſans remords & ſans trouble. Il tourne les yeux vers la Patrie dont il ſe ſépare: elle l'a

honoré, elle le regrette. Il voit la poſtérité qui s'avance pour recevoir ſon nom. Si, en ramenant ſes regards ſur lui-même, il parcourt toutes les penſées de ſa vie, il n'en trouve aucune qu'il déſirât pouvoir effacer; toutes ont été utiles, toutes conſacrées au bonheur des hommes. La douce idée de l'avenir ſe joint à celle du paſſé, & répand la ſérénité ſur ſes derniers momens. Il meurt, mais il laiſſe ſon ame à ſes concitoyens; il meurt, mais ſes penſées vivent, & feront encore quelque bien à la terre, lorſque ſes cendres même ne feront plus. Telle eſt, MESSIEURS, telle eſt la carrière de l'Homme de lettres citoyen. Je vous atteſte tous: quoi, en eſt-il une où la gloire ſoit plus douce, & laiſſe au fond d'un cœur honnête, une ſatisfaction plus touchante & plus pure?

Ces ſentimens ſont les vôtres, MESSIEURS; c'étoient ceux de l'Académicien eſtimable à qui j'ai l'honneur de ſuccéder. A la cour, où l'Homme de lettres eſt quelquefois ſi déplacé, il fut toujours ce qu'il dut être. Renfermé dans ſes travaux, il vécut ſans intrigue. Il ſe tint à une égale diſtance & de la fierté qui peut nuire, & de la baſſeſſe qui avilit. Il crut, comme vous, que les

connoiſſances ne devoient ſervir qu'à orner la probité; que la gloire des mœurs eſt encore préférable à celle des talens; que le génie peut-être a droit d'étonner les hommes, mais que la vertu ſeule a droit à leurs hommages. Nourri de la lecture des anciens, il y avoit puiſé ce goût moral auſſi néceſſaire à l'Ecrivain qu'à l'homme, & cette ſimplicité antique ſi louée de nos pères, dont nous parlons encore, mais que nous ne ſentons plus, & que notre luxe peut-être n'a pas moins éloignée de nos écrits que de nos mœurs. Ce fut cette ſageſſe de caractère qui lui mérita l'honneur d'inſtruire des Perſonnes Royales, en achevant de cultiver leur eſprit par le goût, & leur raiſon par l'hiſtoire. Par cet honorable emploi, MESSIEURS, l'Homme de lettres s'acquitta envers la Patrie, des devoirs de citoyen; car ſi les lumières ſont utiles aux Etats, c'eſt ſervir la Patrie, que de répandre le goût des connoiſſances autour des trônes. Peut-être même l'exemple des auguſtes Princeſſes auxquelles il eut le bonheur de rendre ſes travaux utiles, a contribué parmi nous à diſſiper, en partie, ce préjugé barbare qui défendoit à la plus belle moitié du genre-humain de s'éclairer. Peut-être c'eſt

à elles que nous devons, en partie, l'usage qui commence à s'établir, de rapprocher par l'éducation, des ames qui se ressemblent par leur nature; usage que le préjugé combat encore, mais que la raison autorise, & qui multipliera parmi nous le nombre de ces femmes instruites sans vanité comme sans faste, qui font aimer la raison, & joignent le doux empire des lumières à l'empire non moins touchant de la beauté & des mœurs. C'est dans ces vues si sages, MESSIEURS, c'est en même temps pour obéir à des Princesses dignes de s'instruire, que mon Prédécesseur a composé le plus grand nombre de ses ouvrages. C'est pour elles qu'il a tracé ce tableau de la mythologie ancienne; objet intéressant pour le Philosophe même, parce que, sous le voile des allégories & des fictions, il y retrouve le berceau du monde, l'invention des arts, l'origine des opinions, l'esquisse, pour ainsi-dire, des premiers traits gravés dans les ames humaines, & dont plusieurs ne sont point encore effacés par les siècles. C'est dans les mêmes vues qu'il entreprit de tracer un tableau plus étendu & plus vaste, celui d'une histoire universelle qui devoit embrasser toute la suite du genre-

humain, depuis la naiſſance du monde juſqu'à nous ; tableau immenſe, où tout ce qui a exiſté ſe raſſemble ſous un ſeul de nos regards ; où tous les temps ſemblent renaître ; où un ſeul homme voit d'un clin d'œil les Etats s'élever, ſe choquer & tomber ; où l'on ne marche qu'au bruit de la chûte des empires. M. HARDION, MESSIEURS, dans tous ces ouvrages utiles, ſe défendit avec ſévérité tout ornement. Il vouloit que les mots ne fuſſent que l'expreſſion & jamais la parure de la penſée. Son ſtyle eut la modeſtie de ſa perſonne. Il ſut ſe défendre, & de cette eſpèce de force qui trop ſouvent touche à l'excès ; & de cette rapidité qui, en preſſant trop les objets, les confond ; & de cette fineſſe qui ſupprime trop d'idées intermédiaires, pour en faire deviner d'autres ; & de cette profondeur pénible qui affecte d'enfermer dans une penſée, le germe de vingt penſées. Il s'élevoit ſur-tout contre ce luxe de l'eſprit, qui n'aime à jouir de ſes richeſſes, qu'en les prodiguant. Dans ce ſiècle, il eut le courage de la ſimplicité. Il fut ſage, voilà ſon caractère ; il voulut être utile, voilà ſa gloire.

C'eſt cette idée d'utilité, MESSIEURS,

que ne perdront jamais de vue tous ceux qui auront l'honneur d'être admis parmi vous. C'eſt elle qui préſida à votre établiſſement. Votre inſtitution fut preſque une inſtitution politique. Richelieu, après avoir reſſerré l'Eſpagne, abaiſſé l'Autriche, ébranlé l'Angleterre, raffermi la France, vit qu'il ne manquoit plus à la grandeur de ſa nation que les lumières; il vous fonda, MESSIEURS. Peut-être cette ame altière & grande, & qui avoit le beſoin de commander aux hommes, ſentant que le fardeau de l'Etat échappoit à ſes mains affoiblies, fut-elle flattée en ſecret de l'idée de diriger encore les eſprits quand il ne feroit plus. Après lui, c'eſt le chef de la magiſtrature qui vous adopte, & qui place les lettres à côté des loix, tout près du ſanctuaire de la Juſtice. Enfin je vous vois adoptés par le chef ſuprême de l'Etat, par ce Roi dont toutes les vues furent élevées; qui, à de grands événemens, mêla toujours un grand caractère; qui, par ſes ſuccès, fit la gloire de ſon pays; qui, par ſes revers, fit la ſienne: plus grand ſans doute, lorſqu'en mourant il avouoit ſes fautes, que lorſque ſes flatteurs & ſon ſiècle l'enivroient d'éloges qu'il eût tous mérités peut-être, s'il

n'avoit eu le malheur de les entendre. Ces noms fameux nous rappellent nos devoirs. Un grand homme d'Etat pour fondateur, nous avertit que les lettres doivent être utiles à l'Etat ; le souvenir du Chancelier Seguier, que l'harmonie doit régner entre les lettres & les loix ; le nom des Rois pour protecteurs, que distingués comme citoyens, nous devons l'exemple du zèle à la Patrie.

Si je jette les yeux sur vos fastes, MESSIEURS, je retrouve dans tous les temps, parmi vous, cet esprit de vos fondateurs. Je vois que tous vos grands hommes ont été utiles. A leur tête je vois ce Corneille, qui ouvrit au génie une école de politique, & à l'ame une école de grandeur ; Bossuet qui instruisoit les Rois, & qui en étoit digne ; Fénélon qui le premier, à la cour, osa parler des peuples. Plus près de vous, MESSIEURS, je vois cet Homme célèbre, qui fut votre confrère & votre ami, le législateur des nations, & dont le livre bien médité peut-être, pourroit retarder la chûte des Etats. Au milieu de vous, & dans cette assemblée, je trouve le même usage des mêmes talens ; l'histoire qui parle encore aux peuples & aux Rois ; la philosophie tranquille & sage, qui

fait le dénombrement des vérités, & qui en crée de nouvelles; les orages des grandes passions, mis sur le théâtre, à côté de nos ridicules; nos mœurs peintes; nos devoirs, ou discutés avec profondeur, ou déguisés sous des fictions riantes; les arts embellis par le charme des vers; les principes du goût analysés; le tableau immense de la nature tracé; l'art de communiquer la pensée par la parole, perfectionné; l'éloquence aux pieds des autels & dans les tribunaux; les lettres consacrées à la politique, à la guerre, aux intérêts d'Etat, à l'éducation des Princes; & sur votre liste, MESSIEURS, un homme qui, du fond de sa retraite, sera toujours, par son grand nom, présent parmi vous, qui le premier a mis sur notre théâtre la morale sensible, comme Corneille y avoit mis la morale raisonnée, qui n'a employé l'art des Homères que pour combattre la tyrannie & la révolte, & dont presque tous les ouvrages ne sont que le cri d'une ame sensible & forte qui réclame par-tout pour le bonheur des hommes, la sûreté des Rois & la tranquillité des Etats.

Attirés par votre gloire, MESSIEURS, les titres viennent se placer parmi vous à

côté des lettres. Je vois les premiers hommes de l'Etat & de l'Eglise satisfaits ici de l'honneur d'être vos égaux. Je vois dans ce moment, à votre tête, l'héritier d'un grand nom, & dont l'éloge est dans le cœur de tous ceux qui m'environnent.

Pour moi, MESSIEURS, dernier citoyen de cette illustre république, je n'apporte ici aucun des grands talens qui vous honorent. Je n'ai à me vanter à vos yeux, d'aucun ouvrage qui ait influé sur mon pays & sur mon siècle. Je ne songerai même jamais à vous disputer cette gloire; elle est trop au dessus de ma foiblesse. Mais il en est une que j'oserai partager avec vous; c'est celle de la vertu & des mœurs; c'est de ne rien faire, c'est de ne rien écrire dans le cours de ma vie, qui ne puisse m'honorer à vos yeux, & à ceux de mes compatriotes. Voilà mon premier serment, MESSIEURS, en entrant dans cette illustre Compagnie. Si j'y manque un instant, puisse ce discours que je viens de prononcer devant vous, & qui est l'interprète le plus fidèle des sentimens de mon ame, s'élever contre moi, & m'accuser aux yeux de mon siècle & de la postérité.

Réponſe de M. le Prince LOUIS DE ROHAN, *Coadjuteur de Strasbourg au Diſcours de* M. THOMAS.

MONSIEUR,

M. le Comte de CLERMONT devoit, en ſa qualité de Directeur, préſider à l'aſſemblée d'aujourd'hui, mais le dérangement de ſa ſanté l'empêche de s'y rendre. Je me trouve donc chargé de tenir ſa place, & ſur-tout d'être l'interprète de ſes regrets, & de ſes ſentimens inaltérables pour l'Académie. Ceux dont je ſuis moi-même pénétré pour elle, me rendent cette fonction chère, & ce ſentiment me facilite le moyen de m'en acquitter.

Le Public qui vient de vous entendre, MONSIEUR, applaudit, & comme votre juge, & comme le nôtre, aux ſuffrages qui vous ont appellé parmi nous. Vous venez vous-même d'expoſer vos titres avec autant d'énergie que de vérité. Quand on remplit avec diſtinction les devoirs de ſon état, on en parle

toujours dignement. Une ame ſenſible ſe pénètre des objets vers leſquels ſon goût l'entraîne, & les fait aimer par la chaleur avec laquelle elle ſait les préſenter. Apelle intéreſſoit en parlant de ſon art; & Cicéron, en faiſant le portrait de l'orateur, pouvoit-il n'être pas éloquent?

En peignant l'Homme de lettres citoyen, vous n'avez eu, MONSIEUR, qu'à exprimer les ſentimens gravés dans votre cœur. Vous vous êtes ſur-tout attaché à faire enviſager les lettres ſous leur rapport avec le bien public. Il eſt beau ſans doute d'étendre les lumières de ſon ſiècle, & d'en perfectionner les mœurs; mais ce rôle intéreſſant & ſublime n'eſt confié qu'à ces hommes rares, pour qui l'Etre ſuprême a réſervé les dons du génie. Les lettres ont un mérite moins éclatant, mais plus univerſel, celui de faire le bonheur de ceux qui les cultivent.

Le goût des lettres, dit l'orateur romain, eſt propre à tous les temps & à tous les âges. La jeuneſſe y trouve l'aliment de ſon activité, la vieilleſſe l'oubli des biens qu'elle a perdus, & le ſoulagement des maux qui l'aſſiègent. Le favori d'Auguſte s'arrachoit ſouvent au tumulte des affaires & aux troubles de la

cour, pour venir respirer auprès de Virgile & d'Horace. L'Homme d'Etat envioit dans ces momens le sort de l'Homme de lettres, & le courtisan avoit quelquefois besoin d'être consolé par le philosophe.

Le sage ne connoît ni le vuide, ni le cruel ennui de soi-même ; il sait le prix du temps, & l'employe à cultiver en paix les lettres & sa raison. Il ne s'expose ni à l'orgueil du crédit qui veut protéger, ni à l'orgueil du crédit qui s'irrite de ce qu'on le dédaigne. La vérité fait son étude & sa force. Il s'est formé avec la chaîne de ses pensées, un caractère de grandeur & d'immobilité que rien n'ébranle & que rien n'altère. Toujours calme au sein même des orages qui le menacent, il plaint les perturbateurs sans lescraindre, ni les braver; & tandis que tout s'agite, ou se bouleverse autour de lui, son ame tranquille se livre aux douceurs de l'étude, & jouit des consolations de la vertu.

Vous avez des droits, MONSIEUR, & à la gloire que donnent les lettres, & au bonheur qu'elles assurent. L'Académie, en vous accordant ses suffrages, a voulu récompenser des talens utiles, & couronner des vertus connues. Des prix remportés avec éclat, des

applaudissemens mérités, l'heureux talent de la poésie réuni à celui de l'éloquence, l'estime publique, celle des gens de lettres, tout sollicitoit pour vous la place honorable que vous occupez aujourd'hui. Une louable émulation excitée par l'Académie, a fait connoître vos talens, dans ces monumens durables que vous avez élevés à la mémoire de tant de grands hommes. Vous avez fait plus : par l'enthousiasme avec lequel vous en avez parlé, vous avez fait connoître votre cœur. Une ame médiocre ne conçoit pas aisément les vertus sublimes; & si elle veut les peindre, elle les affoiblit.

Enfin, MONSIEUR, je dirois volontiers que nous avons cru entendre la voix de ces grands hommes que vous avez loués, s'élever en votre faveur, & nous dire: « Il nous a » peints comme s'il eût vécu auprès de nous » & avec nous. Il a parlé de nos travaux, » comme s'il les eût partagés lui-même. Il » nous a jugés comme nous demandons que » la postérité nous juge. Notre gloire est de- » venue la sienne, puisqu'il a su la célébrer ».

Il vous falloit tous ces titres, MONSIEUR; pour nous consoler de la perte que nous venons de faire. L'Académicien estimable que

nous regrettons, cultiva les lettres avec ſuccès ; il en recueillit la gloire, & fut heureux par elles. Il les fit aimer à la cour, & y inſpira le goût de l'étude à d'illuſtres Princeſſes qui ſavent unir à l'éclat du rang & des vertus le mérite de la culture de l'eſprit. M. HARDION porta dans ſa conduite la ſimplicité noble qui fait le caractère de ſes écrits. Cette ſimplicité ſi louable eſt peut - être la ſeule reſſource des grands Ecrivains depuis que les rafinemens de l'Art ſemblent épuiſés. Rien de plus rare, mais auſſi rien de plus beau que l'accord du naturel & du ſublime, de la nobleſſe & de l'aménité.

Vous nous montrerez, MONSIEUR, cet heureux accord. Une imagination hardie & féconde a caractériſé les premiers eſſais de votre plume énergique & brillante. Ces premiers ouvrages annonçoient en vous le germe de ce talent ſi précieux que la nature donne, il eſt vrai, mais qui ſe perfectionne par la réflexion & par l'étude; je parle de ce goût ſage & épuré qui empêche le génie de s'égarer dans ſon eſſor, & qui le contient dans les bornes du naturel & du vrai. L'Académie a vu avec ſatisfaction ce goût s'accroître en vous par degrés. Et, dans ce Poëme ſi déſiré, où

marchant ſur les traces de Virgile & d'Homère, vous avez de grandes paſſions à mettre aux priſes avec de grands obſtacles, les reſſorts d'une politique ſublime à développer & à faire mouvoir, les mœurs d'une nation nouvelle à peindre, toutes les fineſſes de l'art à cacher ſous les traits du génie créateur; le Public attend que tout y ſera ſubordonné aux règles du goût, & que la ſévère critique y applaudira comme au chef-d'œuvre de vos talens perfectionnés. Ainſi, lorſqu'une plante vigoureuſe a jetté avec ſurabondance ſes premières productions, la sève ſe calme, & l'arbre conſervant toujours la même vigueur, ne ſe couvre de fleurs que pour donner autant de fruits.

FIN.